



CIRCA MORTEM

FADM

Florence CLERFEUILLE

Florence CLERFEUILLE

CIRCA MORTEM

Nouvelles

FADM

Table des matières

[Shirley](#)

[Aminata](#)

[Lily](#)

[Suzanne et Judith](#)

[Elle](#)

[Morgane](#)

[Marie](#)

[Habiba](#)

[Anahi](#)

[Présentation de l'auteur](#)

SHIRLEY

Shirley marchait d'un pas vif sur les trottoirs de Manhattan. Presque malgré elle, ses yeux se dirigèrent vers le ciel. Ce carré de ciel bleu qu'elle n'aurait pas dû voir. Qu'elle n'aurait pas pu voir dix ans plus tôt, quand les céléberrimes tours jumelles surplombaient New-York de toute leur majesté, exhibant à la face du monde entier la magnificence et la puissance des États-Unis d'Amérique...

La jeune femme se renfrogna, enfonça ses mains plus profondément dans les poches de son manteau et se força à fixer l'asphalte noir tout en avançant de plus en plus vite. La colère la gagnait, comme à chaque fois.

Chaque fois qu'elle passait par là, ses souvenirs la ramenaient à ce fameux jour. Le 11 septembre 2001. Le jour où tout un peuple avait vacillé sous le poids des larmes et des tonnes de gravats qui ensevelissaient Manhattan. Le jour où la poussière avait fait disparaître l'horizon et où des tonnes de papiers en tous genres s'étaient déversées sur l'île qui se prenait pour la reine du monde.

Pourtant, Shirley n'était pas à New York ce jour-là. Elle en était même tellement loin que près d'une semaine avait déjà passé quand elle avait appris la nouvelle.

L'instant était resté gravé dans sa mémoire. Elle venait d'arriver à son bureau d'Amman, en Jordanie, après deux semaines passées en province à visiter les différents projets en cours dans le pays. Le chauffeur avait garé le 4x4 dans la cour. Elle était descendue de voiture, fourbue après six heures de

trajet sur de mauvaises pistes. La sueur plaquait sa chemise à son dos (le dossier du siège, en mauvais skai, en gardait d'ailleurs la trace) et sa langue était râpeuse.

Elle s'était étirée longuement, en savourant à l'avance le thé sucré que Salima, la secrétaire-réceptionniste, n'allait pas manquer de lui préparer. Puis, sacoche d'ordinateur à l'épaule et sac de voyage en main, elle s'était dirigée vers l'entrée du bureau. C'est là qu'elle avait vu Hassan.

Il était debout dans le hall, à peine visible pour qui (comme elle) venait de passer la journée à plisser les yeux pour se protéger du flamboiement du soleil dans le désert. Pourtant, quelque chose, dans son attitude, l'avait alertée. Et puis Hassan ne venait jamais à sa rencontre ainsi. Il mettait au contraire un point d'honneur à rester à son bureau et à avoir l'air plus occupé que jamais lorsqu'elle y pénétrait : l'absence de Shirley lui occasionnait un tel surplus de travail ! Il en allait de sa réputation d'assistant « de compétition » (une terminologie qui n'appartenait qu'à eux deux) d'être toujours à fond.

Que se passait-il donc pour qu'Hassan ait préféré passer outre son image d'employé modèle toujours en activité ?

« Salam, Hassan. Tout va bien ?

— Salam, Shirley. Ça va.

— Ça n'a pas l'air, pourtant ! »

Shirley n'avait pas pu réprimer un éclat de rire. L'expression du visage de son assistant était tellement en contradiction avec les mots (pourtant si simples) qu'il venait de prononcer que c'en était cocasse. Mais Hassan, lui, n'avait manifestement aucune envie de rire. La jeune femme posa ses sacs à terre puis, les poings sur les hanches dans une

attitude qui lui était familière, elle lui fit face.

« Bon, tu me dis ce qui ne va pas ?

— C'est chez toi, commença Hassan.

— Chez moi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Il y a eu un problème à la maison ? J'ai été cambriolée ?

— Non, non, chez toi, en Amérique.

— Ma famille a appelé ?

— Non. C'est passé à la télévision. Sur CNN. »

Manifestement mal à l'aise, le jeune homme regardait par terre, puis derrière son interlocutrice, pour revenir à ses chaussures et finalement se perdre dans la contemplation du logo des Peace Corps affiché sur le mur. Bref, ses yeux se posaient n'importe où, mais fuyaient comme la peste le bleu-gris de ses iris à elle.

« Alors ? s'énerva Shirley. Qu'est-ce qui est passé à la télévision ?

— Il y a eu un attentat à New York. Un gros attentat. Les tours du World Trade Center ont été détruites. »

Les mots avaient mis un certain temps à s'imposer à son cerveau. Un attentat à New York ? Pourquoi pas : ce genre de chose arrivait. Au World Trade Center ? Évidemment, c'était symbolique. Stratégique aussi. Mais les tours détruites ? Dé-truites ?

Hassan n'était pourtant pas particulièrement réputé pour avoir un sens de l'humour décalé. D'ailleurs, ses yeux qui ne fuyaient plus les siens lui disaient assez clairement qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

Les tours du World Trade Center détruites... Comment imaginer pareil chaos ? Quelle quantité d'explosif avait bien pu produire ce résultat ?

Comment était-il possible que la police n'ait rien remarqué ?

Les questions tournoyaient si fort dans sa tête qu'elle l'avait secouée énergiquement, renvoyant en arrière une mèche de cheveux qui s'était collée sur son front. La fraîcheur relative de l'intérieur du bâtiment l'avait soudain glacée. Lorsqu'elle avait enfin pu parler de nouveau, sa voix (rauque et tremblante) lui avait fait peur.

« Comment ça a pu arriver ?

— Viens t'asseoir dans ton bureau, je vais t'expliquer. »

Hassan l'avait prise par le bras (un geste de familiarité qu'il ne s'était jamais permis auparavant) et, sans un mot pour Salima qui les regardait passer, une expression d'inquiétude douloureuse sur le visage, ils entrèrent dans le bureau de Shirley.

C'était une pièce relativement petite, meublée simplement, mais pourvue d'une demi-douzaine de sièges confortables, installés autour d'une table basse. C'était là que la directrice de programme Shirley Donovan recevait ses visiteurs. Là aussi qu'elle réunissait son équipe (Hassan en tête) chaque début de semaine pour planifier ses activités.

« Des avions ont été détournés, expliqua Hassan. On les a utilisés comme projectile. Ils sont rentrés dans les tours. Ça a tout fait exploser. Au bout d'un certain temps, les tours se sont écroulées. L'une après l'autre. »

Ensuite, il y avait eu les images. Ces visions d'apocalypse qui étaient passées en boucle sur les chaînes de télévision du monde entier. Hassan en avait enregistré un certain nombre pour que Shirley

puisse se faire une idée de ce qui s'était passé.

Elle les avait visionnées, encore et encore, jusqu'à l'écœurement. Incrédule. Incapable de réagir, hormis pour murmurer : « Mon Dieu... »

New York, c'était sa ville. SA ville. Elle y avait grandi. La plupart de ses amis y vivaient. Certains étaient bien sûr employés par des sociétés des tours jumelles. Une sourde inquiétude s'était mise à la tenailler : qui, parmi eux, s'était volatilisé au milieu des cendres ?

Même plusieurs jours après les attentats, les communications entre la Jordanie et les États-Unis étaient compliquées. Il lui avait fallu faire preuve de ténacité pour arriver à joindre ses proches.

Rapidement rassurée quant au sort de sa famille (mais il y avait à vrai dire peu de risques que l'un de ses membres ait été piégé dans cet enfer : ils vivaient et travaillaient loin de Manhattan) elle n'avait cessé, pendant les semaines suivantes, d'ajouter des noms à la liste de ses chers disparus.

Sa mission comme volontaire des Peace Corps à Amman avait pris fin quelques semaines après les attentats. On avait estimé la zone trop dangereuse pour y rester déployé. Shirley avait dû annoncer la nouvelle de la fermeture à son staff. Il n'y avait pas eu de commentaires, mais elle avait surpris des bruits de couloir : Hassan ne pouvait pas museler tout le monde.

« Pour les Américains, tous les Arabes sont des terroristes, s'était plaint l'un des chauffeurs. Et ça va finir par arriver vraiment, s'ils ne changent pas ! »

Quand elle s'était assise dans l'avion qui la ramenait définitivement chez elle, Shirley avait eu la

sensation d'un poids infini sur ses épaules. Comme si les tonnes de poussière et de gravats de Ground Zero s'étaient déposées sur elle.

À New York, elle avait retrouvé Sue, son amie d'enfance. La jeune femme était enceinte et se réjouissait de la naissance à venir. Bien sûr, la plupart du temps, une femme se réjouit de donner la vie... Mais là, c'était autre chose.

Cette naissance-là avait un goût de revanche et de défi. Elle montrerait au monde entier (et en priorité à ces islamistes fanatiques qui croyaient faire plier l'Amérique) que la vie était plus forte que tout. Que même blessés, les États-Unis d'Amérique restaient une grande nation, forte et fière.

Shirley se souvenait des poings serrés de son amie, des larmes qui avaient perlé à ses paupières mais qu'elle avait réussi (Dieu seul sait par quel miracle) à empêcher de tomber.

« Il m'a appelée. La tour Sud venait de s'écrouler. Il se doutait que la même chose risquait de se produire pour la tour Nord... Alors, il a refusé de subir. Il m'a dit au revoir et s'est jeté par la fenêtre. J'ai entendu toutes sortes de bruits et de cris dans le téléphone, puis plus rien... »

« Il », c'était David. Le père du bébé. Il travaillait depuis peu pour une banque, dans l'une des tours jumelles.

« Avant, il passait le plus clair de son temps en voyage d'affaire. Quand il a su que j'étais enceinte, il a changé de travail. Pour être près de moi. Et du bébé. »

Sue parcourait inlassablement les quelques mètres qui séparaient la baie vitrée de son appartement de la porte d'entrée.

« Qu'est-ce qu'il avait fait pour mériter ça, tu

peux me dire ? avait-elle lancé, la voix durcie par la colère. Rien... Rien ! »

Shirley se rappelait ces images surréalistes de corps tombant en chute libre le long des tours. Désormais, dans chacun de ces pantins de chiffons, elle ne verrait plus que David. Un David déterminé à ne pas se laisser voler sa dernière liberté : celle de mourir comme il l'entendait.

Depuis, près de dix ans avaient passé. Dans l'ascenseur qui la menait au 27^e étage, Shirley était seule, face à ses souvenirs et (accessoirement) à son reflet dans la glace. Là-haut, Sue et David l'attendaient. David Junior, le fils de Sue. C'était un garçon turbulent qui n'avait pas l'intention de s'en laisser compter. Du haut de ses neuf ans, il professait sans sourciller des avis péremptaires qui avaient le don d'exaspérer sa mère : elle avait horreur des certitudes.

Shirley surprit son reflet à sourire. Ce David, quel numéro ! Elle le voyait peu depuis son nouveau départ pour Amman, mais Sue et elle communiquaient beaucoup par Internet et l'enfant se glissait toujours, d'une façon ou d'une autre, dans leurs conversations.

Soit parce qu'il faisait des grimaces devant la webcam, soit parce qu'il se mettait à chanter à tue-tête juste à côté, soit parce qu'il arrachait (littéralement) l'ordinateur portable des mains de sa mère, soit...

Même lorsqu'il n'était pas physiquement présent, il monopolisait sa mère :

« Tu ne devineras jamais la dernière de David... »

Combien de fois Shirley avait-elle entendu cette

phrase sortir des lèvres de Sue ?

Sur les siennes, le sourire s'accroissait. Ce garçon dont la venue au monde avait eu valeur de symbole n'avait pas son pareil pour défier l'univers. À croire que la chute des tours avait forgé son caractère *in utero* une fois pour toutes. David était un combattant. En permanence survolté.

La porte de l'appartement s'ouvrit avant même que Shirley ait eu le temps d'appuyer sur la sonnette. David, encore lui... Il devait la guetter.

« Bienvenue à la maison ! » lança-t-il, au garde-à-vous, la main sur le cœur.

Shirley sourit.

« Repos, soldat ! dit-elle en l'embrassant sur la joue. Ta mère est là ?

— À la cuisine. Elle fait chauffer les pizzas. »

Son repas avalé (à la vitesse de l'éclair, comme de bien entendu) David s'était jeté sur sa console de jeux et Sue avait enfin pu se détendre. C'est pourtant avec un sourire gourmand qu'elle avait soupiré à son amie un « cet enfant m'épuise... » très moyennement convaincant.

Shirley était allée prendre deux bières dans le frigo.

« Ça ne te manque pas, là-bas ? avait demandé son amie.

— Quoi ?

— La bière. »

Shirley avait ri.

« Oh, mais on en trouve, tu sais !

— Ce n'est pas interdit ? s'était étonnée son amie. C'est un pays musulman, pourtant.

— Ce n'est pas pour ça que ce sont des sauvages.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, tu le sais bien...

— Je sais. »

Les deux amies s'étaient tues, chacune perdue dans ses pensées. Pour Sue, la religion musulmane restait associée aux attentats qui avaient coûté la vie à son mari. Elle n'y pouvait rien ; c'était plus fort qu'elle. Et aujourd'hui, cette mosquée qu'ils voulaient construire juste à côté de Ground Zero...

« Tu as entendu parler de cette histoire de mosquée ? »

Shirley leva les yeux au ciel.

« Évidemment ! On n'entend parler que de ça, où qu'on aille.

— Ça ne te choque pas, toi ?

— Non. Pourquoi ? Ça devrait ? On est en Amérique, les gens sont libres ! »

Elle n'avait pas pu s'empêcher de laisser percer une pointe d'agacement dans sa réponse. Cette façon de tout mélanger avait le don de l'exaspérer. Comme si l'islam était une maladie honteuse et contagieuse. Comme si tous les musulmans étaient des terroristes en puissance...

Lorsqu'elle avait quitté Amman, quelques jours plus tôt, les employées du bureau avaient tenu à faire une fête en son honneur. Entre femmes, comme le voulait la tradition.

Bien sûr, Shirley (en tant que femme occidentale) avait tout loisir de s'adresser aux hommes comme à des égaux et de s'asseoir à table avec eux, mais ce n'était pas le cas de Salima et des autres. Alors pour qu'elles puissent participer à une fête, il fallait que Shirley accepte cette ségrégation.

Elle ne le faisait jamais de gaieté de cœur : cela lui paraissait tellement injuste, c'était tellement éloigné de ses valeurs... Pourtant, force était de constater que ces agapes féminines étaient de bons moments. On pouvait s'y parler à cœur ouvert ; on avait enfin l'impression de se rencontrer. Musulmanes ou pas, occidentales ou pas, elles étaient sœurs. Et complices.

Ce soir-là, Salima s'était laissé aller à dire sa colère. La colère des femmes musulmanes contre les hommes. Tous les hommes. Les leurs, comme les Américains.

« Avec ces attentats, ils nous ont enfermées. C'est comme s'ils avaient fait claquer la porte d'une prison derrière nous ! Comme s'ils avaient planté des grilles tout autour de nos maisons... Ils ont semé la haine. Regarde comme elle a tout envahi ! Tout de suite après, vous êtes partis... Il a fallu plusieurs années avant que tu ne puisses revenir. Mais la haine est toujours là. Dans ton pays, on croit que la parole du Prophète est un poison. Ce n'est pas bien. Ce n'est pas juste. Nous ne méritons pas ça ; nos enfants non plus. Ces gens sont fous ! »

Les paroles de Salima résonnaient toujours à ses oreilles lorsque la voix de Sue s'éleva de nouveau et la tira de ses souvenirs.

« Ces gens sont fous. C'est tout. Il n'y a rien d'autre à penser ! Fous et dangereux. Et on devrait accepter qu'ils construisent une mosquée juste à côté de Ground Zero ? Mais qu'ils nous laissent pleurer nos morts en paix, qu'ils arrêtent de nous provoquer, et qu'ils la construisent ailleurs, leur maudite mosquée...

— Où ça, ailleurs ?

— Je ne sais pas, moi ! Ailleurs, c'est tout... Loin de Ground Zero.

— Loin comment ? »

Regards braqués l'une sur l'autre, les deux jeunes femmes se mesuraient. Shirley ne cherchait pourtant pas l'affrontement. Elle aurait seulement voulu que Sue comprenne la vanité de ses propos.

Il y aurait toujours des gens pour trouver que la nouvelle mosquée n'était pas assez éloignée de Ground Zero. Pour certains, il suffirait que l'on change de rue ; pour d'autres, il faudrait quitter Manhattan ; d'autres encore ne voudraient plus voir une seule mosquée dans le pays. Salima avait raison : la haine envahissait tout.

Les bruits du jeu vidéo de David (une quête interminable dans un univers décalé) résonnaient étrangement dans le silence tendu qui s'était installé. Comme autant de flèches décochées d'une jeune femme à l'autre, ils rebondissaient dans la pièce, augmentant encore la tension entre elles.

Shirley n'y tint plus.

« Tu sais quoi ? lança-t-elle en se levant, il vaut mieux que j'y aille. »

Lorsqu'elle referma la porte derrière elle, le cri de joie de David (qui venait d'arriver au bout de sa quête) lui fit l'effet d'une gifle.

De retour sur le trottoir, vingt-sept étages plus bas, Shirley prit le temps d'une longue inspiration en fermant les yeux. L'air frais picotait son visage. Le bruit des voitures lui meurtrissait les tempes : elle en avait perdu l'habitude.

Une mélodie arabe s'éleva soudain de son sac à main : son téléphone portable sonnait. Fébrilement,

elle l'extirpa des profondeurs de son fourre-tout et, sans même regarder quel numéro s'affichait sur l'écran, coupa la communication. Si ce n'était pas Sue qui l'appelait, elle serait trop déçue. Et si c'était elle... Qu'aurait-elle pu lui dire ?

« Comment est-ce qu'on a pu en arriver là ? » marmonna-t-elle en secouant la tête.

La colère, de nouveau, la fit trembler. Presque malgré elle, ses yeux se dirigèrent vers le ciel. Ce carré de ciel bleu qu'elle n'aurait pas dû voir. Qu'elle n'aurait pas pu voir dix ans plus tôt.

Ce dernier soir, à Amman, Salima lui avait raconté combien, enfant, elle avait rêvé de New York. De ses taxis jaunes et de la statue de la liberté illuminant la baie.

« J'avais découpé une photo de Manhattan dans un magazine et je l'avais fixée au mur, au pied de mon lit. Comme ça, c'était la dernière image que je voyais le soir, avant de m'endormir, et la première que je voyais le matin, au réveil. Big Apple... Pour moi, ce n'était pas le Coca-Cola qui avait le goût de l'Amérique, mais le jus de pommes ! »

Comme deux adolescentes, elles avaient ri. Mais Salima était vite redevenue sérieuse. Ses yeux noirs vrillés sur ceux de Shirley, c'est d'une voix soudain chargée de haine qu'elle s'était exprimée.

« Je n'irai jamais à New York. Toi, tu viens chez nous, mais l'inverse n'est plus possible. Parfois, je te déteste, Shirley Donovan. Tu ne mérites pas cette liberté. Pourquoi l'as-tu et pas moi ? Ce n'est pas juste. Je n'ai pas choisi de naître ici... »

Salima avait raison : ce n'était pas juste. Mais Shirley n'y était pour rien.

Rejetée par Salima, puis par Sue, la jeune

femme se dit que cela non plus, ce n'était pas juste. Trop américaine pour l'une, pas assez pour l'autre... Qui était-elle devenue ? Où pouvait-elle trouver sa place ? Une vague de chagrin la submergea, étouffant en elle les dernières étincelles de colère.

D'un pas décidé, elle fit alors demi-tour et s'engouffra dans le hall de l'immeuble où habitaient Sue et David Junior. Dans l'ascenseur, son reflet ne souriait plus dans la glace. Il n'exprimait plus que souffrance et désolation. Comme hypnotisée, elle ne se quittait plus des yeux.

Le bruit des portes qui s'ouvraient derrière elle la tira finalement de sa torpeur. S'arrachant comme à regret à sa contemplation, elle sortit à reculons. Rejoignit, au bout du couloir, l'escalier de service qui menait à la terrasse de l'immeuble. Une courte volée de marches la séparait d'une porte métallique, dont elle actionna fermement la poignée.

Les yeux plissés pour se protéger du vent, ses mains serrant son col fourré, elle avança droit devant elle, sans hésiter, jusqu'à ce que le sol se dérobe sous ses pas.

Au 27^e étage, Sue essayait vainement d'appeler son amie sur son téléphone portable.

« Shirley, réponds, s'il te plaît... » murmurait-elle.

Mais pour toute réponse, elle n'eut que quelques notes de musique arabe qui semblèrent défiler derrière sa baie vitrée.

AMINATA

Le soleil était encore bas sur l'horizon, où il jouait à cache-cache dans les branches des baobabs. Au village, les enfants se préparaient pour aller à l'école, les rares hommes présents pour aller aux champs. Les femmes revenaient du puits, un seau ou un bidon rempli d'eau sur la tête. Le bruit des jeeps avait commencé à résonner dans le lointain.

D'abord, personne n'y avait vraiment fait attention : la piste du Nord passait à quelques kilomètres du village ; les bruits de moteur faisaient partie du quotidien. Mais lorsque des cris et des coups de klaxon étaient venus se mêler aux vrombissements, des têtes s'étaient tournées. Une première voix emplie de terreur s'était élevée.

« Les combattants de la liberté ! Les combattants de la liberté ! »

Des véhicules remplis de jeunes hommes, bandeau rouge sur la tête, s'étaient engagés à vive allure sur la minuscule piste qui menait au village. Bientôt, les premiers coups de feu retentirent et la panique s'abattit sur le village. Comme dans une fourmilière éventrée, on se mit à courir dans tous les sens. Aux hurlements des uns se superposaient les sanglots des autres. L'affolement était général.

La mère d'Aminata agrippa sa fille.

« Prends ton frère et va-t-en. Cours ! Le plus vite et le plus loin possible !

— Mais toi ? s'alarma l'adolescente.

— Ne t'occupe pas de moi. Fais ce que je te dis.

Pars ! Loin ! »

Après un instant d'hésitation, Aminata avait chargé le garçonnet sur son dos : à trois ans, il était léger ; elle avait l'habitude de le porter ainsi. Puis elle s'était mise à courir en direction des baobabs. Elle aurait voulu rester, mais ses jambes (tout comme sa mère) lui disaient qu'il fallait partir.

Lorsqu'elle eut atteint les premiers arbres, elle se retourna. Le village était en flammes. Les coups de feu claquaient toujours. Une silhouette qu'elle connaissait trop bien (celle de sa mère) s'affala dans la poussière, comme au ralenti.

Agrippé à sa sœur, Timothée s'était mis à pleurer. À grands cris, de toute la force de ses poumons, il disait la souffrance et la peur. Cela fit l'effet d'une décharge électrique à Aminata : elle se remit à courir.

Comment avaient-ils pu échapper aux combattants de la liberté ? Recroquevillée au pied d'un arbre, son petit frère endormi à ses côtés, Aminata n'en revenait pas d'être toujours en vie.

Toute la journée, elle avait couru. Sans se retourner : elle avait bien trop peur des images qui pourraient de nouveau surgir sur sa rétine. Sans réfléchir : sa mère lui avait ordonné de courir ; c'est ce qu'elle ferait aussi longtemps qu'elle le pourrait. Sans jamais s'arrêter.

Lorsqu'elle n'en pouvait vraiment plus, que les battements de son cœur dans sa poitrine devenaient si forts qu'elle avait l'impression d'étouffer, elle ralentissait, se mettait à marcher. Mais s'arrêter, jamais !

Pourtant, il avait bien fallu finir par en arriver là. Il avait fait chaud toute la journée, elle n'avait rien

bu et rien mangé, Timothée devenait de plus en plus lourd sur son dos... Encore une fois, ses jambes avaient décidé pour elle. À genoux dans la poussière, son petit frère serré contre sa poitrine, elle avait senti les larmes couler sur ses joues pour la première fois de la journée.

Exténuée, voyant le soleil s'approcher de la ligne d'horizon, Aminata s'était traînée plus qu'elle n'avait marché jusqu'à cet arbre providentiel qui lui apporterait soutien sinon abri pour la nuit.

Timothée ne disait mot. Épuisé, il n'avait même plus la force de gémir. Lorsqu'elle l'avait déposé par terre à ses côtés, Aminata avait eu la douloureuse impression de manipuler une poupée de chiffons.

« Tiens bon, petit frère », avait-elle murmuré avant d'adresser silencieusement une prière aux anciens.

Des jours qui avaient suivi, Aminata ne gardait que des souvenirs flous. Des flashes isolés. Oscillant entre détresse et détermination, elle avait marché. Longtemps. En se cachant au moindre bruit suspect.

Sur un bananier, elle avait pu cueillir suffisamment de fruits pour les nourrir, Timothée et elle, pendant trois jours.

Des puits leur avaient fourni de quoi boire. Comme des voleurs, ils se glissaient sans bruit sur les sentiers, avalaient à la hâte de longues goulées furieuses qui leur gonflaient l'estomac, puis s'enfuyaient aussi vite qu'ils étaient arrivés.

Aminata suivait toujours la même direction. Guidée par le soleil, elle ne savait pas où elle allait. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle devait s'éloigner le plus possible de son village natal.

Les nuits étaient froides pour leurs corps

fatigués. Timothée, surtout, s'affaiblissait. Mais il suivait sa sœur sans dire un mot, tel un automate, les yeux vides et secs. Des mouches s'étaient mises à lui tourner autour. Il n'en avait cure et gardait ses yeux noirs grands ouverts. Comme si les fermer avait pu faire revenir le cauchemar.

Un beau matin, ils étaient arrivés près d'une case isolée qui semblait vide. Aucun bruit ne s'en échappait. Aucune fumée. Pourtant, à cette heure matinale, s'il y avait eu des occupants, ils auraient été en train de s'activer.

Ils n'avaient rien mangé depuis deux jours et Timothée avait besoin de reprendre des forces. Aminata s'était enhardie jusqu'à pénétrer dans la case.

« Regarde ! avait-elle lancé, soulagée, à son frère. Il y a des arachides ! »

Elle en tendait une poignée à l'enfant quand un bruit, derrière elle, la fit sursauter.

« Hé ! Regardez-moi ça ! La jolie plante qui a poussé dans la case pendant la nuit... »

Torse nu, lunettes noires sur le nez, pantalon kaki et AK47 en bandoulière, un garçon à peine plus âgé qu'elle la fixait. Ce n'était pas un combattant de la liberté : il n'en portait pas le bandeau rouge distinctif. Aminata fut rassurée.

« Mon petit frère a faim », expliqua-t-elle.

Le garçon eut un drôle de sourire qui fit froid dans le dos à la jeune fille.

« Moi aussi, j'ai faim ! »

Déjà, il avait posé son arme et s'avancait vers elle. Instinctivement, elle recula. Mais la case était petite et il n'y avait qu'une ouverture : celle par laquelle le nouveau venu était entré. Elle sentit la

paroi de terre contre son dos. Le garçon avançait toujours.

Quand il fut tout près, Aminata se rendit compte qu'elle était plus grande que lui d'une bonne demi-tête. Pourtant, quelque chose dans son attitude le rendait menaçant. Elle ne réagit même pas quand, d'une main, il lui arracha son pagne.

Combien de temps s'était écoulé quand la grand-mère était entrée dans la case ? Aminata n'aurait pas su le dire. Elle avait l'impression de sortir d'un grand trou noir. Nue par terre, l'entrejambe sanguinolent, elle ne voulait surtout pas se souvenir.

Une image s'imposait pourtant à sa mémoire : celle d'une paire de lunettes noires dont les verres reflétaient son visage. Et la sensation de brûlure dans son dos, sur le mur de terre, au rythme des va-et-vient de son agresseur.

Timothée était assis par terre, près de la jarre aux arachides. Muet, ses bras frêles enserrant ses genoux, il se balançait d'avant en arrière, comme pris d'un tremblement incontrôlable.

La grand-mère avait tout de suite compris ce qui s'était passé, mais elle n'avait rien dit. À quoi bon ? Les combattants ont besoin de femmes, tout le monde sait ça. Bienheureuses encore celles qu'ils n'obligent pas à les suivre pour leur servir matin et soir. Aminata, comme elle bien des années plus tôt, avait eu de la chance : elle n'avait servi qu'une fois.

« C'est ton fils ? avait demandé la vieille en montrant Timothée.

— Non, mon frère.

— Vous n'avez pas de famille ? »

Aminata avait secoué la tête de gauche à droite,

incapable de parler.

« Moi non plus. Vous n'avez qu'à rester. »

Une nouvelle vie avait commencé pour Aminata et Timothée avec la grand-mère.

Une nouvelle vie s'était aussi développée dans le ventre d'Aminata. D'abord, elle n'avait pas voulu y croire. Ou, plus exactement, elle avait nié l'évidence. Mais ces nausées qui lui crispaient le ventre de plus en plus souvent, ses seins qui s'étaient gonflés et durcis... Le viol n'avait pas suffi ; il fallait maintenant qu'elle en porte le fruit.

Le fruit ? Un fardeau, plutôt.

L'enfant était né par une nuit sombre et douce. La grand-mère avait fait office de sage-femme. Elle avait assisté suffisamment de ses consœurs dans de telles circonstances pour savoir exactement ce qu'il fallait faire.

Aminata avait mis toute son énergie à se taire. Surtout, ne pas crier. Son petit frère dormait juste à côté (mais dormait-il vraiment ?) et il avait déjà vécu trop de drames et vu trop d'images de violence pour ses quatre ans.

Quand les pleurs du bébé avaient retenti, la jeune mère avait fermé les yeux. L'entendre était déjà difficile, alors le voir... Cela lui paraissait au-dessus de ses forces.

La grand-mère avait coupé le cordon avec un tesson de bouteille et appliqué sur son extrémité un cataplasme de sa fabrication. Puis elle avait mis d'autorité l'enfant dans les bras d'Aminata.

Le petit avait vite trouvé le sein de sa mère et s'était mis à téter avidement. Aminata n'avait pas pu s'empêcher d'ouvrir les yeux. À la lueur falote de la lampe à huile, elle avait découvert ce petit bout

d'homme qu'elle n'avait pas voulu, qu'elle avait tenté vainement de détester pendant neuf mois, et qui s'agrippait à la vie de toute la force de ses minuscules doigts. Une vague de tendresse l'avait frappée de plein fouet. Il était son fils ; elle ne pouvait pas ne pas l'aimer.

Il s'appellerait Boubacar.

Timothée avait posé un regard vide sur le nouveau venu. Pas un son n'était sorti de sa bouche. Aucune expression n'était apparue sur son visage. C'était ainsi depuis leur arrivée. La grand-mère n'avait même jamais entendu le son de sa voix.

Parfois, Aminata se remémorait son rire. Là-bas, dans leur village. Avant. Avant que leur mère ne s'écroule sous les rafales des fusils-mitrailleurs. Avant qu'il ne se mette à hurler dans ses bras. Timothée avait été un bébé joyeux, expressif, toujours en mouvement. Mais il était devenu un enfant inerte et muet. Une espèce de mort-vivant.

Avec l'arrivée du bébé, Aminata avait dû se résoudre à quitter l'école. De toute façon, elle était trop vieille pour ça. Et puis, la grand-mère avait besoin d'elle. Et c'était bien la moindre des choses que de l'aider.

Timothée avait pris sa place sur les bancs de bois. L'instituteur était déconcerté par cet enfant qui ne bougeait pas et ne s'intéressait à rien. Était-il complètement idiot ? Sans doute pas : comme les autres de son âge, il apprenait à dessiner les lettres dans la poussière. Il se débrouillait d'ailleurs plutôt bien. Mais c'était absolument impossible de lui faire ouvrir la bouche.

Tout le monde avait fini par s'habituer à ce

mutisme. Et Timothée avait grandi dans son monde, en marge des autres.

Autour de la case et du nouveau village d'Aminata, on avait continué de se battre. Il semblait que la guerre ne s'arrêterait jamais. Même la grand-mère avait du mal à se rappeler comment c'était, la vie en temps de paix. Il y avait si longtemps...

Pourquoi les hommes se battaient-ils ? Avaient-ils seulement besoin d'une raison ? C'était comme ça, un point, c'est tout. Dans l'ordre des choses. La grand-mère avait vieilli avec. Timothée et Aminata avaient grandi avec. Boubacar grandirait aussi avec.

Un jour, pourtant, le bruit avait couru que c'était fini et qu'il allait y avoir des élections dans le pays. Des gens étaient venus jusqu'au village. Ils s'étaient installés sur la place, avec des haut-parleurs et de la musique. Ils avaient donné des papiers, montré des photos.

« Le meilleur président, c'est lui. C'est sa photo qu'il faudra mettre dans la boîte ! »

L'homme sur la photo portait des lunettes de soleil. Aminata avait frissonné. Elle détestait les lunettes de soleil. On ne voyait pas les yeux derrière. Comment faire confiance à quelqu'un qui ne montre pas ses yeux ?

Depuis son arrivée au village, depuis ce qui s'était passé dans la case, il y avait deux choses qu'elle ne supportait plus : les lunettes de soleil et les arachides.

Les années passèrent. À cinq ans, Boubacar était devenu un petit garçon vif et taquin. Il riait souvent. C'était sa façon de communiquer.

La grand-mère le regardait grandir avec tendresse : il remplaçait les petits-enfants qu'elle n'avait pas pu avoir. Ses enfants à elle (trois fils) avaient disparu depuis longtemps. Personne, au village, n'aurait su dire ce qu'ils étaient devenus, ou même s'ils vivaient encore. Un jour, ils avaient été emmenés par les combattants. Depuis, personne ne les avait revus. L'aîné avait quinze ans ; le plus jeune tout juste huit. C'était il y a tellement longtemps...

Timothée et Boubacar allaient ensemble à l'école. L'un virevoltant comme un colibri, riant et chantant ; l'autre silencieux comme la lionne aux aguets. Drôle de duo ! Tellement différents, les deux garçons étaient pourtant inséparables. Il ne leur serait jamais venu à l'idée de faire le trajet seuls. Ou même de ne pas attendre l'autre lorsqu'il avait du retard.

Comme la nuit ne peut pas exister sans le jour, comme la lune et la Terre ont des destins liés, Timothée et Boubacar ne se quittaient jamais.

Leur entente rassurait Aminata. Pour elle, la raison du mutisme de Timothée n'était que trop évidente. La guerre et le cortège de violences qui l'accompagne avaient frappé son frère trop tôt pour ne pas laisser leur trace en lui.

S'il ne parlait pas, c'est sans doute qu'il ne pouvait pas dire ce qu'il avait vu dans la case. Et que ces images bloquaient le passage de tout le reste.

La constante bonne humeur de son neveu ne pouvait que lui faire du bien et éloigner (un peu) les ombres qui rôdaient autour de lui.

Ailleurs, dans le pays, la guerre s'était remise à

rôder. Les combattants de la liberté existaient toujours. Certains d'entre eux étaient passés par l'armée gouvernementale, d'autres avaient été enrôlés plus ou moins de force.

Souvent, il n'y avait pas besoin d'insister beaucoup : appartenir à une armée, quelle qu'elle soit, régulière ou pas, c'était l'assurance de participer à des pillages, et donc de pouvoir se nourrir de temps en temps. En soi, une motivation suffisante.

On ne se battait pas pour une cause. Juste pour manger. Et parce qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire.

Un beau matin, dans la case, la grand-mère resta couchée : elle était morte pendant la nuit. Le village fêta l'événement : mourir dans son lit était devenu si rare... Aminata se retrouva seule avec deux garçons à sa charge. Dorénavant, la case lui appartenait.

Boubacar n'avait pas ri pendant plusieurs jours. Son entrain habituel l'avait fui. Pour la première fois de sa courte vie (il avait sept ans) le souffle des esprits l'avait frôlé. La nuit lui avait soudain paru froide et menaçante.

Timothée, lui, n'avait rien manifesté de plus qu'à l'accoutumée. Quand les pleureuses étaient venues pour accompagner la grand-mère dans son dernier voyage, il les avait à peine regardées. Comme s'il n'entendait pas leurs lamentations. Aminata s'en émut. Quelque chose, dans l'absence de réaction de son frère, lui fit peur.

« La grand-mère a rejoint le monde des esprits », s'était-elle sentie obligée d'expliquer.

À sa grande surprise, Timothée avait répondu.

Il avait juste dit :

« Je sais. »

Et ces deux mots laconiques avaient fait froid dans le dos à la jeune fille.

Les deux garçons grandissaient. Aminata était devenue une jeune femme. Le lopin de terre de la grand-mère suffisait bon an mal an à les nourrir tous les trois. La vie était somme toute plutôt agréable et les cauchemars avaient fini par désertier ses nuits.

De temps en temps, elle repensait à sa mère. Sa vie d'avant. Sans père : elle n'avait jamais connu son géniteur. Elle n'arrivait pas vraiment à la regretter. De toute façon, les regrets ne servent à rien. C'était la grand-mère qui le lui avait appris.

« Maudire la pluie qui tombe ne te fera pas sécher plus vite », disait-elle souvent.

Aminata avait fait sienne cette phrase. D'autant plus facilement qu'elle avait toujours aimé la pluie.

À quatorze ans, Timothée quitta l'école. Pour continuer, il aurait fallu aller au village voisin : c'était trop coûteux. Il aurait aussi fallu que le jeune garçon se mette à parler. Et ça, il n'en était pas question. Lorsque l'instituteur était venu voir Aminata pour lui demander de convaincre son frère de la nécessité de s'exprimer par le langage, Timothée s'était mis à crier comme il ne l'avait jamais fait.

L'instituteur n'avait pas insisté : il était parti. Timothée aussi ; personne ne savait où

Boubacar avait repris seul le chemin de l'école. D'abord, d'un pas pesant. Puis, son naturel joyeux reprenant le dessus, en chantonnant d'un pas léger. Aminata avait alors découvert à quel point le silence

obstiné de son frère lui avait pesé pendant toutes ces années. Avec son départ, c'était comme si toutes les douleurs de sa jeune vie avaient disparu. S'étaient envolées.

Sans y prendre garde au début, elle s'était remise à rire et à chanter. C'était Boubacar qui, la surprenant au retour de l'école, le lui avait fait remarquer :

« Maman ! Tu chantes ! Je ne t'avais jamais entendue ! »

Aminata avait ri, comme une petite fille prise en faute, et Boubacar s'était mis à chanter avec elle, en frappant de ses mains sur un vieux mortier renversé. La vie était soudain devenue légère.

« Maman ! Maman ! Timothée est de retour ! »

Boubacar criait aussi fort qu'il le pouvait en courant prévenir sa mère. Le bonheur enflait ses poumons, accélérail les battements de son cœur : il avait l'impression de voler sur le sentier.

« Maman ! Maman ! Timothée est de retour ! »

D'abord, Aminata n'en crut pas ses oreilles. Timothée ? Son frère ? De retour ?

Boubacar, désormais sans voix, faisait de grands gestes, lui faisant signe de venir. Aminata rassembla prestement le fruit de sa récolte de manioc et se précipita à sa rencontre.

« Où est-il ? demanda-t-elle, le cœur battant.

— Il arrive ! Je l'ai vu dans une voiture. Viens vite ! »

Courant l'un derrière l'autre sur l'étroit sentier, ils ne tardèrent pas à rejoindre leur habitation. Là, un homme leur fit face. Tee-shirt et pantalon kaki, un bandeau rouge noué autour du bras gauche, c'était Timothée. Boubacar se jeta dans ses bras en

riant.

« Tu es revenu !

— Oui. Mais je vais repartir. Et tu vas partir avec moi. »

Encore plus que le sens de ces mots, ce fut leur nombre (depuis quand tant de mots n'étaient-ils pas sortis de la bouche de Timothée ?) qui glacèrent soudain le sang d'Aminata.

Repartir ? Avec Boubacar ? Mais pourquoi ? Pour où ?

Elle vit alors la Jeep. Les autres hommes. Les armes, canon pointé vers le ciel. Agrippant son fils de toutes ses forces, elle cria :

« Non ! Tu ne peux pas faire ça ! Pas toi ! Pas lui ! »

Mais Timothée était devenu grand et fort. Et il était déterminé. Arrachant l'enfant à sa mère, il l'entraîna vers la voiture.

Tournant le dos à sa sœur, son bandeau rouge semblant la narguer, il n'eut pas un regard en arrière lorsque les coups de feu se mirent à claquer.

Devant la case, Aminata s'affala dans la poussière, comme au ralenti.

Boubacar hurla.

« Non ! »

De toute la force de ses poumons, il disait la souffrance et la peur..

LILY

« Lily, Lily, réveille-toi ! Lily, reste avec moi ! »

Face au corps de sa fille, mou comme une poupée de chiffon, Anna ne sait plus ce qu'il faut faire : la secouer très fort pour qu'elle se réveille, ou au contraire ne pas la toucher pour ne pas risquer de la blesser d'une façon ou d'une autre.

Les mains sur la bouche pour mieux retenir les cris qui lui montent à la gorge, Anna ferme les yeux. Crispe ses paupières de toutes ses forces pour faire disparaître la terrifiante image de sa fille qui ne bouge plus et n'émet plus aucun son.

« Lili, Lily ! S'il te plaît... »

Cette fois, c'est un murmure qui se faufile entre ses doigts glacés. Comme un dernier soupir.

À genoux devant le berceau, Anna s'autorise enfin à laisser rouler ses larmes.

« Lily ? Regarde-moi. Ne fais pas ta mauvaise tête. Je sais que tu peux le faire. Lily ? »

Inlassablement, Anna s'adresse à sa fille. Clouée dans un fauteuil, irrémédiablement muette, Lily est pourtant dotée d'une force de caractère rare. C'est sans doute pour cela qu'elle a survécu, d'ailleurs. Alors, Anna sait que si sa fille garde la tête baissée et les yeux obstinément fixés sur ses mains, ce n'est pas parce qu'elle est trop faible pour la regarder.

C'est parce qu'elle refuse de le faire.

« Lily, tu peux lever la tête. Tu le sais. Et tu sais qu'il faut le faire. Pas pour me faire plaisir, mais

pour faire travailler tes muscles. »

Anna hésite un peu avant de continuer.

« Tu sais, si tu ne le fais pas, ce n'est pas à moi que tu fais le plus de mal... »

Un frémissement des doigts de sa fille lui montre qu'elle a visé juste. Lily peut être capricieuse. Souvent, elle refuse de faire quoi que ce soit qui puisse faire plaisir à sa mère. Juste pour la contrarier ? Anna ne le pense pas. Mais c'est le seul moyen que sa fille a d'agir sur elle...

Si elle rechigne à lui obéir, Lily est par contre prête à tous les efforts pour garder la tête haute. Sans mauvais jeu de mots. Ses muscles manquent peut-être de forces, mais son caractère, lui, est bien trempé.

« Non ! Arrête ! Arrête de crier ! »

Anna se réveille en sursaut, comme toutes les nuits, ou presque. Tremblante. En sueur. Ce cauchemar qui la hante, nuit après nuit, la dévore de l'intérieur.

Les battements de son cœur lui résonnent aux oreilles lorsqu'elle se lève.

À chaque fois, c'est pareil : quand elle se réveille ainsi, elle a besoin d'aller voir Lily dans son lit. Cela la rassure.

Comme toutes les nuits, Lily respire calmement, les yeux fermés. Elle dort.

Anna se penche sur elle et lui caresse doucement la joue. Puis elle dépose délicatement un baiser sur son front. Dans la journée, c'est tellement difficile d'avoir un geste de tendresse envers Lily ; il n'y a qu'au beau milieu de la nuit qu'elle peut se laisser aller.

Depuis quinze ans, Anna se voue corps et âme à sa fille. Depuis cette soirée de juillet où, à l'hôpital, le médecin lui a simplement dit que Lily aurait « vraisemblablement de graves séquelles neurologiques ». Dehors, il y avait de l'orage. Les éclairs transperçaient la nuit sans bruit. Mais le tonnerre éclatait dans sa tête.

« Graves comment ? avait-elle osé demander.

— On ne le sait pas encore. Il faudra faire des examens complémentaires. Et voir comment les choses évoluent. »

Anna avait voulu avoir ce bébé toute seule : le père n'avait traversé sa vie que furtivement, l'espace d'un soir. Elle se sentit abandonnée. À la dérive.

Les médecins n'avaient jamais vraiment compris ce qui était arrivé à Lily. Mais avaient-ils seulement cherché à le savoir ?

La petite était née par un beau matin de juin. De cette naissance, Anna garde un souvenir ensoleillé. Celui de la rencontre avec deux yeux sombres et d'un cri tellement énergique qu'il a fait sursauter la sage-femme occupée à préparer le pèse-bébé.

Le gynécologue en avait ri.

« Dis-donc, jeune fille, quelle voix ! J'espère que vos murs sont bien insonorisés ! »

Quelques semaines plus tard, les « graves séquelles neurologiques » ont pourtant eu le dessus sur cette voix sonore. Lily ne profère plus aucun son. Tout juste quelques borborygmes lorsqu'une émotion particulièrement forte fait flamboyer son regard.

Ses yeux, par contre, ont conservé tout leur

éclat et leur profondeur. Ils se vrillent sur les vôtres, comme pour vous traverser. Vous paralyse.

Le premier regard échangé avec Lily est toujours une expérience déstabilisante. Il y a un tel contraste entre son corps incapable du moindre mouvement, littéralement amorphe, et ses yeux emplis d'une énergie féroce.

Féroce, c'est le mot.

Le regard de Lily sur vous est une morsure. Un rugissement. L'expression d'une violence quasi inconcevable.

Elle fulmine d'être prisonnière de ce corps qui n'en fait qu'à sa tête. Ou plutôt qui refuse d'obéir à la sienne.

« Lily, lève la jambe. »

Installée sur sa table d'exercice, dans sa chambre, l'adolescente serre les dents. Le geste que le kiné lui demande, elle doit d'abord se le représenter mentalement (très fort) avant d'espérer commencer à le réaliser. Ses yeux se posent ensuite sur sa jambe. Ce morceau d'elle-même qui lui est pourtant tellement étranger, qui répond si mal à son cerveau. Ses sourcils se froncent. La sueur perle à ses tempes.

Alors, seulement, un frémissement parcourt ses muscles.

Alors, seulement, cette jambe qu'elle déteste accepte de se mouvoir un peu. De quitter la table pour se lever de quelques centimètres.

« C'est bien ! l'encourage le kiné. Repose-toi un peu, maintenant. Après, tu lèveras l'autre jambe. »

Mais Lily ne l'écoute pas. Elle ne veut pas se reposer. Elle veut bouger. Contraindre ses membres à apprivoiser l'espace.

Aujourd'hui, c'est un kiné remplaçant : la précédente est en congé maternité. Il s'appelle Martin et il veut voir de quoi Lily est capable.

« Il me faudrait un coussin pour surélever sa jambe, demande-t-il à Anna. »

Celle-ci lui apporte un drap de bain soigneusement plié.

« Ça ira ? »

— C'est parfait », sourit le jeune homme.

Lily ferme les yeux une seconde : la jambe surélevée, c'est encore plus difficile de la faire obéir. Les traits tirés, elle rassemble toute l'énergie qui veut bien circuler dans son corps. Il n'est plus question de regarder sa jambe ; il faut juste essayer d'y croire.

« Bien ! C'est très bien ! s'exclame Martin. Tu as réussi à la lever de nouveau ! »

Lily rouvre les yeux. Elle n'arrive pas vraiment à sourire, mais dans son regard il y a comme une douceur qui se dépose.

« Tu peux être fière de toi. »

À l'exclamation du kiné, Anna est revenue dans la pièce. Elle ne peut s'empêcher d'intervenir.

« Évidemment qu'elle l'est ! lance-t-elle, mi-joyeuse, mi-vexée. N'est-ce pas, Lily ? »

Dans les yeux de l'adolescente, le voile de douceur s'évanouit. Ses pupilles retrouvent leur tranchant.

Petit à petit, au fil de ses visites, Martin a pris une place importante dans la vie de Lily et de sa mère. L'adolescente ne peut pas le dire, mais elle l'exprime à sa manière : elle aime Martin. Sa façon de la masser, tout en douceur et en lui racontant ce

qu'il a fait depuis sa dernière visite. Les plaisanteries qu'il fait. Le regard dénué de pitié qu'il porte sur elle.

Lorsque Martin s'occupe de Lily, il semble que l'énergie circule mieux dans son corps. C'est comme s'il savait débloquer les nœuds.

Avec lui, Lily ne rechigne jamais à faire des efforts : elle sait qu'ils vont porter leurs fruits. Lorsque ses yeux se posent sur lui, ils n'ont plus la noirceur de l'orage.

Pour Anna aussi, les visites de Martin sont devenues des rendez-vous avec la joie de vivre. Lorsqu'il pousse la porte, en même temps que son « bonjour, les filles ! » sonore, c'est un vent d'allégresse qui entre dans la maison.

Très vite, une grande complicité est née entre eux. Ils se tutoient et se font la bise.

Pour la première fois de sa vie, Anna se met à rêver d'un père pour Lily.

« Tu pourrais rester dîner avec nous... » lui dit-elle un soir.

Martin n'hésite qu'une demi-seconde (le temps de chercher dans les yeux de Lily le signe que l'adolescente souhaite qu'il accepte l'invitation) avant de répondre par l'affirmative : Anna et Lily lui sont chères. Depuis plusieurs semaines, il appréhende la fin prochaine de son remplacement : il n'aura alors plus de raison de venir les voir.

« Tu pourras quand même nous rendre visite quand tu passes dans le quartier, lui dit Anna. Je suis sûre que Lily appréciera. N'est-ce pas, Lily ? »

Un son rauque avait fusé de la gorge de l'adolescente, en même temps qu'elle mettait un

point d'honneur à faire « oui » de la tête.

Martin avait été ému. Il savait quel effort ce geste demandait à Lily.

Désormais, ses visites n'avaient plus rien de professionnel. Mais il continuait quand même à masser Lily et à lui raconter des histoires. Anna les laissait seuls : elle savait tout le bien que cette présence amicale faisait à sa fille.

« Lily est extraordinaire, lui dit un jour Martin. Tellement pleine d'énergie ! Et d'une intelligence... C'est une étoile emprisonnée dans la boue. Une fleur conservée dans de la résine. Si seulement elle pouvait parler... »

Le jeune homme avait dit toute son admiration à Anna. Pour son dévouement, sa patience, son abnégation.

« Je m'occupe de ma fille, comme n'importe quelle mère, avait-elle répondu. Il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans !

— Tu es trop modeste, avait objecté Martin. Je vois des patients nettement moins handicapés que Lily dont les parents refusent tout simplement de s'occuper. Même lorsqu'ils sont deux. Toi, tu es toute seule. C'est d'autant plus difficile. Tu aurais pu baisser les bras. »

Anna regarde Martin endormi à ses côtés. C'est étrange : aussi loin qu'elle fouille dans ses souvenirs, elle ne voit pas d'autre homme allongé aussi paisiblement, aussi naturellement dans son lit. D'une certaine manière, il est le premier.

Un sourire aux lèvres, elle pose son bras sur la poitrine du jeune homme et s'endort, la joue sur son épaule.

« Non ! Arrête ! Non !

— Anna... Anna, réveille-toi ! Tout va bien... »

Martin la regarde pourtant d'un air inquiet.

« Ce n'est rien, s'excuse la jeune femme, le cœur battant la chamade. Juste un cauchemar. Ça m'arrive souvent...

— Tu as envie de me le raconter ?

— Non, répond-elle en secouant énergiquement la tête, ce n'est vraiment pas la peine. Tu sais ce que c'est, les cauchemars... Ça ne veut rien dire. »

Comme d'habitude, Anna se lève, va embrasser sa fille, s'asperge le visage d'eau fraîche à la salle de bains, puis revient se coucher.

« Tout va bien, je t'assure ! » dit-elle à Martin avant de se pelotonner de nouveau contre lui.

« Il y avait de l'orage, tu comprends ? Des éclairs dans tous les sens... Lily criait. Elle criait si fort ! Et cela durait, durait... J'aurais fait n'importe quoi pour qu'elle se taise... N'importe quoi... Et je l'ai fait. »

Tout à coup, Martin a peur de réaliser.

« Qu'est-ce que tu veux dire par n'importe quoi ?

— Je crois que tu as compris pourquoi il n'y a pas un seul coussin dans la maison, répond simplement Anna. »

Mais c'est plus fort qu'elle : il faut qu'elle continue. Les mots ont été retenus trop longtemps.

« J'avais chaud, j'étais fatiguée, je n'en pouvais plus... Lily criait sans arrêt. J'avais beau la prendre dans mes bras, la cajoler, lui chanter des berceuses, elle criait. Rien n'y faisait : ni le biberon, ni le sein. Il fallait que je la fasse taire. Quand je posais ma

main sur sa bouche, elle tournait la tête et criait de plus belle. Je l'ai posée dans son lit et je suis sortie. Mais même depuis le jardin, je l'entendais. Ses cris me transperçaient les oreilles. Et puis il pleuvait, il y avait ces éclairs, ces coups de tonnerre... J'ai pété les plombs. Je suis rentrée dans la maison comme une folle, j'ai filé directement dans la chambre. Lily était dans son berceau. Elle serrait les poings. Sa bouche était grande ouverte. Tellement grande... Ma main ne pouvait pas suffire à la recouvrir. J'ai vu le coussin sur le lit, derrière moi. Je l'ai empoigné et je l'ai mis sur sa tête. Mais elle criait toujours ! Alors j'ai appuyé. De plus en plus fort. Jusqu'à ce que ses cris soient étouffés par le coussin. Jusqu'à ce que je ne l'entende plus... »

Martin est atterré.

« Comment est-ce que tu as pu faire une chose pareille ? murmure-t-il enfin.

— Je l'aime, ma fille, si tu savais... Je m'en veux tellement, de ce qui s'est passé ce jour-là ! Et puis... Je sais qu'elle n'a pas oublié. Qu'elle a compris. Elle n'avait que quelques mois quand c'est arrivé, mais c'est resté gravé dans sa mémoire. Je le vois chaque jour au fond de ses yeux. Ils me crient : « tu vois, tu n'as pas réussi à m'avoir ! » C'est dur. C'est incroyablement dur... Mais comment est-ce que je pourrais lui en vouloir ? C'est de ma faute si elle a cette vie-là. Il est normal que je paye pour ça.

— Qu'est-ce que tu as fait après ? l'interrompt Martin.

— Après quoi ?

— Quand Lily a arrêté de crier. »

Une ombre de sourire étire les lèvres d'Anna, mais c'est un sourire qui a tout du rictus.

« C'était comme si tout à coup mon cerveau se remettait à fonctionner normalement. J'ai compris que j'avais essayé de tuer ma fille. Ma propre fille, tu te rends compte ? J'ai enlevé le coussin et j'ai pris Lily dans mes bras. Elle était toute molle. Mais elle vivait encore. Alors, j'ai appelé le SAMU. Ils ont mis un temps fou à arriver. Avec la pluie, l'orage, la nuit, ils étaient débordés.

— Qu'est-ce que tu as fait, en attendant ?

— Je ne me souviens plus vraiment. J'étais tellement affolée... Je sais que j'ai essayé de ranimer Lily en lui faisant du bouche-à-bouche. Enfin, en essayant... Je n'avais jamais fait ce genre de chose, alors je m'y suis sans doute mal prise. En tout cas, quand l'équipe est arrivée, le médecin n'a pas hésité longtemps : ils l'ont tout de suite emmenée aux urgences.

— Et personne n'a jamais imaginé ce qui avait pu se passer ? »

Anna baisse la tête. Il y a tellement de reproche dans la voix de Martin...

« Non. Aux urgences, c'était la course. J'avais dit au médecin du SAMU que j'avais retrouvé Lily comme ça dans son berceau, après qu'elle ait crié pendant longtemps. L'atmosphère était vraiment particulière à cause de l'orage ; c'était oppressant pour tout le monde. Et puis, je crois que personne n'a eu envie de se poser des questions. »

Martin ne peut pas en supporter plus. Il se lève et se dirige sans un mot vers la porte de la maison. Là, il hésite longuement, la main sur la poignée. Puis il se retourne brièvement.

« Je ne dirai rien à personne. Mais je ne reviendrai pas non plus. Au revoir, Anna. »

Dehors, un éclair de chaleur vient tout à coup déchirer le ciel.

Anna voit bien que Lily va mal. Elle attend Martin. Elle ne comprend pas pourquoi il a disparu de sa vie, subitement, sans un mot pour elle.

Ravalant sa honte et son angoisse, la jeune femme se décide à prendre le téléphone. Lily passe avant tout. Et Lily a besoin de Martin.

« Il faut que tu viennes lui parler, dit Anna au jeune homme. Elle a besoin de comprendre.

— De comprendre quoi ? Que je ne supporte pas l'idée d'une mère qui tente d'étouffer son bébé ?

— Non, de comprendre que c'est moi que tu ne veux plus voir. Moi et moi seule. Pas elle. »

Martin se fait prier (un peu) mais finit par accepter. Il aurait sans doute fini par faire lui-même cette démarche : Lily est dans ses pensées jour et nuit. Il n'arrive pas à oublier son étoile sombre, comme il l'appelle dans le secret de son cœur. Il se sent tellement coupable de l'avoir abandonnée...

Lorsqu'il sonne à la porte, Anna doit faire appel à tout son courage pour ne pas se sauver en courant. Il sait. Il sait et tout son être est devenu une condamnation. Elle ne peut même plus le regarder dans les yeux.

D'un geste de la main, elle lui fait signe d'entrer.

Sans un mot pour elle, Martin se dirige vers la chambre de Lily et referme la porte derrière lui.

Sa voix, douce et enjouée comme d'habitude, s'élève de l'autre côté de la cloison. Il parle juste assez fort pour qu'Anna puisse reconnaître la musique de sa voix, mais sans comprendre un traître mot de ce qu'il raconte.

Tremblante, Anna se laisse glisser à terre. Cette voix qu'elle a tant aimée, cette voix qui a su donner tant de force à Lily, elle lui manque tellement...

Au coin de ses cils, des larmes de désespoir s'accrochent pour ne pas tomber.

Elle n'a pas le droit de pleurer.

Pas le droit.

Quand il sort de la chambre, Martin a le visage grave. Les traits tendus. Sans un mot, il passe à côté d'Anna, qui rêve un instant de s'accrocher à ces jambes qui s'éloignent inexorablement, et se dirige vers la porte d'entrée. Là, il hésite longuement, la main sur la poignée.

Dans la poitrine d'Anna, le cœur de la jeune femme bat la chamade. Elle n'ose rien dire, de peur de faire fuir plus rapidement l'homme qu'elle aime. Car il va fuir, bien sûr ! Comment pourrait-il en être autrement ?

La bouche ouverte, les poumons froissés, elle attend l'inévitable...

Les secondes passent, interminables. Martin est toujours là, la main de plus en plus crispée.

Quand il se retourne, Anna a soudain le vertige. Ses paupières battent, sa tête vient buter sur le mur derrière elle.

Lorsqu'elle rouvre les yeux, le visage de Martin est à quelques centimètres du sien.

« Je ne peux pas vivre avec une femme qui a voulu tuer sa fille, dit-il doucement en caressant la joue d'Anna. Mais je ne peux pas non plus laisser Lily... Je suis désolé, Anna. »

Longtemps après que la porte se soit refermée derrière lui, pratiquement sans un bruit, la jeune

femme reste assise par terre. Si elle se lève, ses jambes vont la trahir, c'est sûr. Trop d'émotion. Trop de questions...

Qu'a bien pu vouloir dire Martin ?

Qu'il ne puisse pas vivre avec une femme qui a voulu tuer sa fille, Anna ne le comprend que trop bien : elle-même a tellement de mal à se regarder dans la glace...

Mais s'il ne peut pas non plus laisser Lily, que va-t-il faire ? Lily est là, dans sa chambre !

Et pourquoi était-il désolé ?

Quand enfin elle arrive à se mettre debout, Anna hésite à aller voir sa fille. Un coup d'œil dans la chambre la rassure : Lily est tranquillement allongée, les yeux fermés. Endormie. Elle a l'air tellement paisible ! Quoi que Martin ait pu lui dire, une fois de plus, cela lui a fait du bien.

« Non ! Arrête ! Lily, non ! »

En sueur, mais la gorge sèche, Anna s'assied dans son lit. Le cauchemar est de retour : lui, rien ni personne ne le fera partir. Il continuera à habiter ses nuits...

« Martin... implore-t-elle. Oh, Martin, s'il te plaît... Si seulement tu étais là... »

Enfilant une veste, elle se dirige d'un pas incertain vers la chambre de Lily. La peur est tellement forte, cette nuit, qu'elle en a du mal à marcher.

Dans son lit, l'adolescente n'a pas bougé d'un pouce. Elle n'a même pas la bouche ouverte, alors que c'est toujours le cas, d'habitude. Ses traits sont figés dans la même expression sereine qu'au départ de Martin.

Anna se penche. Hésite. Un reste de frayeur la saisit.

Impossible de ressentir le moindre souffle. Pourtant, Lily respire. Forcément. Le contraire n'est pas possible.

Comme chaque nuit, Anna caresse la joue de sa fille...

Mais pourquoi est-elle si froide ? Pourquoi est-elle aussi immobile ?

« Lily, Lily, réveille-toi ! Lily, reste avec moi ! »

Face au corps de sa fille, raide et froid, Anna entend soudain ses dents s'entrechoquer. Lily est morte.

« Lily, Lily ! S'il te plaît... »

À genoux près du lit, Anna comprend enfin pourquoi Martin était désolé : pour ne pas abandonner Lily, sans pour autant vivre avec sa mère, le jeune homme n'a pas trouvé d'autre solution que d'achever ce qu'elle-même avait commencé quinze ans plus tôt.

Désormais, elle est seule.

Irrémédiablement, totalement seule.

SUZANNE ET JUDITH

« Fous-moi la paix, feignasse ! Je n'ai pas faim. Tu vois ce que j'en fais, de ta saloperie de soupe ? Tiens, prends ça ! »

Suzanne baisse la tête juste à temps pour éviter le bol que son père vient de lui jeter à la figure. Elle l'entend s'écraser par terre derrière elle. Retenant un soupir d'angoisse, elle se met alors à nettoyer.

Le vieil homme ne dit rien, mais c'est comme si sa vindicte obligeait sa fille à baisser la tête. Elle n'ose même plus le regarder, de peur de subir de nouveau les foudres de son délire.

Dire qu'il était si tendre autrefois...

Suzanne et Judith sont sœurs. Nées à deux ans d'intervalle, une longue décennie après leur frère Aimé, elles ont grandi comme des jumelles, choyées par des parents vieillissants qui n'avaient pour toute richesse qu'une inépuisable tendresse. Cette complicité enfantine leur est restée.

Aujourd'hui, bien qu'elles soient quinquagénaires, lorsqu'elles se retrouvent, elles ont l'impression de revêtir à nouveau leurs tabliers d'écolières et leurs souliers tachés par les longues promenades dans les bois avec Tito, le chien de la famille.

Aimé, lui, a disparu depuis longtemps de leur vie. Elles étaient encore enfants quand le jeune homme a quitté la maison, sur un coup de tête, après une violente dispute avec son père.

Pendant longtemps, les deux fillettes n'ont

même pas osé en parler ensemble. Un nuage de tristesse s'était abattu sur la maison, engloutissant tout : les étreintes chaleureuses du père, les rires de la mère... Même les aboiements du chien semblaient avoir disparu en même temps qu'Aimé. Alors entre les filles aussi, le silence s'était abattu.

Avec l'adolescence et les premiers émois amoureux, la vie avait pourtant repris le dessus. Et puis le souvenir d'Aimé s'était peu à peu estompé. Qu'était-il devenu ? Nul ne le savait vraiment.

Pendant quelques années, il y avait eu des nouvelles, de loin en loin, ramenées par des jeunes du bourg qui étaient partis vivre en ville. Aimé avait (selon l'expression consacrée dans la famille) « fait des conneries ».

Il avait été question de braquages, et même de prison. Les filles n'avaient pas posé de questions et on ne leur avait rien dit non plus.

La famille s'était reconstituée autour des quatre membres restants. Une ombre voilait bien les yeux de la mère les soirs de Noël, mais on n'y faisait plus attention.

C'est un lendemain de ce jour de fête (jour de tristesse, pour elle) que son cœur avait lâché. Elle était tombée d'un coup, dans sa cuisine, la bouche ouverte et les yeux fixes, la main crispée sur son col. Son mari, qui venait d'entrer dans la pièce, n'avait pas même eu le temps de la rattraper avant qu'elle ne s'affale sur le plancher nouveau.

Les filles (qui étaient jeunes mariées) avaient entouré leur père le jour de l'enterrement. Les yeux secs, il se tenait bien droit devant la tombe quand le cercueil de sa femme fut mis en terre. Seul un léger tremblement de ses mains trahissait son désarroi.

La vie avait continué pour tous. Le père était solide et la solitude ne lui faisait pas peur. Il était resté au village, cultivant son jardin, chérissant son chien qui (comme tous ceux qui l'avaient précédé) s'appelait Tito. Pas un jour ne passait sans qu'ils ne fissent ensemble une longue promenade dans les bois qui s'achevait invariablement par un détour au cimetière.

Là, le père s'assurait que tout allait bien sur la tombe de sa femme. Que les plaques commémoratives étaient bien en place et que les fleurs ne manquaient pas d'eau. Ensuite, il s'asseyait sur le bloc de granite, enlevait sa casquette, et (tout en caressant distraitement son chien) se mettait à parler.

« J'ai repiqué des salades, aujourd'hui. On a fait des échanges, avec Justin. Mais je suis sûr que les miennes deviendront plus grosses que les siennes : il n'a jamais su jardiner avec la lune ! »

Chaque jour, il faisait ainsi le compte rendu de ses activités. S'interrogeait à haute voix. Racontait les dernières bêtises de ses petits-enfants...

Lorsqu'elles lui rendaient visite, Suzanne et Judith l'accompagnaient jusqu'à la grille du cimetière mais n'allaient jamais plus loin. Elles le regardaient, attendries, et lorsqu'il en avait fini avec son rendez-vous amoureux, le trio rentrait à la maison, bras dessus, bras dessous, accompagné des aboiements joyeux de Tito.

Suzanne se frotte lentement les yeux, effilochant sur ses tempes les larmes qui se mettent à perler. Comme tout cela paraît loin...

Aujourd'hui, le père ne sort plus de la maison : il

n'en a plus la force. Lorsqu'il fait beau, le kiné qui passe deux fois par semaine lui fait quand même faire ses exercices à l'extérieur. Cela lui permet de goûter un peu au soleil. Mais lorsque la séance est terminée, il faut bien le ramener à l'intérieur. Ce n'est jamais facile.

« Pignouf ! Sac-à-puces ! Collabo de mes deux ! »

Un vrai Capitaine Haddock, le père, quand il est énervé. Avec à la bouche une litanie inépuisable d'insultes toutes plus fleuries les unes que les autres.

Il a toujours été comme ça. Lorsqu'elles étaient petites, les filles en riaient. Parfois, même, elles lui faisaient des farces, juste pour le plaisir de l'entendre. Il faut dire que cela ne durait jamais très longtemps et qu'il retrouvait vite sa bonne humeur. Alors que maintenant, quand il se tait (à bout de souffle) c'est pour vous assassiner du regard.

Le kiné s'y est habitué. Il reste stoïque et lance un « bonne fin de journée » joyeux qui résonne étrangement dans la pièce.

D'abord, il y a eu les opérations des hanches. L'une après l'autre. Suzanne et Judith se sont relayées auprès du père pour tenir la maison et qu'il puisse se reposer correctement. Il les avait gentiment grondées.

« Vous me traitez comme un vieux ! »

De fait, il avait quand même quatre-vingt-deux ans.

Quand, à l'issue de l'une de ses promenades dans les bois, le père avait fait une mauvaise chute fatale à son genou gauche, les choses s'étaient compliquées. Il avait fallu l'équiper d'une rotule

artificielle.

« La hanche, la rotule... avait-il bougonné. Et puis quoi, encore ? »

La rééducation avait été difficile. Elle était même restée incomplète et le père avait dû renoncer à ses promenades avec Tito. Son humeur s'en était tout de suite ressentie. Il était devenu irritable, voire désagréable, pour ne pas dire carrément méchant. Judith, la première, avait subi ses remontrances.

« Ma pauvre fille, quelle crouille tu fais... »

Mortifiée, elle n'avait rien dit. Juste baissé la tête. On ne conteste pas le jugement de son père. *A fortiori* quand on est la petite dernière, celle qui n'est jamais assez grande pour comprendre.

Depuis cette maudite journée, les choses n'avaient fait que s'aggraver. L'état du père avait empiré. Malgré sa rotule toute neuve (ou à cause d'elle, qui lui faisait ressentir avec plus d'acuité la vieillesse de l'autre, celle qui n'avait pas été remplacée) il avait de plus en plus de mal à marcher.

Finalement, il avait dû se résoudre à utiliser une canne. Or il semblait bien que chaque nouvelle dégradation de son physique s'accompagnerait d'une nouvelle dégradation de son mental.

Il avait commencé par oublier des choses. Un rendez-vous chez le médecin pour le renouvellement de son ordonnance, le nom du facteur... Lorsqu'il devint évident qu'il oubliait aussi de prendre ses médicaments et même, parfois, de se nourrir, Suzanne et Judith avaient pris les choses en main : désormais, le père ne vivrait plus seul.

Avec un gémissement de bien-être, Tito s'allonge aux pieds de son maître. Un sourire vague

illumine alors le visage du vieil homme. Un semblant d'humanité. Suzanne retourne à la cuisine et remplit de nouveau un bol de soupe.

« Tiens, Papa. Il faut que tu manges. »

Pas un geste, pas un regard... C'est comme si le vieil homme n'avait pas entendu. Comme s'il n'était pas là. Mais y est-il encore vraiment ? Suzanne approche une chaise et entreprend de faire manger son père.

Lorsque Judith arrive, après sa journée de travail, la télévision est allumée. Personne ne saurait dire si le père la regarde vraiment, mais le semblant de vie qu'elle amène dans la maison fait du bien aux filles. Le silence, sinon, est tellement lourd qu'elles le sentent peser sur leurs épaules.

« Bonsoir, Papa ! Tu vas bien, aujourd'hui ? » lance gaiement Judith.

Pas de réponse, bien sûr. Depuis quand le père n'a-t-il plus mené une conversation normale ? Alors les deux sœurs discutent entre elles. Se racontent leur journée. Tentent, tant bien que mal, de faire revivre la maison.

Autour d'elles, le vide s'est fait, petit à petit. Leurs maris, d'abord, n'ont plus supporté d'être relégués dans un coin de leur esprit, loin derrière le père. À six mois d'intervalle, ils sont partis. Les enfants n'ont guère été plus compréhensifs. Quand Suzanne est venue habiter dans la maison paternelle, sa fille a même qualifié sa décision de suicidaire.

« Tu ne te rends pas compte de ce que tu dis, s'était insurgée la mère.

— Je me rends surtout compte que tu es en train de bousiller ta vie ! »

Une petite voix susurrant bien à l'oreille de

Suzanne que sa fille n'avait pas tout à fait tort, mais comment faire autrement ? Son père avait besoin d'elle ; elle serait là, tout simplement.

Quelques mois plus tard, Judith s'était installée à son tour dans la maison familiale. Les deux sœurs avaient eu l'impression, en retrouvant leurs chambres de petites filles, de faire un bond de plus de quarante ans en arrière. C'était une drôle de sensation, pour tout dire. Pas vraiment agréable.

Le coucher du père est toujours un moment pénible. Le vieil homme renâcle. En silence. Mais ce silence se révèle finalement plus difficile à supporter que ses cris ou ses insultes.

C'est le reproche ultime. Une accusation. Comme si le père, se sentant diminué, en reportait la faute sur ses filles.

Il semble prendre plaisir à leur compliquer la tâche, se faisant plus lourd qu'il ne l'est réellement. Elles ont alors toutes les peines du monde à le transporter jusqu'à sa chambre. Là, il faut encore le déshabiller et le mettre au lit. Comme un enfant boudeur, le vieil homme refuse obstinément de faire le moindre geste. Suzanne et Judith s'épuisent.

Quand elles rejoignent le salon, le son de la télévision (qu'elles oublient invariablement d'éteindre avant) continue de recouvrir le silence. Telles des zombies, elles s'affalent alors sur le canapé et offrent aux annonceurs le cerveau le plus disponible qui soit : celui qui refuse de penser.

Petit à petit, pourtant, les sons qui s'échappent de l'écran se fraient un chemin jusqu'à leurs neurones exsangues. Une information, le début d'une intrigue ou un spot publicitaire plus original que les autres les font réagir. La vie reprend dans la

maison. Une vie normale (ou presque) pendant quelques minutes ou quelques heures. Le temps que la nuit s'infilte en elles et les guide à leur tour vers un sommeil sans rêves.

Chaque matin, le père accueille Suzanne de la même manière. Sans répondre à son salut, il lance :

« Amène-moi Tito. Lui, au moins, il ne me fait pas chier. Il ne demande rien. »

Le chien connaît tout de son maître ; Suzanne n'a jamais besoin de l'appeler ou de le chercher : lorsqu'elle ouvre la porte de la maison, il est là, debout, attentif, la langue pendante. Elle n'a qu'à s'effacer pour qu'il entre et se dirige sans attendre vers la chambre du père. Alors elle referme doucement la porte et s'approche sans bruit.

« Alors, mon Tito, qu'est-ce que tu racontes, aujourd'hui ? »

Lorsqu'il s'adresse à son chien, le père retrouve sa façon de parler d'autrefois. Son ton enjoué, taquin. Suzanne en tremble de chagrin : dans quel étrange monde ce père-là a-t-il donc disparu ? Face à elle, il n'y a jamais qu'un vieil homme vindicatif et insultant.

Tito aboie doucement. Remuant la queue, il pose ses deux pattes avant sur le lit, secoue la tête et gémit sous les caresses. Puis, le temps de la toilette, il va se poster devant la fenêtre.

« Amène-moi Tito, je te dis, au lieu de rêvasser ! »

Reprenant pied dans la réalité, Suzanne s'exécute aussitôt. Mais ce matin, Tito n'est pas devant la porte. Le cœur serré, elle appelle.

« Tito ? »

Il lui semble que sa voix résonne étrangement

dans la fraîcheur matinale. Prise d'un mauvais pressentiment, elle descend les marches du perron. Hésite.

« Tito ! Viens ! »

La niche est juste à côté des marches. En quelques pas, elle y est. Tito est là, couché, le museau sur les pattes. Suzanne se sent soulagée.

« Eh bien, Tito, qu'est-ce que tu fais là, à dormir ? Tu sais que tu m'as fait peur ? »

Aucune réaction de l'animal. Suzanne s'accroupit, va pour le secouer...

« Tito ! Non... »

Rigide et froid, Tito est mort.

À l'intérieur de la maison, le père s'énerve.

« Qu'est-ce que tu fous, bon sang ? Je t'ai dit de m'amener Tito ! »

Toujours accroupie, Suzanne se prend la tête dans les mains. Comment le père va-t-il réagir à ce nouveau coup du sort ? Prenant son courage à deux mains, s'attendant à une tempête de tous les diables, elle rentre dans la maison. Le père ne dit plus rien ; il la regarde avancer.

« Tito est mort, Papa. Il est couché dans sa niche, tout raide. »

Ses yeux braqués sur elle, le père ne bouge pas, ne dit pas un mot. Puis, lentement, très lentement, il se tourne vers la fenêtre.

« Alors, mon Tito, qu'est-ce que tu racontes, aujourd'hui ? »

Le soir, quand Judith arrive, le père marmonne, tête baissée, dans son fauteuil.

« T'es un bon chien. Bon chien...

— Bonsoir, Papa ! Tu vas bien, aujourd'hui ?

— Bon chien. T'es un bon chien... »

Judith s'inquiète.

« Papa ?

— Il ne te répondra pas, intervient Suzanne. Depuis ce matin, il ne fait que parler à Tito.

— Tito ? s'étonne Judith. Tiens, ça me fait penser que je ne l'ai pas vu, en arrivant. Il est passé où ?

— Je l'ai enterré dans le jardin. Au pied du cerisier de Maman. »

Les deux sœurs se regardent. Et regardent leur père.

« Bon chien... T'es un bon chien ! »

Les yeux embués de larmes, Judith attrape une chaise. Se laisse tomber dessus. Suzanne, épuisée, s'installe de l'autre côté de la table. À la télévision, on fait de la publicité pour des croquettes pour chien.

Ce soir-là, le coucher est facile. Le père se laisse faire, mais il marmonne toujours, les yeux ailleurs. Pour un peu, les filles en viendraient à regretter son animosité habituelle.

De retour dans le salon, elles éteignent la télévision.

« Il faut trouver un autre Tito, lance soudain Judith.

— Un autre Tito ? Tu plaisantes !

— Non, pas du tout. Papa a besoin de son chien.

— Et tu crois que n'importe quel chien peut faire l'affaire ?

— Il a toujours remplacé son Tito par un autre, dès le lendemain. Pourquoi pas cette fois ?

— Parce qu'il ne peut plus, tout simplement !

— Mais nous, nous pouvons le faire pour lui. Demain, je m'en occupe.

— Demain... Si tu veux... »

Le lendemain, Judith ne travaillait pas. Les deux sœurs s'étaient présentées ensemble dans la chambre du père. Il n'avait même pas ouvert les yeux quand elles l'avaient salué. Sans doute boudait-il...

« Papa, il faut te lever. Il fait très beau, aujourd'hui. Tu vas voir ça... »

Mais le père ne s'était pas levé. Il ne se lèverait d'ailleurs plus jamais : il était mort dans la nuit, aussi tranquillement que son chien.

Des jours qui suivirent, les filles ne gardèrent que peu de souvenirs. Il y avait tant de choses à faire, de formalités à régler, de démarches à accomplir... Les funérailles avaient été à la fois une épreuve et un soulagement : enfin, c'était fini.

Désormais seules dans la maison familiale, Suzanne et Judith pourraient recommencer à vivre. Installer un nouveau Tito dans la niche pour perpétuer le souvenir du père, tel qu'il avait été. Reprendre les promenades dans les bois. S'asseoir ensemble au cimetière sur la tombe des parents, arroser les fleurs et raconter leur journée. La vie (une vie douce) allait reprendre son cours.

Pour régler les histoires de succession, rendez-vous avait été pris chez le notaire. Ce ne devait être qu'une formalité, mais une formalité nécessaire, comme toutes les autres.

Les filles étaient arrivées détendues, bras dessus, bras dessous : le notaire en question avait été le tout premier amour de Judith, en maternelle, et le souvenir de ses courses-poursuites pour lui voler un baiser les faisait toujours sourire cinquante

ans plus tard.

Devant l'étude, un inconnu semblait faire les cent pas.

« Salut, les filles ! Je vous attendais... Eh bien, vous ne me reconnaissez pas ? Aimé ! Votre frangin ! »

Muettes de stupeur, Suzanne et Judith l'avaient suivi à l'intérieur. Comment Aimé avait-il su ? Où avait-il passé toutes ces années ? Pourquoi ne leur avait-il jamais donné signe de vie ?

« Messieurs-dames, si vous voulez bien vous asseoir... Nous allons procéder à la lecture du testament du défunt. »

Hébétées, les deux sœurs n'avaient que très vaguement suivi ce qui s'était dit. Un testament ? Quand le père avait-il donc rédigé un testament ? Et pourquoi ?

La présence d'Aimé était encore un plus grand mystère. Quelques mots pourtant avaient réussi à atteindre leurs cerveaux : maison, unique fils, assurance-vie...

« Avez-vous des questions ? avait demandé le notaire.

— Juste une, avait répondu Aimé. Comme vous venez de l'entendre, la maison m'appartient, maintenant. Alors, quand est-ce que vous allez débarrasser le plancher, les filles ? »

ELLE

« Où suis-je ? »

Émergeant du sommeil, il se sentait comme groggy. Allongé dans l'obscurité, le corps lourd et l'esprit embrumé, il avait du mal à reprendre pied dans la réalité.

« Quel jour sommes-nous ? »

La question le taraudait, maintenant. Sans comprendre pourquoi c'était si important, tout à coup, il ressentait la nécessité impérieuse de savoir. Quel jour de la semaine pouvait bien démarrer dans d'aussi étranges circonstances ?

En même temps qu'un poids (terriblement lourd) sur la poitrine, il ressentait un vide dans ses entrailles. Plus qu'un vide, un gouffre. Un manque. Une sensation déroutante.

« Elle est morte ! »

La phrase, telle un météore, venait de traverser son cerveau. Tout à coup, l'évidence était là. Le vide semblait le grignoter de l'intérieur. Bientôt, il n'existerait même plus.

Jetant ses dernières forces dans la bataille, il écarta la couette, s'assit sur le bord du lit et posa ses pieds par terre. Le sol était froid. Glacé, même. Avec une sorte de masochisme tremblant, il se délecta de cette sensation. Le froid irradiait ses jambes. Engourdisait ses orteils. Doucement, il se mit à trembler. Un éclat de rire muet le secoua avec force. Puis ce furent de longs sanglots secs...

Crispant les mains sur ses genoux, il s'employa à ralentir sa respiration. La placer au fond de son

ventre, comme elle le lui avait appris. Alors, peu à peu, le vide sembla rétrécir.

Lorsqu'enfin, il se leva, ce n'était plus qu'un point vaguement douloureux, caché quelque part au fond de lui-même.

« Elle est morte. »

Cette fois, la phrase lui sembla douce. Il eut presque plaisir à la sentir couler dans sa gorge, rouler sous la langue.

« Elle est morte. »

Un sourire un peu tremblant étira ses lèvres. C'était comme si le temps s'était soudain arrêté, et en même temps comme s'il avait accéléré. Les jours qui avaient précédé sa mort lui semblaient si proches... et si affreusement lointains. Comment était-il possible de vivre encore normalement après un tel séisme ?

À vrai dire, normalement était un mot bien exagéré pour qualifier sa nouvelle existence. Que pouvait-il y avoir de normal à passer ses journées avec cette phrase tatouée au plus profond de soi :

« Elle est morte. »

Non, décidément, plus rien n'était normal dans cet univers sans elle. Ce trou noir dans lequel il se sentait couler sans fin.

Un pas après l'autre, mécaniquement, il se dirigea vers la salle de bains. Son reflet dans le miroir lui sembla totalement inconnu. Un étranger le fixait. Pourtant, à y regarder de plus près, c'était bien son visage. Ses yeux. Sa bouche. Pourquoi ne se reconnaissait-il pas ?

C'était comme à la chambre funéraire. Ce visage

lisse et froid, aux yeux fermés... Elle, et en même temps quelqu'un d'autre. Ou plutôt quelque chose d'autre. Une enveloppe vide.

Le premier jour, il n'avait pas osé la toucher. Les mains au fond des poches, crispé, il était resté là, debout, à la dévorer du regard. Comme pour être sûr de ne jamais l'oublier. Graver son image à jamais sur ses rétines, au fond de ses yeux gonflés et rougis par les larmes. Il était comme tétanisé. Cloué au sol. Incapable de faire le moindre mouvement. Ou de la quitter des yeux.

Le temps passé dans cette pièce lui avait semblé court. Et interminable. Il avait fini par fuir, sans se retourner.

Le lendemain, pourtant, il était revenu. Attiré par il ne savait quoi. Une curiosité morbide, peut-être... Il l'avait prise en photo, subrepticement, comme un voleur. Ou un amoureux éconduit. Et puis il s'était approché. S'était mis à lui parler. Doucement. On aurait dit qu'elle souriait.

Sa main était sortie de sa poche sans qu'il s'en rende compte. S'était posée sur les siennes, qu'on lui avait croisées sur la poitrine. La froideur de ses doigts l'avait un peu surpris. Comme un rappel de l'évidence :

« Elle est morte. »

Mais ce premier instant passé, il avait eu plaisir à caresser sa peau, encore douce. Avant de la quitter, il l'avait même embrassée sur le front. Cette fois, il n'avait pas fui, s'attardant longuement à la porte, la main sur la poignée, avant de s'éloigner sur la pointe des pieds, comme pour ne pas la réveiller.

À ce souvenir, une ombre de sourire parcourut ses lèvres. Le reflet dans la glace lui redevint alors

familier. Une minuscule impulsion de vie avait suffi.

Le jour suivant, il était encore venu à la chambre funéraire. Cette fois, il était entré d'un pas léger. Comme chez un ami qu'on prend plaisir à retrouver. Il n'était pas resté longtemps (quelques minutes, à peine) mais cela avait suffi à le remplir d'elle encore une fois.

Il avait fini par redouter le jour de l'enterrement : il marquerait la fin de ses rendez-vous avec elle. Elle ne serait plus là. Définitivement.

Pourtant, ce jour-là, à sa grande surprise, lorsqu'il était entré pour la voir une dernière fois, il avait senti que c'était ce qu'il fallait. Ses visites avaient suffisamment duré. Il était temps que tout cela s'arrête. Sous ses yeux à elle, une ombre bleue voilait la peau : elle n'aurait pas aimé qu'il la voie ainsi.

Alors qu'auparavant il s'était juré d'assister à la fermeture du cercueil et de ne surtout pas cligner des yeux pour ne rien perdre de cet instant, il avait finalement attendu à l'extérieur. Une intuition lui avait commandé de ne pas entrer. Il n'avait pas cherché à comprendre, ne s'était même pas demandé pourquoi ses jambes restaient figées. C'était juste une évidence.

« Elle est morte. »

Plusieurs semaines avaient passé.

Les premiers jours avaient été pénibles. Le regard que les gens posaient sur lui était insupportable. Comme s'il était lui-même atteint d'une maladie mortelle ! Il y avait une distance. Une sorte d'effroi dans les yeux qui le scrutaient. Le voile de la mort devait flotter sur lui. Cela faisait peur.

À trop vouloir l'éliminer ou la repousser, l'être humain est devenu allergique à la mort. Dès qu'elle s'approche un peu (si peu que ce soit) elle déclenche une réaction de défense.

Il avait fait comme s'il ne voyait rien, s'évertuant à agir comme avant. Surtout ne pas prêter flanc à la pitié. Mais « avant » était bien mort, lui aussi. Et « après » avait du mal à se mettre en place. Ses débuts étaient pour le moins chaotiques.

Il avait fallu plusieurs jours avant qu'on ne se hasarde à lui demander comment il allait. La question, si simple, si banale, l'avait pris au dépourvu. Incapable de répondre, il l'avait évacuée d'un haussement d'épaules. Personne n'avait insisté : il y a des choses que l'on n'aime pas entendre.

Une fois seul, il s'était posé la question : « ça va ? » mais il avait beau essayer d'y réfléchir le plus honnêtement du monde, il ne trouvait pas de réponse convaincante. Certes, il avait repris le travail, n'était pas malade, trouvait le sommeil sans trop de problème et mangeait avec appétit. Il lui arrivait même de rire. Quoique, la première fois, le son s'échappant de sa gorge lui ait semblé fichtrement incongru. Mais allait-il bien ?

Lorsqu'il était au volant de sa voiture, ses pensées défilant de manière automatique, comme les poteaux électriques au bord de la route, il ne voyait qu'elle.

Elle, la dernière fois qu'il l'avait vue, dans son fauteuil près de la fenêtre, lui faisant un signe léger de la main pour lui dire au revoir. Une image qu'il n'oublierait jamais, il en était convaincu.

Elle, assise à ses côtés le jour de Noël. Déjà un

peu absente.

Elle, dans son écrin de tissu beige, l'air paisible.

Elle, lui confiant des souvenirs dont elle voulait qu'il ne parle à personne.

Elle, floue et lointaine, derrière le rideau de ses larmes...

Il en était venu à redouter les trajets en voiture.

Et puis, parfois, le soir (ou pire : au beau milieu de la nuit) cette sensation de tomber dans le vide. De glisser sur un toboggan interminable. De ne rien trouver auquel se raccrocher. Aucune prise, aucun secours. Juste cette impression de chute. Pas du désespoir, non, mais tellement de détresse. De ne pas savoir jusqu'où il allait couler. Cela s'arrêterait-il un jour ? Retrouverait-il au-dedans la sérénité qu'il affichait au dehors ? La peur, parfois, s'insinuait en lui. Peur de perdre ses repères. De perdre l'esprit.

Est-ce que le fou se rend compte qu'il devient fou ?

« Elle est morte ! »

Une envie de crier, parfois. L'envie de parler d'elle, de la raconter, de la faire revivre... Ou au contraire de ne surtout pas parler d'elle, pour oublier qu'elle n'est plus là.

Une tempête à l'intérieur.

La solitude absolue.

Comment expliquer, partager ? Les autres, à ses côtés, ne vivaient plus dans le même monde.

Elle lui manquait tellement !

Rien, jamais, ne serait plus comme avant. Et qu'après aille se faire voir...

« Elle est morte. »

Pourquoi se soucier de sa santé à lui ? D'ailleurs,

plus le temps passait, plus il se disait que la question n'aurait même pas dû se poser.

Tout son visage criait la réponse. Les coins de sa bouche qui s'affaissaient. Les sillons, dans sa peau, de chaque côté, qui se creusaient. Ses yeux rendus ternes par l'absence d'étincelles. Comment pouvait-on imaginer qu'il aille bien ?

Oh, bien sûr, il continuait à répondre « oui ». Par habitude. Parce que c'était plus simple. Parce que « non » ne peut pas rester tout seul : il faut l'accompagner d'explications. Et la tâche, en plus d'être ardue (pourquoi diable n'allait-il pas bien ?) était inutile. Il était illusoire d'avancer une raison à son mal-être.

« Elle est morte. »

C'était ça, la raison. Mais à quoi bon la dire ? Pour qu'on le plaigne ? C'était bien assez de se sentir mal ; il n'avait pas besoin, en plus, de pitié. Et puis, cela aurait dû être évident, non ?

Comme un funambule auquel on aurait subtilisé le balancier, il luttait de toute la force de ses orteils et de son esprit pour ne pas perdre l'équilibre. Les yeux rivés au fil d'acier, sans penser au vide qui cherchait à le happer de toutes parts, sans même penser à atteindre l'extrémité du fil (tellement lointaine qu'il en aurait perdu tout courage) il avançait, le souffle court, les muscles tendus à en avoir mal.

En lui, les douleurs se multipliaient. Son corps avait décidé de lui ouvrir les yeux : non, il n'allait pas bien.

Combien de temps pourrait-il tenir ?

Il se sentait comme un naufragé. Flottant parfois sans peine à la surface. Luttant le reste du temps pour ne pas sombrer. Les autres, autour, étaient

comme ces paquebots immenses qui, passant à quelques encablures de l'homme en train de se noyer, ne peuvent même pas le voir.

Il fallait attendre. Espérer qu'un courant le dirige vers la terre ferme. Ou qu'un œil plus aigu ou rêveur que les autres ne le détecte et lui jette une bouée. Mais la question restait la même : combien de temps pourrait-il tenir ?

« Elle est morte. »

Sans elle, il s'était fracassé.

Devant ses morceaux éparpillés, il ne savait plus quoi faire. Tenter de reconstituer le puzzle l'épuisait. Mais tout mettre à la poubelle revenait à accepter de laisser son esprit partir à la dérive. Une non-solution. En plus, elle n'aurait pas aimé cela. Pas du tout. Elle n'était pas du genre à se plaindre. Elle n'était pas non plus du genre à capituler sans combattre.

Tout à coup, penser à elle lui faisait du bien. Elle en avait connu bien plus que lui, des souffrances. Pourtant, elle ne s'était pas laissé aller. Elle avait tenu bon. Longtemps. Pour lui et pour les autres. Avec une blessure qui ne s'était jamais vraiment refermée, mais qui ne l'avait pas empêchée d'avancer.

Le funambule commençait à entrevoir l'extrémité du fil.

Le naufragé entendait une corne de brume.

Bientôt, il reprendrait pied.

Bientôt...

MORGANE

« Tu m'aimes trop. Ça me saoule ! »

Avant que Matt ait le temps de répondre, j'empoche mon téléphone portable, attrape mon sac et me lève en faisant crisser ma chaise sur le sol. J'adore ça, ce bruit qui vous vrille les tympans. Je l'adore d'autant plus qu'en général les autres ne le supportent pas.

J'ai déjà atteint la porte du bar quand sa voix s'élève derrière moi.

« Attends ! Je... »

Le bruit de la porte qui claque couvre la suite. De toute façon, je m'en fous. C'est vrai : il me saoule.

Sans un regard pour les feux, je traverse la rue. Derrière moi, des crissements de pneus et des coups de klaxon retentissent. Il y a même des cris. Je m'en fous encore : je suis déjà de l'autre côté.

La nuit est en train de se déposer sur la ville. Les lumières clignotent doucement un peu partout : elles se mettent en ordre de bataille pour affronter l'obscurité. Comme moi quand je m'arrête devant le miroir de l'entrée, chez moi, pour remettre mes cheveux en place, sauf qu'elles, elles accordent leurs fréquences d'émission.

L'air froid de décembre se faufile dans mon col et me fait tressaillir. Je passe ma langue sur mes lèvres : elles se mettent à picoter comme ces poudres de bonbon feu d'artifice qui éclatent dans tous les sens dès qu'on les met sur la langue. J'ai

du mal à déterminer si c'est agréable ou pas.

Sur le trottoir, les gens me donnent l'impression d'avancer au ralenti. En fait, c'est moi qui suis speed. Je veux m'éloigner le plus vite possible de Matt.

Matt et son amour qui m'étouffe.

Cela ne date pas d'hier. Mais en même temps, ce n'est pas venu d'un coup.

D'ailleurs... Comment diable en suis-je arrivée là ?

J'avais vingt ans quand nos vies se sont télescopées. Tous les deux étudiants dans la même fac, mais pas dans la même discipline, nous logions au même étage d'une résidence universitaire hors d'âge. Souvent, nous nous retrouvions dans l'ascenseur. Très vite, Matt m'avait fait rire. Je sais, c'est un affreux cliché de dire que lorsqu'un mec fait rire une fille, il a tout gagné... N'empêche que c'est vrai.

En tout cas, pour moi, ça l'a été.

Matt suivait ses cours avec la légèreté d'une libellule, se posant de ci de là, faisant crisser ses ailes et briller ses yeux, sans aucune assiduité. Il se moquait de mes journées studieuses. Et cela ne me faisait pas rire du tout.

Comme quoi, les plus belles histoires ont leur bémol.

Dans l'ensemble, je le trouvais quand même plutôt drôle. Quand j'avais envie de me changer les idées, de sortir le nez du guidon comme on dit, j'allais frapper chez lui.

Invariablement, un grand « yep ! » sonore me répondait. Il m'accueillait, affalé sur son lit, la tête renversée en arrière au ras du sol, un polar à la

main. Ou bien je le trouvais en train de dessiner. C'était son occupation favorite. Il caricaturait tout le monde : nos voisins de palier, ses profs, la concierge, les étudiants de sa promo, les membres de sa famille... Tout le monde, sauf moi. Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

À la fin des cours, j'avais chargé mes affaires dans sa voiture (une vieille Visa Citroën qu'il avait baptisée, allez savoir pourquoi, Sonia) et nous étions partis ensemble.

C'était il y a dix ans.

Une éternité.

Les bords de la Garonne sont déserts. C'est exactement ce qu'il me faut : je ne veux voir personne d'autre que moi-même. C'est le seul moyen de réfléchir efficacement. Ralentissant le pas, je m'engage sur le pont de Pierre et m'appuie sur la balustrade. Derrière moi, le tramway charrie son lot de noctambules.

Les eaux sombres sont invisibles, mais leur fraîcheur m'entoure de ses longs doigts vaporeux. Un courant d'air fait voler mes cheveux ; je frissonne un peu, mais de plaisir. Les yeux mi-clos, je me concentre sur ma respiration.

Inspirer, expirer. Inspirer.. Expirer.. De plus en plus lentement. Comme pour hiberner.

Lovée dans mon silence avec gourmandise, je sursaute quand la sonnerie de mon portable emplit ma poche.

Je suis sûre que c'est lui.

Je ne prends même pas la peine de vérifier.

« Bon sang, Matt, lâche-moi... Tu ne vois pas que tu me déranges, là ? »

Je crois que c'est comme cela que tout a commencé. Un beau jour, j'en ai eu marre de toutes ses petites attentions. De ses baisers furtifs dans mon cou quand j'étais assise à mon bureau, devant mon ordinateur. De ses « je t'aime » éparpillés sur des post-it partout dans la maison, jusque dans le panier de linge sale. De son omniprésence dans ma vie. Mais je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Et puis, comment oser penser une chose pareille ? Tout le monde, autour de nous, s'émerveillait tant...

« T'en as, de la chance, d'avoir un mec comme Matt... Lui, au moins, tu es sûre qu'il t'aime : il te le dit sans arrêt ! »

C'est justement ça, le problème : il le dit sans arrêt... Dès qu'il me voit, il le dit. Le crie ou le murmure selon les circonstances. Forme les mots avec ses lèvres sans émettre un son ou l'écrit sur une serviette en papier. Et même quand il ne le dit pas, je sais qu'il le pense. J'en fais une overdose, moi, de ses « je t'aime » ! Qu'il arrête. Qu'il se taise. Qu'il regarde ailleurs.

Qu'il m'oublie, bon sang...

Mes pas claquent de nouveau sur l'asphalte. Merde ! De repenser à Matt, mes jambes se sont remises toutes seules à avancer. M'éloigner de lui, le plus possible. Ce soir, c'est tout ce que je veux.

Je ne veux plus avoir de chance. Plus avoir de mec génial dans ma vie. Je veux juste ma vie toute seule.

C'est grave, docteur ?

Un trop-plein de tendresse, une nausée d'amour : voilà ce que j'ai. Une envie furieuse de sortir la tête hors de l'eau et d'aspirer à pleins

poumons l'espace de la liberté. Dans la maison de coton que Matt m'a construite, il n'y a tout bonnement plus assez de place pour vivre.

Vivre, la grande affaire. La seule chose qui vaille.

Depuis que Maman a quitté sa petite maison pour emménager dans une allée du cimetière, le mot résonne dans mon quotidien avec la puissance d'une sirène de pompiers. Il y a urgence.

Urgence à Vivre. Pas juste passer d'un jour à l'autre sans même les regarder comme les perles d'un chapelet entre des doigts distraits.

Mais Vivre, ça veut dire quoi ?

« Oh, toi, la grognasse, casse-toi de mon pieu ! »

La voix gronde au milieu d'un tas de chiffons qui se met à bouger. Une tête apparaît : des cheveux gris en bataille autour d'un visage ridé.

« Casse-toi, je te dis : y'a pas de place pour deux dans mon Grand Hôtel. »

Passé la première seconde de stupeur (à moins que ce ne soit de peur tout court) j'éclate de rire.

« Rassurez-vous, je ne suis pas là pour vous piquer les draps ! Je passais par hasard.

— Par hasard ? Dans ce coin, en pleine nuit ? Tu te fous de ma gueule ?

— C'est vrai que ça peut paraître bizarre... Mais tout s'explique, vous savez ! Je n'avais pas sommeil, alors je me suis mise à marcher le long des quais. Je ne sais pas depuis combien de temps, mais assez pour commencer à fatiguer ! Du coup, j'ai eu envie de m'asseoir. Vous dormez au pied d'un escalier. Ce n'est pas votre lit qui m'intéresse, ce sont les marches. »

Un point rouge brille dans le noir : l'homme vient de s'allumer une cigarette.

« Fais chier, marmonne-t-il. Jamais moyen de dormir tranquille... »

Assise sur les marches, j'habitue mes yeux à l'obscurité. La silhouette de l'homme devient plus nette, comme dans le bac d'un révélateur photographique.

Quand nous étions étudiants, Matt et moi, nous faisons partie d'un club de photographes amateurs. Le numérique était déjà partout mais nous étions tous pris de passion pour cette vieillerie qu'était l'argentique. L'idée de manipuler dans le noir des rubans de plastique recouverts d'argent (deux matériaux qui allaient devenir de plus en plus rares) nous réjouissait. Surtout Matt.

Rien que d'y repenser, j'ai le front qui se plisse. Pourquoi est-ce que je mets à penser à Matt maintenant ?

À côté de moi, l'homme se racle longuement la gorge, penche lentement la tête en arrière et expulse un long jet de salive à plusieurs mètres de là. Instinctivement, je me recule.

« C'est dégueulasse !

— Qu'est-ce que tu crois, ma belle ? Dans la rue, on a les plaisirs qu'on peut. »

Au son de sa voix, je devine qu'il sourit.

« Bon, sérieusement, qu'est-ce que tu fous là ?

— Je vous l'ai dit : ça fait des heures que je marche le long du fleuve, j'ai eu envie de m'asseoir. C'est tout. Je ne pouvais pas deviner que vous étiez là. »

L'homme me fixe un instant. Le point rouge

grossit puis s'éloigne, quelques secondes passent et l'odeur âcre de la fumée se glisse dans mes narines : il vient de tirer une taffe.

« OK, ça va ! lâche-t-il enfin d'un ton léger qui contraste avec ses aboiements de départ. Je préfère ça. J'en ai marre des visites de journaliste qui se font des plans sur « la violence de la rue », comme ils disent, ou au contraire sur « les leçons de solidarité des SDF ». Ils s'amènent, mine de rien, te font causer et après débattent n'importe quoi dans leurs canards ou leurs sites Internet. Ça me saoule.

— Eh bien, on a un point commun, tous les deux ! Moi aussi, il y a des trucs qui me saoulent... »

L'amour de Matt en l'occurrence. Mais même à ce type qui n'est pas vraiment Monsieur Tout-le-monde et que je ne reverrai sans doute jamais, je n'arrive pas à le dire. C'est tellement incongru comme idée, de faire une overdose d'amour, que j'ai l'impression que la terre va s'ouvrir sous mes pieds si j'articule des mots pareils.

Dans le genre formatée par la société, je me pose là, tout de même.

À côté de moi, l'homme continue à fumer en silence. Son indifférence me fait du bien. Lui, au moins, ne m'empêche pas de respirer. Pour un peu, je l'embrasserais sur la joue. Imaginer sa surprise si je le faisais m'arrache un fou-rire silencieux. Enfin, silencieux, pas tant que cela puisqu'il le remarque.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demande-t-il, soupçonneux.

— Oh, rien...

— Rien ? Tu te fous encore de ma gueule. On rigole pas sans raison.

— Bon, c'est vrai, admets-je. Je pensais à la tête

que ferait mon copain s'il me voyait là.

— Tu t'es engueulée avec lui ? C'est pour ça que t'es là au milieu de la nuit ?

— Non, je ne me suis pas engueulée. Je l'ai largué. »

Maintenant que je l'ai dit, cela me paraît évident. Quand j'ai quitté le café, tout à l'heure, c'était pourtant sans arrière-pensée. Sans objectif défini. Juste une histoire de trop-plein. De goutte qui fait déborder le vase. J'ai eu besoin de sortir ; je suis sortie. C'était aussi simple que cela. Mais après avoir passé une partie de la nuit à déambuler sur les quais, tout s'est décanté dans ma tête.

Sûre de moi, je fouille dans ma poche. En extrait le téléphone portable que j'ai éteint en début de soirée, sur le pont, quand il s'est mis à sonner. Je le rallume : il me signale plusieurs appels en absence et une demi-douzaine de messages. Matt, sans doute.

À mon tour de rédiger un SMS. Quatre petits mots.

Prends soin de toi.

Le temps de m'assurer que le message est bien parti, je me lève, m'approche du bord de l'eau et lance le téléphone aussi loin que possible. Le bruit qu'il fait en se précipitant dans le courant est couvert par le crissement de pneus d'une voiture qui démarre au feu vert.

Le cœur léger, je reviens m'asseoir sur les marches. L'homme ne dit rien. Il finit sa cigarette.

« Merci, lui dis-je.

— De quoi ?

— De ne rien demander. Ça fait du bien.

— Ne pas poser de questions, c'est la première règle de la rue, répond-il simplement. »

Puis il se roule à nouveau dans ses couvertures. J'ai compris : il est temps que je m'en aille.

Le silence de l'aube emplit mes oreilles. Les noctambules sont rentrés ; les lève-tôt n'ont pas encore investi la rue.

J'avais oublié à quel point c'est agréable d'être seule.

Au loin, les toits plats des tours de l'Abbatiale Sainte-Croix attirent mon regard. Dans une église, le silence est toujours plus dense. Je rêve de m'y pelotonner comme dans une grande couette duveteuse.

Coup de chance : la porte n'est pas fermée à clé.

Elle est lourde ; j'ai du mal à la pousser. À la retenir aussi : je ne veux pas qu'elle fasse trop de bruit en se refermant.

L'église est vide et sombre. Tout de suite, je m'y sens bien. Après un temps de pause, j'avance doucement dans l'allée. De chaque côté, des chaises m'attendent. Laquelle choisir ?

À mi-longueur, je me retourne. La lumière extérieure commence à jouer avec le grand orgue. Sans réfléchir, je m'installe à califourchon sur la chaise la plus proche, pose mes coudes sur le dossier, ma tête dans mes mains, et j'observe.

Au fur et à mesure que le jour se lève, les reflets se multiplient sur le cuivre. L'instrument semble prendre vie.

« Madame ? Vous allez bien ? »

Une pression légère sur mon épaule finit de me réveiller. Depuis combien de temps suis-je là ?

Un homme se tient près de moi. Un prêtre,

j' imagine, même si rien dans sa tenue ne peut le laisser supposer. Mais bon, je suis dans une église, non ? Qui, à part un prêtre, pourrait m'y adresser la parole ?

« Vous êtes là depuis des heures sans bouger, se sent-il obligé d'expliquer. J'ai eu peur que vous n'ayez un problème.

— Un peu de fatigue, sans doute, lui dis-je en souriant. Rien de grave, je vous assure ! »

Un sourire apparaît à son tour sur son visage. Puis il s'éloigne. Apparemment, dans les églises, c'est comme dans la rue : on ne pose pas de questions.

Pourquoi diable n'y ai-je pas mis les pieds plus tôt ?

Il est près de midi. Je devrais être au boulot depuis trois heures. Je n'irai pas. Encore une évidence. Comme de laisser retomber la porte entre Matt et moi hier soir. Un geste non prémédité, mais indispensable. Vital.

Sur le trottoir, les gens s'agitent. Hier soir, je les trouvais lents ; maintenant, ils me fatiguent rien qu'à les regarder. Je ne suis plus dans le tempo. Je veux ralentir. Quitter la ville.

La gare Saint-Jean est à côté. Même pas le temps de réfléchir ou de prendre une quelconque décision : mes jambes ont déjà tout compris.

Dans le hall, j'achète un sandwich (le plus gros que je puisse trouver) et une bouteille d'eau. « Quand l'appétit va, tout va » dit-on. Alors, tout va bien, Madame la Marquise.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Les prochains départs s'affichent devant moi. Quelle destination choisir ? J'ai envie de changer

d'air. Vraiment. D'un peu de soleil, aussi. Pourquoi pas Madrid ? Non : la direction est bonne, mais la ville est trop grande. J'ai envie... J'ai aussi envie de ralentir le rythme. L'Espagne, c'est bien, mais ce n'est pas assez zen. Il me faut aller plus loin. Au Maroc, par exemple.

Oui, le Maroc, c'est bien.

Il doit y avoir des cars qui font le trajet. Je ressors de la gare et me dirige vers les bureaux d'Eurolines. Avec un peu de chance, il y aura un départ aujourd'hui...

« Votre prochain départ pour le Maroc, s'il vous plaît ?

— Quelle ville ?

— N'importe laquelle, dis-je en haussant les épaules. Je veux juste aller au Maroc. »

L'employée a un peu l'air de me prendre pour une folle, mais elle ne fait pas de commentaire et consulte son ordinateur.

« Vous avez de la chance, il y a eu une annulation sur le car de Meknès. Si vous voulez, vous pouvez partir à 15 h.

— À 15 h ? C'est parfait ! »

En plus, ça me laisse le temps de passer à la banque pour retirer un maximum de liquide. Au cas où.

Quand les choses s'articulent de cette manière, avec tant de facilité, il n'y a qu'une chose à faire : se laisser porter par le courant. Quelqu'un, quelque part, sait exactement ce qu'il vous faut et fait en sorte que vous ne puissiez pas vous tromper.

Le car n'a pas encore quitté l'agglomération bordelaise que je dors déjà, un sourire flottant sur mes lèvres.

« Mademoiselle ? Mademoiselle ? Réveillez-vous ! Il faut descendre. »

Mes paupières rechignent à se lever mais j'essaie de les convaincre : il a l'air de faire jour.

« Nous sommes à Meknès ?

— Non, sur le ferry. Le car va être fermé pendant la traversée. Vous devez sortir et rejoindre les salons, à l'intérieur. Ne vous inquiétez pas : vos bagages sont en sécurité dans les soutes. »

Mes bagages. Un sourire m'échappe : aujourd'hui, je voyage léger. Très léger, même ! Je n'ai que mon sac à main. D'ailleurs, il faudrait peut-être que j'en fasse l'inventaire. Bah, on verra plus tard.

Le soleil est radieux et le vent a la douceur d'un chèche bleu. Je suis sur la bonne voie.

Depuis le pont du ferry, je contemple l'horizon. Une sorte d'excitation s'empare de moi. « Pourquoi le Maroc ? » me susurre une petite voix à l'oreille. « Et pourquoi pas ? » enchaîne une autre, comme en écho... Quitte à m'éloigner de Matt, autant le faire pour de bon.

Tiens, Matt... Je l'avais oublié, celui-là. Une inquiétude me crispe l'estomac : on oublie donc si vite quelqu'un qu'on a aimé ?

De retour dans le car, je m'intéresse un peu à mes voisins. Il y a quelques backpackers : plutôt jeunes, pantalon multi-poches et chaussures de marche, ils étudient leur guide de voyage. Mais pour la plupart, les passagers sont des Marocains qui rentrent au pays pour les fêtes de fin d'année.

Ils voyagent en famille et parlent fort, s'interpellant d'une extrémité du car à l'autre. C'est

drôle : moi qui ai toujours eu le sommeil léger, je n'ai eu aucun mal à m'endormir au départ de Bordeaux. Pourtant, j'imagine qu'il y avait déjà tout autant de bruit autour de moi.

C'est un signe. De quoi ? Je ne sais pas. Mais j'aime bien les signes ! Matt s'est toujours moqué de cette façon que j'ai de les débusquer un peu partout. Il me taquine souvent là-dessus.

Sacré Matt... Un sourire tendre se dessine sur mes lèvres quand je pense à lui. Sourire qui encourage mon voisin de droite à se pencher vers moi.

« C'est la première fois que tu viens au Maroc ? »

Malgré moi, mon sourire s'accroît. Cette phrase, c'est la méthode de drague la plus vieille et la plus banale que je connaisse.

« Non, ce n'est pas la première fois. Je suis déjà venue. Avec mon mari. »

Mon voisin s'écarte un peu et mon sourire s'accroît encore.

« Tu vas le rejoindre ? »

J'éclate de rire.

« Non, je le quitte ! »

L'homme éclate de rire à son tour.

« Bienvenue au Maroc ! conclut-il. Je m'appelle Ibrahim.

— Morgane, dis-je simplement. »

Meknès est l'une de mes villes préférées, au Maroc. Elle a sa propre atmosphère, son propre parfum. Loin de la côte et de l'agitation des capitales, elle me touche beaucoup. Sa médina est un pur joyau que j'aurai grand plaisir à retrouver tout à l'heure. Dès que le car aura bien voulu

s'arrêter et déverser tous ses passagers.

Ça y est, nous pouvons descendre. Une cohue incroyable investit l'allée centrale. C'est à qui criera le plus fort, jouera le plus des coudes et fera le plus tomber ses sacs sur la tête de son voisin ! Ibrahim m'empêche tranquillement de passer :

« Il vaut mieux attendre. Tu n'es pas pressée, je suppose ? »

Comment a-t-il deviné ? Non, je ne suis pas pressée. Je suis juste vivante. Incroyablement, superbement, intégralement vivante. Pour un peu, je l'embrasserais.

Même pas la peine : il prend les devants.

Ses lèvres sur les miennes me font l'effet d'une sucrerie. L'un des ces gâteaux dégoulinants de miel que l'on ne sait pas par quel bout attraper et que l'on aspire doucement, finissant par se lécher les doigts avec délice. Il s'écarte un peu, me regarde, et m'embrasse à nouveau.

Intérieurement, je me maudis : l'illustration parfaite du cliché de la Française facile, voilà ce que je suis ! Cela ne m'empêche pas de glisser ma main sur sa nuque. Pour être sûre qu'il ne s'éloigne pas trop vite.

Au pied du bus, j'hésite un peu sur la direction à prendre. Ibrahim en profite pour me prendre le bras.

« Viens, je t'invite », dit-il sans plus de précisions.

Dans le taxi, nous n'échangeons pas un mot. Quand nos regards se croisent, Ibrahim se contente de me sourire.

Lorsque le véhicule s'arrête, il sort le premier et me tend la main.

« Viens, je vais te présenter à ma famille. »

J'ai à peine le temps de m'extraire de la voiture que déjà des cris de joie retentissent sur le trottoir : la porte de la maison s'est ouverte et une adolescente se jette littéralement au cou de mon compagnon de voyage.

« Ibrahim ! Je suis tellement contente de te revoir ! Je me demandais si tu ne nous avais pas tous oubliés ! »

Pour le coup, je me demande si je ne suis pas de trop. J'ai suivi Ibrahim sans me poser de question, mais maintenant j'ai un doute... Qui est cette fille pour lui ?

Comme s'il se doutait de mes interrogations, Ibrahim se retourne vers moi.

« Je te présente Amina, ma petite sœur, dit-il. Amina, je te présente Morgane, une amie française. »

L'adolescente me dévisage. Détaille ma tenue.

« C'est ta fiancée ?

— Mais non ! s'exclame Ibrahim en riant. Qu'est-ce que tu vas chercher là ? Je te dis que c'est une amie.

— Maman dit qu'un jour tu vas ramener une fiancée.

— Eh bien, pour l'instant, Maman se trompe. Tu nous laisses entrer ? »

L'intérieur de la maison est splendide. Une fontaine recouverte de mosaïque trône au milieu d'une grande cour carrée. Tout autour, des arcades forment un sas entre les rayons du soleil et la fraîcheur des pièces.

Amina se précipite vers une porte ouverte près de laquelle se trouve une paire de babouches

tissées de perles.

« Maman ! Ibrahim est arrivé ! »

Baissant d'un ton, elle ajoute :

« Il est venu avec une amie française. »

D'un geste, mon hôte me fait signe d'attendre. Puis il se déchausse et entre dans la pièce.

« Mon fils ! s'exclame une voix grave. Enfin, te voilà... Présente-moi ta fiancée.

— Ce n'est pas ma fiancée, Maman. Juste une amie.

— C'est ça. Présente-moi ton amie ! »

J'entre à mon tour. Le sol est recouvert de tapis épais. Leur contact est une caresse pour la plante de mes pieds. Tout en m'approchant de la maîtresse de maison, je savoure leur douceur.

« Morgane est en vacances, explique Ibrahim. Elle va passer quelques jours à la maison.

— Sois la bienvenue, ma fille, répond sa mère en me saisissant les mains. Les amis de mon fils sont chez eux dans ma maison. »

Une vague de timidité me submerge.

« Merci, Madame », dis-je bêtement en hochant la tête.

La mère d'Ibrahim me sourit.

Pour célébrer le retour de son fils, Lalla Nora a invité beaucoup de monde. La famille (au sens large), les voisins, les amis...

En tant que Française, je suis bien sûr l'invitée d'honneur, ce qui me met passablement mal à l'aise. En tout cas, je siège sur le plus gros des coussins, à la droite d'Ibrahim et comme l'exige la tradition, les morceaux de viande les plus gras du couscous me sont réservés...

« Bon appétit ! » me lance Ibrahim.

Son sourire est moqueur : il sait bien qu'à mes yeux, ce ne sont pas les meilleurs morceaux !

Stoïque (et reconnaissante de l'hospitalité qui m'est offerte), je me prête à tout sans rechigner. Et lorsqu'en fin de repas, les hommes et les femmes se séparent comme le veut la tradition, pour finir la soirée chacun de leur côté, c'est en souriant que je suis Amina.

« Tu vas me raconter comment tu as connu mon frère ! » s'enthousiasme la jeune fille.

Mince, alors... Je ne peux quand même pas lui avouer qu'Ibrahim et moi nous sommes rencontrés dans le bus ! Qu'irait-elle penser ?

« Je préfère lui laisser ce privilège », lui dis-je simplement.

Manifestement déçue, elle hoche doucement la tête.

« Tu as raison. »

Une semaine s'est écoulée depuis mon arrivée à Meknès. Ibrahim est un hôte et un guide hors pair, Amina une adolescente pleine de vie et très drôle. Quant à Lalla Nora... De penser à elle emplit mon cœur de tendresse.

Elle ne dit rien, mais je vois bien qu'elle espère que je sois un peu plus qu'une amie pour son fils... Pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, depuis notre baiser dans le bus, c'est vraiment sur ce plan-là (et uniquement sur ce plan-là) que nos relations se placent. Cela me va très bien : je ne voudrais pas mentir à Lalla Nora.

Aujourd'hui, Ibrahim m'accompagne au souk. Il sait que j'aime par dessus tout me promener dans ses ruelles odorantes. Toutes identiques et pourtant toutes différentes, elles sont comme une toile

d'araignée, dans laquelle j'aime à me laisser prendre.

« Je vais rentrer à Bordeaux, lui dis-je, sans autre préambule.

— Je m'en doutais un peu, répond-il simplement. Les meilleures choses ont toujours une fin... Nous nous y reverrons peut-être ?

— Peut-être. Qui sait ? »

Un sourire nous unit, comme deux vrais amis. Les amis que nous sommes devenus.

« Tu vas me manquer, cela dit : je m'étais habitué à ce que tu fasses partie de la famille.

— Je crois que tu n'es pas le seul. Et c'est aussi pour ça que je vais partir : il ne faut pas que ta mère se fasse des idées. »

Ibrahim rit.

« Tu as raison ! Je suis sûr qu'elle a déjà fait des plans pour notre mariage ! »

Devant le taxi qui va m'amener à la guerre routière, Amina a la mine boudeuse.

« Vous ne m'avez toujours pas raconté comment vous vous êtes connus...

— Ibrahim te le dira tout à l'heure, en revenant. Comme ça, vous penserez encore un peu à moi.

— Comme si on allait t'oublier si vite ! » s'offusque-t-elle.

En riant, je la prends dans mes bras et la serre fort contre moi.

« Moi non plus, je ne vais pas t'oublier, petite sœur !

— Dépêchez-vous, grommelle l'adolescente, écarlate, vous allez rater le car pour Bordeaux. »

Longtemps, je lui fais signe de la main par la fenêtre ouverte. Ibrahim se moque gentiment :

« On peut encore faire demi-tour, si tu veux ! »

Sur le ferry qui me ramène en Europe, pour la première fois, je me pose sérieusement la question de Matt. Insidieusement, au fil des jours et des moments passés en famille, avec Amina et Lalla Nora, la culpabilité est venue m'envahir.

Comment ai-je pu abandonner Matt de cette façon, sans un mot d'explication ? Sur ce SMS lapidaire ?

Il m'étouffait, et alors ? J'aurais pu lui parler. Lui dire que j'avais besoin de prendre l'air un moment. Il aurait compris, c'est sûr. Il ne m'aurait pas empêchée de partir. Et surtout, il aurait su à quoi s'en tenir. Alors que là...

« Là, ma vieille, t'as pas assuré un caramel. On peut même dire que t'as été carrément infecte. »

Non, vraiment, je ne suis pas fière de moi... Parce qu'en plus, si je veux vraiment être honnête avec moi-même, il faut bien que je reconnaisse une chose : Matt, je l'aime. Je l'aime depuis toujours. Des fois, il me saoule... mais je l'aime quand même.

Bon sang, qu'il me tarde de le retrouver et de lui demander pardon...

Le trajet jusqu'à Bordeaux me paraît d'une longueur infinie. Dire qu'à l'aller, je n'avais pas vu le temps passer... Mais à l'époque (dans une autre vie, dix jours plus tôt) j'avais le cœur léger et les mains vides. Alors que là, pour ce retour, j'ai le cœur lourd de remords et les mains chargées de regrets.

Matt, mon amour, pourras-tu jamais me pardonner ?

Depuis mon départ, les lumières se sont multipliées. Noël approche. Les rues se sont parées

de cadeaux factices et d'étoiles de toutes les couleurs.

À ma descente du car, le froid me saisit. Je me laisse faire ; je ne mérite pas mieux.

Devant l'Abbatiale Sainte-Croix, j'hésite un peu. Un tout petit peu. Et puis j'entre. La porte est toujours aussi lourde, le silence toujours aussi épais. Il est près de 22 h, l'église est vide. Ça tombe bien, je n'ai pas envie de croiser qui que ce soit.

Debout dans l'allée centrale, face à l'autel, je me traite intérieurement de tous les noms.

« Non, mais, tu t'es vue, ma pauvre fille ? Toi qui n'as jamais mis les pieds dans une église, qu'est-ce que tu viens chercher ? Sors de là ! Va plutôt voir Matt le plus vite possible, au lieu de te planquer ! »

C'est vrai, quoi ! Qu'est-ce que je suis venue faire dans cette église ? Prier ? Comme si je savais comment on fait !

Devant la porte de notre appartement (je n'arrive même plus à me dire que c'est « chez moi ») je cherche mécaniquement mes clés au fond de mon sac à main. Évidemment, je ne les trouve pas. Quelle fille est capable de trouver tout de suite ses clés dans son sac ? Quand, enfin, je les brandis, une voix s'élève derrière moi.

« Morgane ! Mais où étais-tu passée ? »

C'est Nina, la voisine. Elle a l'air complètement catastrophé. À croire que Matt a raconté à tout l'immeuble que j'avais disparu... Mais avant que j'aie pu ouvrir la bouche, elle enquille.

« On t'a cherchée partout au moment de l'accident. Impossible de te joindre. Toute la soirée,

on t'a appelée sur ton portable, on t'a envoyé des SMS... Rien ! C'était comme si tu avais disparu de la surface de la Terre ! On n'a même pas pu te prévenir, pour l'enterrement...

— L'enterrement ? Quel enterrement ? »

Nina se fige.

« T'es pas au courant ? Mais t'étais où, ces dix derniers jours ?

— Au Maroc. J'ai rendu visite à des amis. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Nina s'approche de moi. Doucement, elle me prend par les épaules.

« Matt est mort. Personne ne sait pourquoi, mais il est sorti en courant d'un bar et il a été percuté par un camion de livraison. Il a été enterré la semaine dernière. Je suis désolée, Morgane... »

MARIE

Marie se met à pouffer, toute seule dans sa salle de bains : elle va retrouver son amie Élise au restaurant chinois, or elle n'a jamais su manger avec des baguettes !

Élise, par contre, est une vraie pro. Mais ça a toujours été comme ça entre elles. Elles sont tellement différentes que quelle que soit la situation, il y en a toujours une qui maîtrise... et l'autre qui est complètement dépassée par les événements. Qu'est-ce que ça a pu les faire rire, d'ailleurs !

Un dernier regard dans le miroir pour s'assurer que tout va bien et Marie rejoint le salon. Enfile son manteau, attrape son sac à main et ses clés, et se dirige vers la porte. L'ascenseur est déjà sur le palier ; elle n'aura même pas à l'attendre. C'est le genre de petit détail qui lui donne le sourire.

Marie est comme ça : naturellement, indéfectiblement, positive. Les petits bonheurs de la vie lui sautent aux yeux et l'illuminent. Parfois, dans la rue, elle rit toute seule. On la dévisage comme si elle n'avait plus toute sa tête, mais elle s'en moque. Sa philosophie est simple : le bonheur, ça se cultive. Comme une plante verte, il a besoin de soins. D'eau, de lumière, de chaleur et d'attention. Si on le nourrit comme il faut, il devient grand et solide. Il suffit d'y mettre suffisamment d'énergie.

Le bus la dépose à quelques pas du restaurant, le « Palais de jade ». Pas très original, comme nom, pour un restaurant chinois, se dit-elle. De nouveau,

un sourire affleure à ses lèvres. Un rien moqueur, celui-là.

Élise est déjà là. Installée au fond de la salle, face à la porte d'entrée, elle fait de grands gestes de la main dès que Marie apparaît. Celle-ci lui répond d'un signe de tête et se faufile jusqu'à elle.

« Comment vas-tu, ma grande ? interroge Élise après lui avoir fait claquer deux bises sonores sur les joues. Tu as l'air en pleine forme !

— Ça va, oui. Physiquement, en tout cas. »

Élise fronce les sourcils.

« Physiquement ? Parce que sinon, ça ne va pas ?

— Oh, rien de grave. C'est Pierrot qui m'agace... »

Pierrot, le fils de Marie. Depuis le divorce de ses parents, une bonne quarantaine d'années plus tôt, il s'est mis dans la tête qu'il devait prendre soin de sa mère. Au point de devenir parfois franchement envahissant.

Maintenant qu'elle commence à avoir des problèmes de mémoire, c'est encore pire. Il s'inquiète pour un rien. Empiète sur sa vie privée. Fait irruption dans son appartement au moment où elle s'y attend le moins...

« Il exagère ! s'emporte Élise. Tu es sa mère, pas sa fille. »

Marie évacue le sujet d'un haussement d'épaules.

« On ne va quand même pas le laisser gâcher notre soirée, non ? »

Il est près de minuit quand Marie rentre chez elle, enchantée de sa sortie. Cette Élise, quand même, qu'est-ce qu'elle peut la faire rire... Marie

glousse encore toute seule au souvenir des fantaisies de son amie. Elle en a même du mal à trouver le trou de la serrure !

Soudain, la porte s'ouvre en grand. C'est Pierrot. Qui ne lui laisse même pas le temps de s'étonner de sa présence.

« Mais enfin, Maman, où étais-tu passée ? Il est presque minuit ! Je m'inquiète, moi !

— Eh bien, tu as tort : je t'avais dit que je passais la soirée avec Élise.

— La soirée, oui. Mais là, il est presque minuit ! »

Marie soupire.

« Tu te répètes, mon pauvre garçon... D'ailleurs, s'il est si tard, pourquoi n'es-tu pas couché ? Et qu'est-ce que tu fais chez moi ?

— Non, mais tu ne te rends pas compte... À ton âge !

— Quoi, à mon âge ? Je ne suis pas encore bonne pour la maison de retraite, que je sache !

— Eh bien, justement, ce serait bien qu'on en parle.

— Quoi ? »

Marie n'en croit pas ses oreilles. Son propre fils, qui se permet de faire irruption chez elle à n'importe quelle heure, voudrait l'expédier dans l'un de ces mouirois.

« Tu me prends pour quoi ? Pour une vieille folle ?

— Mais non, Maman, pas du tout... Qu'est-ce que tu vas imaginer là ? »

Un silence alourdi de reproches et de gêne s'installe. Pierrot s'en veut : il n'aurait jamais dû s'adresser à sa mère de cette façon. Mais c'est de sa faute, aussi : il n'y a pas idée de rester dehors si

tard, à plus de quatre-vingts ans ! Il a eu peur...

Comment réparer ? Il fait un pas vers Marie.

« Écoute, Maman... »

Elle ne peut pas s'empêcher de reculer.

« Non, je n'écoute rien. Toi, tu m'écoutes ! Je suis chez moi, je vais très bien, mais maintenant je voudrais aller me coucher. Alors, tu ferais mieux de rentrer chez toi et de t'occuper de ta famille, plutôt que de venir m'embêter ! »

Pierrot semble hésiter. Finalement, il hoche la tête.

« Tu as raison. J'y vais. Bonne nuit, Maman. »

La porte refermée derrière son fils, Marie s'assied en tremblant à la table de la cuisine. Sur le buffet, en face, une photo d'elle, jeune mariée, lui redonne le sourire.

« Je ne vais quand même pas me laisser mener à la baguette par un gamin », se dit-elle.

Mais une autre photo, de Pierrot avec son ex-mari, la fait se renfrogner.

« Ton fils est en train de devenir aussi insupportable que toi, toujours à me surveiller et à me prendre pour une bonne à rien... »

Dans son appartement, Élise s'installe dans son fauteuil préféré, au coin de la fenêtre, avec un roman policier. La vieille dame n'a jamais aimé les romans à l'eau de rose. Il lui faut de la noirceur, du sordide, des intrigues... Tout le contraire de ce qu'elle aime dans la vraie vie !

Quand la sonnette retentit, elle ne peut s'empêcher de laisser échapper un juron sonore.

« Merde ! Qui est-ce qui vient me déranger à l'heure de la sieste ? »

Sur le palier, un homme d'une cinquantaine

d'années, l'air mal à l'aise, lui fait face.

« Bonjour, Madame. Excusez-moi de vous déranger. Vous me reconnaissez peut-être ?

— Bien sûr : tu es Pierrot, le fils de Marie. Nous avons encore parlé de toi, hier soir, au restaurant. Entre ! Je te sers un café ?

— Volontiers, oui.

— Assieds-toi là, j'arrive tout de suite. »

Depuis le canapé du salon, Pierre Blandin observe la pièce qui l'entoure. Il note les étagères remplies de livres, la table cirée, les photos en noir et blanc... Près de la fenêtre, il y a un grand fauteuil. Sur l'assise, un livre posé à l'envers et une paire de lunettes : Élise devait être en train de lire lorsqu'il a sonné.

En souriant, la vieille dame pose deux tasses sur la table basse. Un sucrier.

« Tu prendras bien un petit chocolat, avec ton café ? »

Pierre n'a pas le temps de refuser qu'elle est déjà repartie à la cuisine. Une vraie tornade blanche, cette Élise ! Enfin, elle s'installe en face de lui.

« Alors ? Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta visite ?

— Il s'agit de ma mère.

— Je m'en doutais un peu, figure-toi. Je savais bien que ce n'était pas pour mes beaux yeux que tu étais venu ! »

Pierre ne peut pas s'empêcher de sourire. Élise n'a jamais eu la langue dans sa poche. Quand il était enfant, sa manière directe et sans fioritures de dire les choses l'étonnait toujours. Elle n'a pas changé.

« Alors ? Qu'est-ce qui se passe avec ta mère ?

— C'est délicat... En fait, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais elle perd de plus en plus la mémoire. »

Élise hausse les épaules.

« Comme tout le monde. Tu verras, toi, quand tu auras quatre-vingts ans ! »

Pierre hésite un peu. Ouvre la bouche. La referme. S'avance au bord du canapé et se penche vers son interlocutrice.

« Non, articule-t-il doucement, pas comme tout le monde. Bien plus que tout le monde... J'arrive de chez elle. Je lui ai demandé de vos nouvelles. Elle m'a dit qu'elle ne vous avait pas vue depuis plusieurs mois. Elle ne se souvenait même pas de votre dîner d'hier ! »

Élise fronce les sourcils.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Elle allait très bien, hier soir. Pourquoi est-ce qu'elle perdrait la tête, comme ça, tout d'un coup ?

— Ce n'est pas tout d'un coup ; ça va et ça vient. J'ai commencé à remarquer des choses un peu bizarres dans son comportement il y a deux mois. Depuis, ça ne fait que s'aggraver. Mais quand je lui parle d'aller voir un médecin, elle se braque. Elle ne veut pas en entendre parler. Il faut que vous m'aidiez à lui faire entendre raison.

— C'est pour ça que tu veux l'envoyer en maison de retraite ?

— Qui vous a dit ça ? s'étonne Pierre.

— Ta mère, justement. Ce matin, elle m'a téléphoné. Elle m'a dit qu'hier soir, tu l'attendais chez elle. Et que tu lui as dit qu'elle devrait entrer en maison de retraite.

— Je n'en suis pas très fier, vous savez... Surtout de le lui avoir dit, comme ça, sous le coup de

l'énervement... Mais j'étais tellement inquiet ! Il n'y a pas idée, non plus, de rester dehors aussi tard à votre âge ! »

Cette fois, Élise s'énerve.

« Dis-donc, petit, tu sais ce qu'on te dit, à notre âge, justement ? Tu nous prends pour quoi ? De vieux débris ?

— Mais non, voyons ! Il ne faut pas le prendre comme ça...

— Et comment veux-tu qu'on le prenne ? Quand quelqu'un d'autre se met à vouloir diriger ta propre vie à ta place, tu crois que c'est agréable ?

— Agréable ou pas, si c'est nécessaire, il faut bien faire avec.

— Le problème, c'est que c'est toi qui dis que c'est nécessaire. Pas elle. »

Pierre se laisse aller au fond du canapé en soupirant.

« Vous croyez que je me fais des idées ?

— Je ne sais pas. Moi, en tout cas, je n'ai rien remarqué d'anormal. Mais je vais essayer d'être plus attentive, maintenant que tu m'en as parlé. Et toi, essaye de traiter ta mère comme une adulte ! »

Marie regarde son reflet dans le miroir de l'ascenseur. Elle a beau faire : elle a du mal à se reconnaître dans cette silhouette de vieille dame. Plissant le nez et les yeux, elle se tire soudain la langue et un éclat de rire silencieux lui échappe : c'est quand même mieux comme ça ! Dans sa tête, elle a toujours vingt ans. Peut-être même dix.

Dehors, le soleil brille. Un soleil doux de printemps qui lui chatouille les tempes. Marie se sent le cœur léger.

« Madame ? Excusez-moi, Madame, ça va ?

Vous vous sentez bien ? »

Marie relève la tête, l'esprit ailleurs. Elle est assise sur un banc public, dans un parc, et une jeune fille à l'air inquiet est penchée sur elle.

« Oui, bien sûr. Pourquoi cette question ? s'insurge la vieille dame.

— Je ne sais pas. Vous aviez l'air triste... et vous parliez toute seule.

— Et alors ? C'est interdit, de parler tout seul ? »

Piquée au vif, la jeune fille se relève.

« Bien sûr que non, ce n'est pas interdit. Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger ! »

À grandes enjambées rapides, la jeune fille s'éloigne. Marie s'en veut. Pourquoi a-t-elle été aussi désagréable ? Ce n'est pas dans ses habitudes de rabrouer les gens de cette manière. Surtout ceux qui s'inquiètent gentiment.

Mais au fait, que fait-elle dans ce parc ?

Un peu étonnée, Marie regarde tout autour d'elle. Est-elle seulement jamais venue ici ?

« C'est bizarre, grommelle-t-elle, je ne reconnais rien. »

Au fond de son esprit, une inquiétude se met à germer.

« Qu'est-ce que je fais là ? Comment suis-je arrivée sur ce banc ? »

Mais un couple de pigeons à la parade juste devant ses pieds chasse bien vite ces questions de son esprit. Marie fouille dans son sac : elle y a toujours un petit bout de pain à offrir aux oiseaux.

La nuit est presque tombée lorsqu'elle tourne de nouveau la clé dans sa serrure.

« Je ne pensais pas être sortie aussi longtemps », se dit-elle en rangeant son manteau dans la penderie de l'entrée.

Pierre Blandin est à son travail, ce jeudi matin, lorsque le téléphone sonne. C'est la police.

« Votre mère est avec nous. Elle est un peu désorientée. Il faudrait venir la chercher.

— J'arrive tout de suite ! »

Pierre se précipite à l'accueil de son entreprise, avertit la standardiste de son absence temporaire et file à sa voiture. Depuis le temps qu'il craignait ce genre de chose, il fallait bien que cela finisse par arriver..

Au commissariat, Marie est sagement assise dans un bureau, les deux mains posées sur son sac. En la voyant, Pierre sent son cœur se serrer : elle a l'air de s'accrocher à ce sac comme à une bouée de sauvetage. C'est plus fort que lui, il se met à chuchoter.

« Maman ? »

Marie ne réagit pas. Le fonctionnaire qui accompagne Pierre intervient alors.

« Elle est comme ça depuis qu'elle est arrivée. Elle ne bouge pas, ne parle pas, ne réagit à rien. La patrouille qui l'a amenée l'avait déjà trouvée dans cet état-là.

— Mais comment est-elle arrivée ici, alors ?

— À pied. L'un de mes collègues l'a prise par le bras ; elle a suivi sans problème. Mais sans dire un mot. Vous pouvez la raccompagner ? »

Pierre hoche la tête.

Dès qu'il pose la main sur son bras, Marie se tourne vers lui. Un sourire illumine son visage lorsqu'elle le reconnaît. Toujours sans mot dire, elle se lève et le suit jusqu'à la voiture.

Pierre démarre en silence. Il tremble un peu. Sa mère, qu'il a toujours connue pleine de joie et plutôt

bavarde, lui semble tellement éteinte... Qu'est-ce qui lui arrive ? Au bout de quelques minutes, c'est pourtant Marie qui prend la parole. Comme si de rien n'était.

« C'est bien agréable, ce soleil, tu ne trouves pas ?

— Si. »

Pierre a du mal à répondre. Les yeux de sa mère ont retrouvé tout leur éclat espiègle.

« Où est-ce que tu m'amènes ?

— Chez le Docteur Verdier, répond Pierre sans hésiter. C'est le jour de ses consultations, tu te souviens ?

— Bien sûr que je me souviens. J'ai encore toute ma tête ! »

Coup de chance : lorsqu'ils arrivent au cabinet, la salle d'attente est vide. Le Docteur Verdier ne tarde donc pas à les faire entrer.

Comme de nombreux généralistes, il a la soixantaine. C'est lui qui suit Marie depuis qu'il a repris le cabinet, trente ans plus tôt. Il la connaît par cœur. C'est la seule patiente qu'il appelle par son prénom. À sa demande. Elle disait que le fait de s'entendre appeler Madame lui donnait l'impression d'être vieille !

« Bonjour, Marie. Qu'est-ce qui vous amène ?

— C'est Pierrot. Il veut absolument que je vous voie.

— Eh bien, vous allez me raconter tout ça ! »

Après une consultation de routine, le médecin décide de s'entretenir en privé avec chacun de ses deux interlocuteurs. Marie, comme à son habitude, est détendue, joyeuse... mais devient bougonne quand le sujet de son fils est abordé.

« Il se fait des idées. Il m'agace... »

Pierrot, quant à lui, décrit par le menu son angoisse, qui a augmenté au fil du temps jusqu'à le pousser à amener Marie consulter sans plus tarder. Lorsqu'il raconte l'épisode du commissariat, le matin même, il a bien du mal à contrôler sa voix.

« Dans la voiture, tout à coup, elle s'est remise à fonctionner normalement. Comme si une prise venait d'être rebranchée quelque part ! C'est peut-être ça le plus effrayant... »

Les ayant de nouveau réunis dans son bureau, le Docteur Verdier se fait rassurant.

« Vous êtes en très bonne forme, Marie.

— Je sais bien. C'est ce que je me tue à dire à Pierrot !

— Mais dites-moi, qu'est-ce que ce vous avez fait de beau, ce matin, avant de venir me voir ? »

Marie hésite un peu.

« Ce matin ? Rien de spécial. Je suis restée chez moi. Jusqu'à ce que Pierrot vienne me chercher. »

Le médecin hoche la tête en souriant.

« On va quand même vous faire passer un scanner pour s'assurer que tout va bien. Comme ça, votre fils sera rassuré. »

Dans la salle à manger du « Palais de jade », Élise s'impatiente. Marie et elle s'étaient donné rendez-vous à midi pour déjeuner. L'heure est dépassée de vingt bonnes minutes ; elle commence à avoir du mal à faire attendre le serveur. D'autant plus que la salle commence à se remplir. Que fait Marie ?

Élise chausse ses lunettes et saisit son téléphone portable. Elle n'a jamais aimé cet accessoire. Trop petit, malcommode à utiliser... et

puis cette impression de ne jamais pouvoir être vraiment seule, « déconnectée » comme on dit. Pourtant, elle a fini par se résoudre à en posséder un « au cas où ». C'est le moment ou jamais de l'utiliser.

À l'autre bout du fil, Marie est très gaie.

« Élise ! Comment vas-tu, ma grande ? Ça me fait plaisir de t'entendre !

— Tu... Tu es chez toi ? bredouille Élise. »

Marie éclate de rire.

« Ben oui, puisque je te réponds ! Qu'est-ce qui se passe ? Ça ne va pas ?

— Si, mais... Je suis au « Palais de jade »...

— Le resto chinois ? Ça ne m'étonne pas de toi. La pro des baguettes ! Mais... Pourquoi est-ce que tu m'appelles du restaurant ?

— Eh bien... Je me demandais si je pourrais passer te voir, après ?

— Bien sûr ! On boira le café. À tout à l'heure ! »

Décontenancée, Élise raccroche. Se demande, pour le coup, si elle ne s'est pas trompée quelque part. Marie était tellement naturelle au téléphone ! L'air tellement en forme... Est-il possible qu'elle ait rêvé ce rendez-vous ? Mais non. Elle sait bien que non. Le garçon la tire soudain de ses réflexions.

« Vous avez choisi, Madame ? »

Allons, il est temps de commander.

Au coup de sonnette, Marie se précipite à la porte.

« Voilà, voilà, j'arrive ! » lance-t-elle gaiement.

Élise à peine entrée, elle l'entraîne, comme à son habitude, dans la cuisine. Le café, chez Marie, c'est toujours à la cuisine. Près de la cafetière. Elle veut profiter de l'odeur qui emplit la pièce lorsqu'il

coule. C'est une partie du plaisir.

Mine de rien, Élise observe son amie. Tout est normal. Marie discute en préparant le café, se déplace normalement, sourit... La questionne.

« Alors, c'était bon, au « Palais de jade » ?

— Oui, oui. Aussi bon que quand nous y sommes allées ensemble. »

Élise hésite, puis continue.

« Tu te souviens qu'on doit y retourner ? »

Marie marque un temps d'arrêt. Regarde son amie sans répondre. Puis se dirige vers la porte. C'est là, sur un tableau blanc magnétique, qu'elle inscrit ses rendez-vous. Élise la suit. Par-dessus son épaule, à la date du jour, elle lit : 12 h, Élise, « Palais de jade ». Doucement, elle prend Marie par les épaules.

« Tu avais oublié ? »

Un long silence s'installe. Aucune des deux amies n'a vraiment envie de le rompre. Elles préfèrent savourer le plaisir d'être ensemble. Comment avoir envie de mettre des mots sur ce qui se passe ? Marie finit pourtant par s'y résoudre.

« Je crois que j'ai un problème. Pierrot avait raison de m'emmener chez le médecin. »

Elle raconte alors. La consultation chez le Docteur Verdier. Le rendez-vous qu'il lui a pris pour passer un scanner.

« Pour rassurer Pierrot... Tu parles ! Il a sûrement vu quelque chose. Mais quoi ?

— Allons, l'encourage Élise, ce n'est peut-être pas si grave. Tu vas bien ! Il doit bien y avoir une raison à ces problèmes de mémoire... En attendant, ajoute-t-elle, il ne faut pas oublier le café ! »

Marie sourit. L'humour a toujours été leur meilleure arme contre l'adversité. Il ne s'agit pas,

en effet, de l'oublier.

Pierre Blandin est inquiet. Le Docteur Verdier lui a téléphoné dès qu'il a reçu les résultats du scanner de sa mère. Et il a tenu à leur fixer un rendez-vous pour en parler « dès que possible ». Ce n'est pas bon signe.

Marie n'a pas paru étonnée que le médecin ne l'ait pas contactée directement. Elle a suivi Pierrot sans faire de commentaires, et maintenant qu'ils sont assis dans la salle d'attente, elle discute joyeusement comme s'ils attendaient le train pour partir au soleil. Pierrot se surprend à sourire : l'optimisme de sa mère est communicatif. Mais une fois dans le bureau du médecin, il retrouve son air soucieux.

« Comment vous sentez-vous, Marie ? » demande le Docteur Verdier.

La vieille dame s'étonne en riant doucement.

« Ce n'est pas à vous de me le dire ? »

— Pas du tout ! Moi, je vois le résultat de vos examens, mais je ne suis pas dans votre peau. Vous seule savez comment vous vous sentez ! Alors ? »

Marie hausse les épaules

« Bien. Je me sens bien. »

Le médecin l'observe quelques secondes par-dessus ses lunettes en demi-lune avant de préciser sa question.

« Vous n'avez pas l'impression, parfois, d'être un peu perdue ? »

— Un peu, si, mais c'est normal, non, à mon âge ? »

Le Docteur Verdier hoche la tête en souriant.

« Dans une certaine mesure, oui. Mais je ne vais pas vous raconter d'histoires : il y a aussi des

choses qui ne sont pas tout à fait normales... En fait, votre scanner montre que vous souffrez d'une tumeur cérébrale. Il y a une grosseur, là, vous voyez ? »

Marie observe attentivement l'image que lui montre le médecin.

« C'est mon cerveau, ça ? s'amuse-t-elle. Quel drôle d'engin ! Qu'est-ce que tu en penses, Pierrot ? »

Mais Pierre Blandin est bien incapable de répondre. Dans son cerveau à lui, deux mots ont pris toute la place. Tumeur cérébrale. Le médecin a dit tumeur cérébrale. C'est grave. C'est forcément grave !

« Et... C'est grave, docteur ? ironise Marie.

— Peut-être. Et peut-être pas. Il faut faire une biopsie pour le savoir.

— Vous voulez m'enfoncer une aiguille dans le crâne ? Vous n'allez pas bien, docteur ! »

Le médecin sourit. Sacrée Marie : elle ne s'est jamais gênée avec lui. C'est peut-être pour ça qu'il se sent tellement à l'aise avec elle.

La planche d'images en main, la vieille dame paraît absorbée dans la contemplation des différentes coupes de son cerveau. À ses côtés, Pierrot retrouve petit à petit l'usage de la parole.

« Qu'est-ce qui va se passer ? demande-t-il.

— Tout dépendra des résultats de la biopsie, explique le médecin. Si la tumeur est maligne...

— Docteur, je vous arrête tout de suite, lance soudain Marie. Nous n'en sommes pas là !

— Vous avez raison, faisons d'abord la biopsie, nous verrons ensuite. »

Dans la grande salle du « Palais de jade », Élise

attend patiemment. Marie lui a téléphoné juste avant de partir de chez elle : cette fois, elle n'a pas oublié leur rendez-vous.

D'ailleurs, la voilà qui entre d'un pas décidé.

Les deux femmes s'embrassent.

« Comment vas-tu, ma grande ? s'enquiert Élise comme à son habitude.

— J'ai fait la biopsie, répond Marie en s'asseyant. Pierrot m'a conduite à l'hôpital : il a refusé que j'y aille toute seule. Je t'assure, il m'agace !

— Il s'inquiète pour toi. C'est normal : tu es sa mère. »

Marie soupire. Pour la première fois de sa vie, elle a du mal à voir les choses de façon positive. Cette tumeur, on dirait qu'elle a fait exprès de se développer là où cela lui fait le plus mal : dans le cerveau. Sur un bras, dans une jambe, ou même dans les seins, cela ne l'aurait pas blessée autant. Mais le cerveau...

Marie a toujours été une femme de tête, indépendante. C'est d'ailleurs ce qui l'a menée au divorce, à une époque où ce n'était pas courant. Surtout à la demande de l'épouse !

Elle a dû batailler ferme pour recouvrer sa liberté, comme elle avait dû faire preuve d'opiniâtreté dans l'exercice de son métier d'avocat. Alors, que cette tumeur se développe justement dans son cerveau, elle le vit comme une trahison.

« Marie ? Tu m'écoutes ? »

Élise est penchée vers elle au-dessus de la table. Elle a l'air inquiet, elle aussi. Cette façon qu'ils ont, tous, de la regarder.. Comme une petite chose pitoyable... Marie s'énerve.

« Non, je ne t'écoute pas ! Tu le vois bien. Ça

m'énerve, tout ça. Et puis, arrêtez de me regarder comme ça, tous !

— Te regarder comment ?

— Comme si j'allais mourir tout de suite. »

Mourir. Maintenant qu'elle a prononcé le mot à voix haute, Marie se sent curieusement très calme. Il est là, devant elle. Entre Élise et elle. Invisible, immatériel, il est pourtant tangible. Il prend toute la place. Tellement de place qu'Élise se recule sur sa chaise. Comme repoussée par son odeur.

C'est au tour de Marie de se pencher en avant.

« Tu sais, Lili, dit-elle doucement, je vais sûrement mourir, en effet. Mais pas tout de suite. Pas ici, au milieu du restaurant. Ce ne serait pas très élégant ! »

Élise a du mal à trouver quelque chose à dire. Lili. Marie l'a appelée Lili. Comme lorsqu'elles étaient enfants. Comme le jour où son grand-père a été enterré. Elles avaient sept ans toutes les deux et se connaissaient depuis peu. Toute l'affection de Marie pour elle s'était concentrée dans ces deux syllabes.

« Ça doit faire au moins cinquante ans que tu ne m'as pas appelée Lili, dit-elle. »

Marie hausse les épaules.

« Ça m'est venu comme ça. Qu'est-ce que ça fait ? »

Sans prendre la peine de répondre, Élise la questionne à son tour.

« Tu veux qu'on en parle ?

— De quoi ?

— De ta mort. »

Un drôle de silence se dépose sur la table. Épais et doux comme de la ouate. Chaud et lumineux

comme le soleil de l'aube. Léger et vibrant comme le chant d'une mésange. Le silence d'une complicité profonde.

« Oui, répond enfin doucement Marie en souriant, je veux qu'on en parle. J'ai besoin d'en parler, tu comprends ?

— Je comprends.

— Avec Pierrot, c'est impossible. Il refuse même d'envisager l'idée.

— C'est normal. Rappelle-toi quand ta mère était malade...

— Justement. Je n'arrête pas d'y penser, figure-toi. Je suis sûre qu'elle a essayé, plus d'une fois, de me dire ce que ça lui faisait, la perspective de mourir bientôt. Je ne l'ai jamais laissée faire.

— Et tu le regrettes ?

— Oui. »

C'est mercredi. La salle d'attente du Docteur Verdier résonne de voix d'enfants. Marie et son fils attendent leur tour.

Quand le médecin apparaît, Pierre Blandin jaillit de son siège, comme poussé par un ressort. Marie se lève à son tour et il la prend par le bras pour aller dans le bureau.

« Je vais aller droit au but, déclare le Docteur Verdier : les nouvelles ne sont pas bonnes.

— Pas bonnes à quel point ? demande Marie.

— Pas bonnes du tout. Votre tumeur est maligne et inopérable. Je suis désolé, Marie. »

La vieille dame hoche la tête.

« Vous savez, je m'attendais un peu à ce genre de chose, dit-elle simplement.

— Ah, bon ? s'étonne le médecin. Vous êtes très positive, pourtant, d'habitude.

— Je devais le sentir, je suppose. »

À côté d'elle, son fils reste muet. Pétrifié.

Marie pose sa main sur celle de Pierrot et se tourne de nouveau vers le médecin.

« Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Malheureusement, il n'y a pas grand-chose à faire. Comme je viens de vous le dire, la chirurgie n'est pas envisageable dans votre cas. Quant aux rayons et à la chimiothérapie, ils pourront sans doute vous aider, c'est l'oncologue qui vous le dira, mais ils ne vous guériront pas. »

Le Docteur Verdier secoue lentement la tête en écartant les mains en signe d'impuissance.

« Je suis désolée, Marie », répète-t-il.

Dans la voiture, Pierre Blandin et sa mère n'échangent pas une parole.

Pierre a l'impression d'être redevenu un petit garçon qui ne comprend rien au monde des adultes. La gorge serrée, les yeux humides, il se concentre sur la conduite de son véhicule, évitant de tourner la tête vers sa passagère.

Ses mains s'accrochent au volant comme aux cordes de la balançoire, quand il était enfant et que sa mère le poussait trop fort.

Et comme à cette époque-là, pour rien au monde il n'accepterait de reconnaître qu'il a peur.

De son côté, Marie est ailleurs. Pensive. Agacée. Le Docteur Verdier a beau la connaître par cœur, il n'a pas prononcé les mots qu'elle aurait voulu entendre.

Il ne lui a pas dit clairement qu'elle allait mourir.

Oh, bien sûr, il l'a dit sans le dire... « Il n'y a pas grand-chose à faire », « ils ne vous guériront pas », « je suis désolé » : lire entre les lignes n'est pas

bien compliqué. Mais c'est justement ça qui l'agace. Avec elle, quand même, il aurait pu éviter de prendre des gants et de sortir ses grosses ficelles.

Mourir, à plus de quatre-vingts ans, ce n'est quand même pas si grave ! C'est juste le cours normal des choses.

Marie coule un regard en biais vers son fils. Elle remarque ses mâchoires serrées, ses yeux qui clignent, et elle comprend : c'est pour lui que le médecin a brandi les grosses ficelles.

Parce que si mourir à quatre-vingts ans n'est pas très grave, perdre sa mère est toujours un drame. Même à cinquante ans.

Jusqu'à l'appartement de Marie, ils n'ont prononcé que quelques mots : marcher côte à côte, du parking de l'immeuble à la porte du numéro 312 suffisait à les relier. Mais maintenant qu'ils sont à l'intérieur, Pierre ressent physiquement le poids du silence. Comme un vide qui commencerait à se creuser à l'intérieur de lui-même.

Comme chaque fois qu'elle rentre chez elle, sa mère pose son sac à main sur la table du salon et range son manteau dans le placard de l'entrée. Pierre n'y tient plus.

« Comment est-ce que tu peux agir comme ça ? s'emporte-t-il.

— Agir comment ? s'étonne Marie.

— Comme si de rien n'était. Le médecin vient de te dire que tu as une tumeur maligne et que tu ne vas pas guérir, et toi, tu fais comme... Comme si...

— Comme si je n'allais pas mourir ? »

Pierre approuve d'un hochement de tête, incapable de prononcer un mot. Son désarroi manifeste attendrit sa mère. Pauvre Pierrot... Pour

lui, il vaudrait mieux que les choses aillent vite.

Obtenir de son fils qu'il la laisse seule n'a pas été une mince affaire. Aussi, lorsque la porte se referme derrière lui, Marie pousse un vrai soupir de soulagement.

Enfin seule !

Dans la salle de bains, elle se plante devant la glace et s'observe. Sa tête n'a pas changé. C'est peut-être cela le plus déstabilisant, d'ailleurs : se dire qu'il y a quelque chose, là, dans son crâne. Quelque chose d'invisible, qui grandit de jour en jour et qui va finir par la mettre à la porte.

Marie se remémore les images du scanner. Elle revoit la tache. Sa tumeur.

« À nous deux, ma belle ! » lance-t-elle à voix haute.

Cette tache va peut-être la tuer, mais il n'est pas question pour autant de la laisser faire ce qu'elle veut. Marie a sa dignité et elle y tient. Hors de question de laisser la moindre tumeur, si maligne soit-elle, prendre les commandes.

« Je n'ai pas l'intention de m'écraser ! »

D'abord, mettre ses affaires en ordre. Faire du tri dans l'appartement.

Jeter tous les vieux papiers qui ne servent plus à rien : des factures d'électricité vieilles de vingt ans, des talons de chèques encore plus anciens, du courrier personnel dont personne ne saura quoi faire... Pierrot aura bien assez de paperasse à faire ; ce n'est pas la peine de lui laisser tout ce bazar.

Les vêtements sont aussi passés au crible. Tous ceux qui n'ont pas été portés depuis plusieurs années, que Marie conservait « au cas où » ou par

sentimentalisme sont donnés à une association ou jetés.

Dans un carton, Marie met de côté quelques objets pour Élise : un vieux calendrier (celui de l'année de leur rencontre), des livres qu'elles ont dévorés ensemble à l'adolescence (*Autant en emporte le vent, Jane Eyre, Les Hauts de Hurlevent...*) et qui portent leurs deux signatures entrelacées, le moulin à café qu'Élise lui a offert pour son divorce...

« On offre des cadeaux pour marquer les moments heureux, non ? » lui avait-elle lancé avec un clin d'œil.

Toutes deux avaient été prises d'un fou-rire mémorable.

Ce moulin à café, c'est le symbole de toutes leurs crises de rire partagées. Il fera encore rire Élise après.

Au Docteur Verdier qui le questionne, Pierre Blandin hésite à répondre.

« Je ne sais pas, Docteur. Manifestement, elle supporte bien le traitement. Quand je passe chez elle, elle est invariablement occupée à « faire du tri »... Elle a l'air en pleine forme. C'est même difficile de se dire qu'elle est malade ! Tout juste se plaint-elle de temps en temps d'avoir du mal à s'endormir.

— Elle m'en a parlé, en effet, approuve le médecin. Je vais lui prescrire un somnifère. »

Une fois encore, Élise et Marie se sont donné rendez-vous au restaurant chinois.

Comme d'habitude, Élise est arrivée la première. Elle y tient ; c'est sa marque de fabrique. Et comme

d'habitude (ou plutôt, comme avant sa maladie), Marie arrive à l'heure exacte, à la minute près.

Depuis qu'elle est sous traitement, c'est comme si les troubles causés par la tumeur avaient purement et simplement disparus. La tumeur, elle, est pourtant toujours là. Elle est même de plus en plus grosse.

« Un jour, on ne verra plus qu'elle sur le scanner, a lancé Marie en riant quelques jours plus tôt. Mon cerveau aura disparu ! »

Élise n'a pas trouvé ça drôle.

« Comment vas-tu ? demande-t-elle à son amie qui vient de s'asseoir.

— Eh bien, tu vois : je ne suis pas encore morte.

— Marie ! Ce n'est pas drôle.

— Excuse-moi. J'oublie parfois que les départs, c'est toujours plus difficile pour ceux qui restent... Je vais aussi bien que possible, étant donné les circonstances.

— Il paraît que tu as du mal à t'endormir.

— Qui t'a dit ça ? s'étonne Marie en fronçant les sourcils.

— J'ai appelé Pierrot pour avoir de tes nouvelles, avoue son amie. »

Un silence s'installe. Marie se sent trahie ; Élise s'en rend bien compte.

« Je m'inquiète pour toi, s'excuse-t-elle.

— Tu avais toujours été de mon côté jusqu'à présent, reproche Marie presque en même temps. Mais je comprends : vous avez besoin de vous rapprocher. Pour quand je ne serai plus là. »

Élise hoche la tête sans répondre. Cette façon qu'a Marie d'évoquer sa propre mort sans sourciller, presque en plaisantant, elle n'arrive pas à s'y faire. Marie a sans doute raison, comme toujours : les

départs sont plus difficiles pour ceux qui restent.

« Tu me le dirais, si tu te sentais vraiment mal ?

— Pour que tu en souffres ? Certainement pas !

— Marie, je suis ton amie depuis trop longtemps pour ne pas t'accompagner jusqu'au bout.

— Je sais. Note bien que je n'ai rien contre... à condition que ce soit dans la bonne humeur ! On commande un apéro ? »

Contre toute attente (en tout cas pour Élise) la soirée a été très gaie. Après ce minuscule accrochage, en début de repas, l'apéritif et la bouteille de vin aidant, les deux amies ont même beaucoup ri à l'évocation de leurs souvenirs communs.

Lorsqu'elles sortent du « Palais de jade », bras dessus, bras dessous, elles ont tout d'une paire de midinettes.

Élise a tellement ri qu'elle en a encore les larmes aux yeux.

« Qu'est-ce qu'on aura ri, ensemble ! s'attendrit-elle.

— Et tu auras intérêt à continuer ! menace Marie, pointant sur elle un doigt accusateur. Sinon, je viendrai t'empêcher de dormir ! »

Malgré elle, Élise se met à pouffer de plus belle.

« Et tu comptes faire quoi ? Me chatouiller les pieds ?

— Je ne sais pas encore. Je vais y réfléchir... »

Après avoir quitté son amie, Marie garde longtemps un sourire sur ses lèvres. C'est exactement comme cela qu'elle voulait dire au revoir à Élise. Dans un fou-rire.

De retour chez elle, la vieille dame prend tout

son temps pour se préparer à dormir. Longuement, elle se regarde dans le miroir de la salle de bain. Toujours aucune trace de l'intruse qui lui « prend la tête », au sens propre.

« Lâche ! marmonne-t-elle. Tu aurais pu te montrer... »

Dans la cuisine, tout est impeccablement rangé. Une orchidée bleue (sa couleur préférée) trône sur la table. Marie hoche la tête d'un air satisfait et se retourne vers le salon. Là aussi, tout est en ordre : les livres bien alignés dans la bibliothèque, les lourds rideaux fermés.

D'un pas léger, elle rejoint sa chambre. Prend soin de placer ses chaussons bien parallèles au bord du tapis et s'installe avec un soupir d'aise.

Quelle soirée !

Sur la table de chevet, il y a tout le nécessaire : une enveloppe adressée à Pierrot, une pour Élise, un verre d'eau et une boîte de somnifères toute neuve.

« Comment ont-ils pu croire que j'avais du mal à m'endormir ? » s'étonne Marie en préparant méticuleusement une dizaine de comprimés.

Puis, levant son verre, un sourire espiègle aux lèvres :

« À ta santé, ma belle ! Je t'avais bien dit que je ne me laisserais pas faire ! »

HABIBA

Fayad habite une grande maison de la médina. Il n'est pas exceptionnellement riche, mais il a un peu de bien et c'est un homme respecté. Lorsqu'il rentre chez lui après sa journée au magasin (à pied, comme toujours) on prend souvent le temps de le saluer.

Sidi Fayad, comme certains s'aventurent même à l'appeler en baissant la tête, est un homme de bien, influent dans la communauté. Il peut être utile de le compter parmi ses amis. Alors on n'hésite pas, parfois, à le flatter.

Fayad s'en amuse. Il n'est pas dupe. Il sait que les paroles qui coulent, sucrées comme le miel, servent le plus souvent à masquer le poison de l'envie ou de la jalousie. L'Homme est ainsi fait.

En arrivant chez lui, Fayad entre dans sa pièce préférée, celle dont la porte donne sur la fontaine qui trône au milieu de la cour. Laisant ses babouches à l'entrée, il savoure le contact du tapis moelleux sous ses pieds et s'avance jusqu'à sa place fétiche, le long du mur, juste en face de la porte. Il s'assied sur les coussins.

Sur la table basse, devant lui, comme tous les jours, il y a un plateau. Avec une théière en argent au goulot long et gracile et un unique verre orné de dorures. Fayad soupire d'aise : l'odeur de la menthe poivrée lui chatouille déjà les narines...

La silhouette qui s'encadre soudain dans la porte lui fait froncer les sourcils. La bonne sait bien qu'il

n'aime pas être dérangé à l'heure du thé.

« Que veux-tu ?

— Pardonne-moi, Sidi, s'excuse la vieille femme en joignant les mains, mais tu as de la visite.

— De la visite ? Eh bien, fais entrer ! »

L'ombre, à la porte, semble hésiter. Fayad s'agace.

« Eh bien, qu'attends-tu ?

— J'y vais, Sidi. Je cours. Je vole ! »

Fayad secoue la tête en soupirant. Cette bonne, quand même, quelle idiote... À croire qu'elle débute à son service. Pourtant, cela doit bien faire... Combien, déjà ?

Fayad réfléchit. Lorsqu'il était enfant, Fatima était déjà là. À vrai dire, il l'a toujours connue. C'est à se demander comment elle a fait pour vivre aussi longtemps : depuis qu'il est petit garçon, elle a l'air d'une vieille femme.

« Bonsoir, Sidi Fayad. »

Perdu dans ses pensées, l'homme n'a même pas vu arriver sa visiteuse. Il est doublement contrarié. D'une part parce que c'est une femme (depuis quand les femmes s'autorisent-elles à venir le voir ainsi, sans y être invitées ?), d'autre part parce qu'elle l'a surpris en flagrant délit de rêverie. Malgré tout, il lui fait signe d'entrer.

La jeune femme fait quelques pas dans la pièce, regard baissé. Fayad en profite pour l'observer. Elle est plutôt jolie. Dommage qu'elle soit si peu au fait des traditions. Mais enfin, elle a la décence de ne pas le regarder en face, c'est déjà cela.

Bien droite, la jeune femme s'est arrêtée. Ses mains maintiennent fermement le voile qui couvre ses cheveux, lorsqu'elle plante soudain son regard

dans celui de son interlocuteur.

« Je viens pour Habiba.

— Ma femme ? Vous la connaissez ? »

Fayad s'est marié quelques mois plus tôt pour la troisième fois de sa vie. Il faut dire qu'il n'avait pas eu de chance jusque là.

Sa première épouse était morte en couches, en même temps que l'enfant qu'elle portait. Une fille. Allah lui en aura voulu de ne pas avoir su donner à son mari l'héritier mâle auquel il avait droit. Un an plus tard, Fayad se remariait.

Sa deuxième femme n'avait pas tardé à lui donner le fils tant espéré et Fayad jubilait. Mais la mère et l'enfant avaient été emportés par une mauvaise fièvre au cours de l'hiver. L'homme s'était alors dit qu'il fallait y voir un signe. Sans doute n'était-il pas fait pour fonder une famille. Il avait plus ou moins fait vœu de célibat et s'était consacré à ses affaires.

Tout le monde, en ville, connaissait son magasin : « Aux portes du ciel ».

On y trouvait de tout. De la paire de babouches au plateau de cuivre pour le thé, en passant par le pain de sucre, le seroual ou la peau de chèvre. Fayad y passait des journées longues comme une vie de misère, à discuter sans fin avec les clients des prix des marchandises. C'était ce qu'il préférait, dans le commerce : la discussion.

Assis sur des coussins, devant un thé à la menthe, il prenait le temps qu'il fallait pour ciseler des échanges mouchetés, était capable de passer des heures à marchander pour quelques malheureux dirhams, juste pour le plaisir de jouer avec son interlocuteur.

Il y a des gens qui jouent aux échecs ; Fayad marchandait. Pour lui, c'était la même chose. Le jeu, l'échange, la stratégie, l'anticipation... Sauf que dans le magasin de Fayad, il n'y avait jamais de vainqueur et de vaincu.

Il n'y avait que deux hommes satisfaits. Des hommes, bien sûr. On ne peut pas discuter avec les femmes : elles sont trop frivoles.

À l'aube de la cinquantaine, alors que dans l'esprit de tous (à commencer par le sien) il était voué à une vieillesse solitaire et sage, Fayad avait pris la décision de se remarier.

Bien des lunes avaient passé depuis sa dernière union. Une telle patience lui vaudrait sans doute la clémence d'Allah. Peut-être lui accorderait-il même le privilège d'élever un héritier ?

La nouvelle avait vite fait le tour de la ville : Sidi Fayad cherchait une épouse.

Les entremetteuses ne s'étaient plus senties de joie. Sidi Fayad ! Un parti unique. Celle qui lui trouverait une épouse aurait fortune faite.

Dès lors, la compétition avait été rude. Au hammam, on se surveillait de près. On se mesurait sous toutes les coutures. Sidi Fayad voulait un fils, il n'en avait pas fait mystère. D'ailleurs, quel homme digne de ce nom pourrait ne pas désirer un fils ? La future épouse devait donc être capable de lui donner l'héritier tant espéré.

Les critères de sélection étaient clairs, nets et précis : l'élue serait jeune, en bonne santé, capable d'enfanter (le nombre de ses frères et sœurs et la facilité avec laquelle sa mère les avait mis au monde en attesterait) et issue d'une bonne famille, respectueuse des traditions. Finalement, les

prétendantes ne seraient pas si nombreuses.

Pendant plusieurs mois, toute la ville s'était passionnée pour les noces à venir. Les discussions allaient bon train, les paris aussi. Jamais on n'avait autant argumenté autour des plateaux de thé ! Partout, le choix de la future femme de Fayad alimentait la polémique.

Partout, sauf « Aux portes du ciel ». Là, au contraire, tout le monde agissait comme si aucun mariage n'était à l'ordre du jour. Fayad, surtout, continuait d'agir comme l'homme sage qu'il était devenu depuis bien longtemps dans l'esprit de tous.

Un soir, pourtant, c'est au magasin que la vieille Amina lui avait rendu visite, alors qu'il fermait boutique.

« Sidi, j'ai une grande nouvelle pour toi !

— Une grande nouvelle, tu dis, Amina ?

— Oui, Sidi. De celles que l'on ne peut annoncer qu'en privé. Tu me fais entrer ? »

Fayad avait hésité une fraction de seconde : il n'aimait pas faire entrer une femme dans son magasin. Mais la vieille Amina était connue comme le loup blanc et sans doute aussi vieille que sa bonne. De plus, elle avait la langue bien pendue, et volontiers aiguisée.

La rue était déserte. Fayad fit entrer la vieille, qui traversa le magasin comme si elle était chez elle. Le temps pour lui de fermer la porte à double tour, elle était déjà assise sur les coussins de l'arrière-boutique. Fayad s'installa en face d'elle et se promit d'attendre qu'elle ouvre la bouche. Mais Amina savait faire désirer ses paroles.

Son sourire entendu, sa tête penchée sur le côté, ses yeux noirs qui le fixaient comme s'il était

une chebbakia dégoulinant de miel...

« Alors, cette nouvelle ? »

Amina se pencha vers lui. Ses yeux luisaient dans la pénombre.

« J'ai trouvé ta femme. »

Les négociations qui avaient suivi cette déclaration avaient été longues. Certes, lier sa famille à Sidi Fayad était un honneur, mais les parents de la mariée avaient aussi leur fierté. Et leurs biens.

Installée dans une ville voisine depuis plusieurs générations, la famille avait une certaine assise. Et puis, pour Fayad, le mariage n'était jamais qu'une exceptionnelle occasion de marchandage. Plusieurs rencontres avaient donc été nécessaires. À chacune d'elles, la vieille Amina était là. Plus le temps passait, plus elle jubilait. Ce mariage aurait lieu, c'était certain. Sinon, les pourparlers auraient cessé depuis belle lurette.

Maintenant, plus ils duraient, plus sa commission serait importante. Ses vieux jours étaient assurés.

Lorsqu'un accord avait été trouvé, Amina s'était lancée dans une série de youyous suraigus qui avaient résonné dans la ville entière : Sidi Fayad avait trouvé femme.

Les noces avaient été somptueuses, mais sans ostentation. Seuls les nouveaux riches, ceux qui n'ont ni histoire ni éducation, se laissent aller à de grands étalages. Sidi Fayad, lui, était un sage.

« Non, Sidi Fayad, je ne connais pas votre femme. »

La visiteuse prend le temps d'esquisser un

sourire avant de préciser :

« Pour cela, il faudrait qu'elle sorte de cette maison. »

Fayad ne prend pas la peine d'ouvrir la bouche : il ferait beau voir qu'il réponde à une provocation aussi puérilement féminine !

Se penchant en avant, il s'empare de la théière et, la soulevant à bout de bras, emplit son verre de thé à la menthe. Le liquide doré mousse dans le verre et parfume toute la pièce. Fayad ferme à demi les yeux en le portant à ses narines et s'emplit longuement les poumons de l'effluve sucré avant de remettre le contenu du verre dans la théière. Le thé doit voyager ainsi plusieurs fois pour atteindre toute sa plénitude.

Devant lui, la visiteuse ne dit mot. Elle attend. Et quelque chose, dans son attitude, indique à Fayad qu'elle est prête à rester ainsi très longtemps. Le temps qu'il faudra pour qu'il se décide à la regarder et à lui parler.

Autant se débarrasser de l'intruse au plus vite : elle serait capable de lui gâcher son thé !

« Vous venez donc pour ma femme...

— Oui, Sidi, répond doucement la jeune femme avec un hochement de tête.

— Et pourquoi venez-vous exactement ?

— Je crois que je dois d'abord me présenter. Je m'appelle Nour. Je suis institutrice. »

Une intellectuelle. Pas étonnant qu'elle se permette de bafouer ainsi la tradition.

« Je travaille avec les enfants, mais je reçois aussi les femmes mariées, lorsqu'il n'y a pas école. Celles qui souhaitent apprendre à lire, principalement.

— Et... Qu'est-ce qui vous dit que ma femme est dans ce cas ? interroge Fayad.

— Rien, reconnaît la jeune femme en inclinant légèrement la tête, mais je me dois de toutes les contacter pour les informer de cette nouvelle possibilité qui leur est donnée.

— Ma femme n'est pas intéressée. »

Le ton de Fayad est sans appel. La jeune femme ne s'avoue pas vaincue pour autant.

« J'aimerais lui parler. Lui expliquer tout ce que le fait de retrouver d'autres femmes pour étudier pourrait lui apporter. »

Cette fois, c'en est trop pour Fayad. Sans même un regard pour la jeune femme, il laisse tomber, glacial :

« Ma femme ne viendra pas. Maintenant, quittez cette maison. »

Nour comprend qu'il ne servirait à rien de s'obstiner. Hochant de nouveau la tête, elle prend congé dans un murmure.

Sidi Fayad est contrarié. Habiba, sa jeune épouse, le voit bien : son mari a l'air plus âgé et plus absent que jamais.

Que faire ?

Elle a beau être son épouse, Habiba est très impressionnée par Fayad. Il est tellement plus vieux qu'elle ! Et puis, Sidi Fayad est un sage, tout le monde le sait. Qui est-elle, elle, pour lui poser des questions ? Avant son mariage, elle n'aurait pas même osé le regarder dans les yeux... Mais le silence de son mari lui pèse. La curiosité est la plus forte.

« Quelque chose ne va pas, Sidi ? Tu as l'air préoccupé... Tu as des problèmes au magasin ?

— Non, tout va bien. Je suppose que je suis un peu fatigué. Je ne suis plus si jeune, après tout ! »

Fayad aime bien plaisanter sur son âge. Surtout avec ceux, nombreux, qui sont plus jeunes que lui et lui envie sa nouvelle épouse. D'autant plus qu'ils se sentent invariablement obligés de protester.

« Mais non, Sidi, tu exagères. Tu nous survivras, à tous ! »

À défaut d'espérer survivre à tous, Sidi Fayad consacre toute l'énergie dont il est capable à tenter d'assurer sa postérité. C'est le seul genre de discussion qu'il apprécie avec la gent féminine. Mais il a beau faire : la visite de Nour ne veut pas quitter son esprit.

Habiba sent bien que son mari est toujours aussi préoccupé.

« Je sais que tu as eu de la visite en rentrant du magasin... C'est ça qui t'embête ? »

Fayad observe sa jeune épouse en fronçant légèrement les sourcils. Qu'est-ce que cette vieille pie de Fatima a bien pu raconter à sa femme ?

« En effet. Tu sais bien que je n'aime pas être dérangé pendant mon thé, admet-il.

— Je sais. C'est pourquoi je te laisse toujours le savourer en paix. »

Sidi Fayad laisse échapper un grognement de satisfaction. Amina lui a vraiment trouvé la perle rare. Habiba est jeune, jolie, appétissante (Fayad ne se lasse pas du contact de sa peau souple et cuivrée) et obéissante comme aucune autre. Elle est même capable de suivre une conversation sensée.

Le sourire qui se dessine sur ses lèvres encourage Habiba.

« La femme qui est venue te voir, que voulait-elle ?

— Pourquoi cette question ? menace Sidi Fayad.

— Je m'inquiète pour toi. Tu as l'air tellement préoccupé... Je ne voudrais pas que tu sois malade. »

Fayad sourit de plus belle. Qu'était-il donc allé imaginer ? Sa jeune épouse prend soin de lui, voilà tout !

« Aux portes du ciel », les journées passent comme elles ont toujours passé jusque là. Mais Sidi Fayad ne se sent pas très bien. Il s'ennuie, s'agace... Plusieurs mois ont passé depuis son mariage et sa femme n'attend toujours pas d'héritier. Une malédiction pèserait-elle sur lui ?

Les discussions avec les clients se mettent à lui peser. Quel plaisir peut-on trouver à répéter toujours les mêmes choses, à répondre aux mêmes arguments ? Les sourires, trop mielleux, n'arrivent plus à cacher leur perfidie. À moins que son œil ne soit devenu plus acéré ?

Même le thé de la vieille Fatima ne semble plus avoir le même goût. Lorsqu'il rentre chez lui après sa journée au magasin, Sidi Fayad ne le savoure plus avec la même satisfaction.

Le poids des ans se fait sentir.

Pour sa femme non plus, Sidi Fayad n'a plus d'énergie. Allah sait pourtant qu'elle a toujours la peau aussi douce et fraîche... mais c'est comme si un voile de fatigue s'était déposé sur la maison. Tout s'y fait au ralenti.

Quand le maître de maison est au magasin, Fatima et Habiba passent de longues heures

ensemble. Elles sont loin d'avoir le même âge, mais elles partagent tellement de choses... à commencer par le fait de ne vivre que pour Sidi Fayad !

Sa jeune épouse aime particulièrement l'après-midi, quand la bonne la fait s'asseoir sur une chaise, dans la cour, face à la fontaine, et lui peigne ses longs cheveux.

Fatima a toujours des tas d'histoires à raconter : elle est dans la famille depuis tellement longtemps ! Elle a commencé à travailler dans la maison peu de temps après le mariage des parents de Fayad, alors que, se retrouvant veuve et sans un sou, elle avait dû quitter son village.

« Sidi Fayad a été le premier fils de la famille. »

Le seul, en fait. Avant lui, trois filles étaient nées. Or les filles sont toujours une charge. On les élève pour rien : elles n'assurent pas vos vieux jours...

Après Fayad, le père n'avait pas eu plus de chance : deux nouvelles filles étaient venues alourdir son fardeau. Heureusement, elles n'ont pas survécu.

De cela, Fatima n'aime pas trop parler. Elle préfère raconter les premiers pas de Sidi Fayad. Sa façon de se relever sans un cri, même lorsqu'il tombait du haut du mur. La fierté de sa mère devant le sens du marchandage inné de son fils...

« Raconte encore ! »

Habiba ne se lasse jamais.

De temps en temps, la jeune fille repense à sa vie d'avant. À ses amies d'alors. Que sont-elles devenues ? Depuis son mariage, elle ne les voit plus.

Elle-même aimait lire. Elle a pratiquement dû y

renoncer : Sidi Fayad n'a pas de livres, ou si peu. Alors au lieu de lire, elle écoute Fatima.

Parfois, elle aussi se laisse aller à un souvenir. À évoquer le bonheur que lui procuraient la lecture et les études. Tout cela paraît si loin... Dans ses yeux qui se perdent dans le vague, Fatima voit briller les regrets. Alors, en hochant la tête, elle se remet doucement à l'ouvrage : ces jours-là, les cheveux d'Habiba sont plus beaux que jamais.

Nour, l'institutrice, est plutôt satisfaite : ses séances d'alphabétisation pour les femmes marchent bien. Mieux même qu'elle ne l'aurait pensé. Les femmes se sont donné le mot. Certes, en général, il leur faut l'autorisation de leur mari, mais elles savent comment faire pour l'obtenir.

« Un homme heureux ne dit pas non à sa femme », lui a dit l'une de ses élèves un jour.

Son clin d'œil complice a fait rire toutes les autres !

Le seul regret de Nour est de ne pas avoir réussi à compter la femme de Sidi Fayad parmi ses élèves. Elle sait quelle place le commerçant occupe dans la communauté, quelle force d'exemplarité il peut avoir. Si sa femme venait étudier, aucun homme n'oserait interdire à la sienne de le faire.

« Je dois tenter de nouveau de le convaincre », se dit-elle.

Sa première visite chez lui n'a rien donné ? Qu'à cela ne tienne, cette fois Nour va le voir dans son magasin.

Lorsqu'elle arrive dans la rue qui mène « Aux portes du ciel », alors qu'elle se remémore tous les arguments qu'elle peut utiliser, un attroupement attire son attention. Il y a beaucoup de monde,

mais peu de bruit ; ce n'est donc ni une dispute, ni une bagarre.

En approchant, Nour réalise que c'est justement devant le magasin de Sidi Fayad qu'il y a foule.

« Que se passe-t-il ? demande-t-elle.

— Je ne sais pas, lui répond l'une de ses élèves du soir. C'est Sidi Fayad. »

Un murmure se répand soudain sur la foule. Des cris de femmes s'élèvent. Les hommes se figent.

« Sidi Fayad est mort ! » hurle une vieille.

Dans la maison de la médina, c'est l'effervescence des grands jours. Fatima se retrouve à la tête d'une véritable armée de femmes, chargée de préparer le repas des funérailles. Sidi Fayad était un membre important de la communauté, tout le monde doit l'accompagner dans son dernier voyage.

Au milieu de toute cette agitation, Habiba surnage comme elle peut. Dès l'annonce du décès de son mari, la maison a été envahie. Par la famille. Par la vieille Amina, qui organise aussi bien les funérailles que les mariages. Par les pleureuses. Par les requins de toutes sortes.

Heureusement, au milieu de tous ces bouleversements, elle peut compter sur quelqu'un. Quelqu'un qui la connaît bien, qui lui sert de repère et qui n'a pas l'intention de la laisser tomber : Fatima.

Dans le dos de la jeune fille, les tractations ont déjà commencé. Fatima le sait bien : c'est ainsi que les choses se passent. Quand la mort s'abat sur une maison, les vautours ne tardent pas à arriver.

Sidi Fayad n'avait pas de famille proche ; ce sont donc des cousins qui vont hériter de ses biens. Magnanimes, ils ont décidé de laisser à Habiba une

petite maison d'un quartier excentré. Elle ne vaut pas grand-chose (elle est mal placée) mais Habiba pourra s'y installer avec Fatima... ce qui permet de faire preuve de générosité à moindre frais !

« Regarde, voilà ta nouvelle maison ! »

Amina, la vieille marieuse, a tenu à être présente lors de l'emménagement de Habiba. Personne, de toute sa vie, ne lui a rapporté autant d'argent que Sidi Fayad ; cela mérite bien un peu d'égards envers sa veuve.

Fatima a déjà tout préparé. La maison est petite, mais chacune des femmes y a une minuscule chambre. Une dernière pièce sert de cuisine. Et devant, une courette fermée de hauts murs leur permettra de rester à l'abri des regards.

Habiba ne dit rien. Tout est allé tellement vite...

« Viens, je vais te coiffer », lui dit Fatima.

Reconnaissante, la jeune fille s'assied et offre sa chevelure à la vieille femme. Mais que va-t-elle lui raconter, maintenant que Sidi Fayad n'est plus ?

« Il y a une institutrice, commence Fatima.

— Celle qui était venue voir Sidi ? l'interrompt la jeune fille.

— Oui. »

Habiba s'en souvient comme si c'était hier. Bien sûr, elle ne s'était pas montrée : la visiteuse avait demandé à voir son mari, pas elle. Mais elle l'avait observée depuis sa chambre. Elle avait vu comme elle se tenait droite. Comme elle était entrée, sans hésiter ni baisser la tête, dans la pièce où se trouvait Sidi Fayad...

« Habiba, tu m'écoutes ?

— Excuse-moi, sourit la jeune fille, j'ai peur de ne pas avoir entendu ce que tu disais.

— Cette institutrice, elle s'appelle Nour. Et elle donne des cours aux femmes mariées, le soir.

— Je ne suis plus mariée, objecte Habiba.

— Aux veuves aussi, si elles le veulent.

— Comment sais-tu cela ? Tu y vas ?

— Je suis bien trop vieille ! rit Fatima de toute sa bouche édentée. Mais toi, tu es jeune. Il faut que tu y ailles. »

Les enfants viennent de quitter l'école. Nour se prépare pour sa deuxième journée : ce soir, les femmes viennent étudier. Penchée sur les cahiers de ses élèves, elle ne voit ni n'entend la toute jeune fille qui s'approche timidement.

« Mademoiselle Nour ? »

La voix est hésitante, mais le regard qui la fixe est plein de détermination.

« C'est moi, répond Nour en souriant. Que veux-tu ?

— On m'a dit qu'il y avait des cours, le soir, pour les femmes mariées ou veuves.

— C'est exact. Ta mère veut venir ?

— Ma mère ? s'étonne Habiba. Non, c'est moi.

— Toi ? s'étonne à son tour l'institutrice. Mais quel âge as-tu ?

— J'aurai quinze ans le mois prochain. »

Quinze ans et déjà mariée. Avec une vie de servitude devant elle ! Nour se retient d'exprimer sa colère. Après tout, cela pourrait être pire : son mari pourrait refuser qu'elle vienne... D'ailleurs, n'est-ce pas le cas ?

« Ton mari est d'accord pour que tu viennes étudier ? demande Nour.

— Il est mort.

— Mort ? Tu veux dire que tu es déjà veuve ?

— Oui, Mademoiselle. J'étais mariée à Sidi Fayad, ajoute doucement Habiba. »

La femme de Sidi Fayad ! La seule qu'elle n'ait jamais réussi à rencontrer.. Nour comprend mieux pourquoi en regardant la jeune fille : elle a envie de venir, c'est évident. Ses yeux se sont mis à briller dès qu'elle a vu la bibliothèque.

« Tu sais lire ? » demande l'institutrice.

Le cœur de Habiba se met à battre plus fort. Elle n'arrive même pas à répondre. Tout juste hoche-t-elle frénétiquement la tête.

La jeune institutrice sourit.

« Prends un livre, si tu veux. »

Le sourire qui fleurit à ces mots sur les lèvres de sa nouvelle élève resplendit comme le soleil.

De retour dans sa minuscule maison, Habiba se précipite auprès de Fatima. Elle brandit le livre que Nour lui a prêté.

« Fatima ! Fatima ! Je vais retourner à l'école ! L'institutrice m'a même déjà prêté un livre. Regarde ! Je te le lirai quand tu me coifferas, si tu veux. Qu'est-ce que tu en penses ? Ça te plairait ? »

La vieille femme sourit sans répondre. C'est la première fois qu'elle voit la jeune fille aussi enthousiaste et pleine de vie.

C'est comme cela que les choses doivent être. Une jeune fille de l'âge de Habiba doit pouvoir étudier. Elle n'a rien à faire dans le lit d'un vieil homme.

Fatima est sûre qu'Allah lui pardonnera d'avoir ajouté cette poudre blanche dans le thé de Sidi Fayad : s'il avait vécu (et, pire, s'il avait fait un enfant à Habiba) jamais la jeune fille n'aurait pu assister aux cours de Nour. Jamais un tel sourire

n'aurait resplendi sur son visage.

Cela n'aurait pas été juste. Il fallait que quelqu'un ouvre sa cage.

Comme elle-même avait ouvert la sienne, bien des années plus tôt. Certes, elle n'a jamais pu apprendre à lire, mais domestique, elle était bien plus libre qu'épouse.

Dans la petite maison, Habiba l'a déjà oubliée : elle a commencé à lire.

ANAHI

J'ai neuf ans et je m'appelle Anahi. Il paraît que c'est le nom d'une princesse. Une princesse guarani qui vivait très loin, au nord, quand les Espagnols sont arrivés. Drôle d'idée de m'avoir donné ce prénom... Moi qui vis au contraire tout au sud des Amériques !

Mon village s'appelle San Gregorio. Il est tout petit. Avant, c'était une estancia, avec la maison des maîtres, les bâtiments de la ferme, et les logements des employés. Il y a toujours la villa, d'ailleurs. C'est une grande maison, avec des fenêtres très hautes. Mais il n'y a plus de maîtres. Et pas beaucoup de travail.

Aujourd'hui, dans le village, nous ne sommes que quelques familles. Nous vivons dans des maisons en bois avec un toit en tôles ondulées rouges.

Je vis avec ma mère, Juliana, et mon petit frère, Itaete, qui a six ans. Lui aussi porte un prénom guarani. Je crois que mon père venait du Nord. Ça doit être pour ça.

Mon père, je ne m'en souviens plus vraiment. J'avais quatre ans quand il est parti. Itaete était tout petit. Depuis, il n'a plus donné de nouvelles. Et Maman ne veut plus entendre parler de lui. Oh, elle n'en dit rien de mal ! Mais quand par hasard, quelqu'un prononce son nom, elle détourne la conversation. Les gens ne sont pas idiots. Itaete et moi non plus. Nous avons bien compris qu'il n'y avait rien à dire et qu'il ne fallait pas chercher à

savoir.

Maman tient une petite boutique sur le bord de la route. Il n'y a pas grand-monde à San Gregorio, mais il y a du passage sur la route. Des camions, surtout. Ils viennent d'Ushuaïa, la grande ville du Sud, de l'autre côté du détroit de Magellan, et ils vont à Punta Arenas. Ils transportent tout un tas de marchandises. Des gens, aussi.

Parfois, ils s'arrêtent. Pour acheter des paquets de biscuits, à boire, des cigarettes... Maman vend de tout ça. Elle prépare aussi une grande casserole de soupe bien épaisse. La soupe est toujours la bienvenue quand il fait froid et chez nous, il fait tout le temps froid, même en été ! Si personne ne lui en achète une assiette, c'est nous qui la mangeons. Pas toute la casserole d'un coup ! La soupe, il suffit de la faire bouillir chaque jour et elle se conserve aussi longtemps qu'on veut.

« Anahi, qu'est-ce que tu fais ? »

Cette question, j'ai l'impression de l'entendre tous les jours, dix fois par jour. Peut-être même vingt fois ! Maman ne comprend pas que j'aime être assise, un livre ou un cahier dans les mains. Pour elle, lire ou écrire, c'est perdre son temps. Alors, quand j'en ai assez de l'entendre, je sors de la maison.

« Anahi, reviens ! J'ai besoin de toi ! »

Mon petit frère s'y met aussi :

« Anahi, où est-ce que tu vas ? Je peux venir ? »

Je fais comme si je n'avais pas entendu...

En ce moment, c'est l'été. Il y a beaucoup de vent. Mais souvent du soleil, aussi. J'aime bien cette saison. Je descends sur la plage, au bord du détroit.

Le vent y est encore plus fort, mais je m'en fiche. Au contraire : j'aime ça ! Mes cheveux s'envolent, j'ai l'impression qu'ils sont vivants.

Quand ils flottent devant mes yeux, je vois la mer pleine de rayures et ça m'amuse. Quand ils partent loin derrière ma tête, j'ai l'impression qu'ils me soulèvent et qu'ils m'emmènent.

Sur la plage de San Gregorio, il y a deux bateaux naufragés : un voilier et un vapeur. Du premier, l'Ambassador, il ne reste que l'armature en bois de la coque. On dirait les arêtes d'un poisson ! Quand le soleil se couche, il joue à cache-cache au travers. J'aime bien imaginer que le bateau est un piano et que le soleil me joue un morceau de musique.

Le deuxième bateau s'appelait Amadeo. Il appartenait à Monsieur Menendez, le propriétaire de l'estancia. Il a navigué longtemps, pour transporter la laine et la viande des moutons. Et puis, quand il a arrêté, on l'a amarré là. À San Gregorio, son port d'attache.

Le côté qui fait face à la mer est percé d'un grand trou : la coque métallique n'a pas résisté à l'eau salée. La mer sait ce qu'elle veut et ce bateau, je suis sûre qu'elle veut le voir disparaître. Alors elle le ronge, petit à petit. Un jour, elle aura gagné. Sur la plage, il n'y aura plus que du sable.

À marée haute, on ne peut pas accéder aux bateaux : ils sont dans l'eau. Il faut être patient. Mais moi aussi, je sais ce que je veux. Alors j'attends que la marée baisse. Dès que c'est possible, j'entre dans l'Amadeo. Par le gros trou du côté. Celui qu'on ne voit pas de la route.

À l'intérieur, il y a du sable. Il y a aussi des

restes d'échelles. Les échelons du bas ont été grignotés par la mer, comme la coque. Mais ceux du haut sont encore solides. Ce n'est pas facile de les agripper, mais j'y arrive quand même.

Sur le pont, il y a la cabine de pilotage, toute vitrée. Enfin, les vitres ne sont plus là depuis longtemps, mais elle a été vitrée, c'est sûr. Je grimpe sur le toit de la cabine et je m'assieds là, face à la mer, collée à la rambarde, les jambes dans le vide. Le vent siffle tout autour. Il s'engouffre dans le bateau, s'énerve de se sentir pris au piège et gronde sa colère. La carcasse du navire se plaint : ça craque de partout.

Si je suis une princesse, c'est là qu'est mon royaume. Au pays de la mer, du vent et des nuages.

Ils passent vite sur l'horizon. Toujours pressés. Parfois roulés en boule sur leur colère, parfois tout effilochés comme un tissu qui se déchire. Ils sont vivants, j'en suis sûre. Pour un peu, je les entendrais se parler. Comme les garçons, à l'école, quand ils font la course autour de la cour.

« Pousse-toi, le gros ! Laisse-moi passer !

— Va te faire voir, eh, maigrichon ! »

Ils jouent des coudes, se repoussent les uns les autres, les plus petits se faufilant entre les plus gros... Certains finissent par disparaître, comme engloutis par de plus grands qu'eux. À moins qu'ils ne s'éparpillent dans l'air ou se déchirent. Dans ce cas, ce sont des trombes d'eau qui se déversent sur la mer. Des nuées grises envahissent l'univers. Le vent forçit encore et je suis obligée de m'agripper à la rambarde. Debout, je crie, moi aussi :

« Je suis Anahi, ta princesse ! Emmène-moi ! »

Quand la pluie me fouette, je me sens tellement

plus vivante... J'ai des picotements dans tout le corps. Comme si des tas de petits ouvriers minuscules se mettaient au travail. J'ai de l'énergie à revendre ! Le plus bizarre, c'est que je n'ai jamais froid. C'est plus tard, quand je rentre à la maison, quand je tourne le dos à l'Amadeo et à la plage pour remonter la rue principale, que mes pieds se mettent à peser des tonnes et que je mets à trembler.

Le vent n'aime pas que je le quitte. C'est un signe ! D'ailleurs, moi non plus, je n'aime pas le quitter. Un jour, je m'envolerai avec lui. J'irai là-haut, dans le ciel. Là où les nuages se croisent et se racontent leurs histoires. Ce sera un jour d'été, comme aujourd'hui. Il y a aura du soleil et de grandes vagues.

« Anahi, d'où est-ce que tu viens, trempée comme ça ? Tu es encore allée sur la plage ! »

Maman n'aime pas que je monte sur les bateaux. Une fois, elle m'a vue, debout sur la cabine de pilotage. Heureusement, avec le bruit du vent, elle ne m'a pas entendue crier. Mais quand je suis rentrée à la maison, elle m'a fait la leçon.

« Il faut se méfier de la mer. Et du vent. Ils prennent les gens qu'on aime. »

Je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire par là. Mais quand je lui ai posé des questions, elle m'a envoyé promener.

Tout cela n'a fait que me donner encore plus envie d'y retourner.

Je suis Anahi, princesse de l'Amadeo, fille de la mer et du vent. Ils ne peuvent rien me faire de mal !

À l'école, je n'ai pas d'amis. Tout le monde me

trouve un peu bizarre. Parce que j'aime lire et que ça ne sert à rien. Enfin, ça, c'est ce que disent les autres. La maîtresse, elle, n'est pas de cet avis. Elle dit que je suis la meilleure élève qu'elle ait eue depuis longtemps.

Elle me prête souvent des livres. Je les ramène à la maison et je me cache dans un coin pour les lire. Personne n'aime me voir avec un livre dans les mains. Maman dit que je ferais mieux de l'aider, en tenant la boutique ou en allant chercher de l'eau à la fontaine, et Itaete me regarde comme si j'étais atteinte d'une maladie incurable.

Lui, à l'école, il n'aime que les parties de football avec les autres garçons.

Un jour, il m'a suivie sur la plage et m'a vue monter sur l'Amadeo. Il a essayé de me suivre. Heureusement, il n'y est pas arrivé... et il aurait fallu me payer cher pour que je l'aide ! En tout cas, j'ai fait comme si je ne l'avais pas vu. Et comme lui ne m'a pas appelée, les choses en sont restées là.

L'Amadeo, c'est mon royaume. Un point, c'est tout. Il n'a rien à y faire.

« Anahi, viens m'aider ! »

Un camion rempli de passagers vient de s'arrêter devant la boutique. Ils sont plus d'une dizaine, l'air gelé, à se presser autour de ma mère et de sa casserole de soupe.

« Va me chercher des assiettes. Je n'en ai pas assez pour servir tout le monde. »

Les hommes arrivent des estancias du Sud. Ils viennent de recevoir leur paye et s'en vont la dépenser à Punta Arenas. Le trajet est long, dans la benne du camion et le vent les glace. Je les entends pester contre lui. Je n'aime pas ça : le vent est mon

ami ; ils n'ont pas le droit d'en parler comme ça.

« Anahi, tu rêves ou quoi ? Je t'ai demandé des assiettes ! »

Pour servir des gens qui n'aiment pas le vent ? Qu'ils aillent au diable ! Sans faire de bruit, je me glisse à l'extérieur et me faufile entre les herbes hautes en direction de la plage. Derrière moi, j'entends ma mère s'énerver.

« Mais où est-ce qu'elle est passée, encore ? Décidément, je n'arriverai jamais rien à en tirer, de cette petite ! »

Le ciel est gris au-dessus des flots. Les vagues sont courtes, mais ourlées d'écume. Un grain se prépare. Le vent aussi est prêt. Il souffle en rafales régulières, soutenues. Ni léger, ni menaçant. Sûr de lui et de sa puissance, il s'échauffe.

Le cri des mouettes qui rasant les flots me fait trembler. Je n'aime pas leur rire. Heureusement, le vent ne l'aime pas non plus : il ne tarde pas à le recouvrir de son mugissement.

Lorsque la nuit tombe, je me décide à rentrer. Non pas que l'obscurité me fasse peur ou me gêne, mais puisqu'il n'y a plus rien à voir dehors, je préfère me plonger dans les livres.

Ma mère n'est pas contente.

« Où étais-tu passée, encore ? J'avais besoin de toi, à la boutique, tout à l'heure.

— Itaete pouvait t'aider.

— Itaete n'est pas assez grand. Il ne sait pas compter l'argent. Et ça ne me dit pas où tu étais.

— Sur la plage.

— La plage ! Toujours la plage ! Mais qu'est-ce que tu y trouves, à cette plage ? »

Itaete se mêle de la conversation.

« Elle dit que c'est son royaume.

— Son royaume ? s'étonne ma mère. Ce n'est pas parce que tu as un nom de princesse qu'il faut t'imaginer ce genre de choses. Tu n'as pas de royaume, ma fille. Tu vis chez moi, et chez moi, il faut travailler pour gagner son pain.

— J'ai du travail pour l'école.

— Encore tes fichus livres... Tu crois qu'ils vont te donner à manger ? »

C'est toujours la même chose. Un vrai dialogue de sourds. Comme le cri des mouettes dans le vent. À la maison, la mouette, c'est moi.

Je m'installe sur mon lit pour étudier. Itaete m'a suivie et m'observe depuis la porte, mais je fais comme si je n'avais rien vu. Je n'ai pas envie de lui parler. Il est trop petit. Et puis, c'est un garçon. Les garçons ne comprennent rien aux livres ou aux rêves. Eux, tout ce qu'ils veulent, c'est des ballons de football et des bagarres.

N'empêche, quand il s'éloigne en baissant la tête et en traînant des pieds, je me sens coupable. Pour un peu, je l'appellerais et je lui proposerais de lui lire une histoire...

C'est drôle, maintenant que j'y pense, je n'ai jamais amené de livre sur l'Amadeo. Là-bas, je n'en ai pas besoin : les histoires, c'est le vent qui me les raconte. Il me parle de ces terres, vers le Sud, bien au-delà du détroit, où la neige et la glace recouvrent tout. Il me parle aussi des bateaux dont il gonfle les voiles (quand il ne les déchire pas) au large du Cap Horn. Le grand caillou, comme on l'appelle.

Parfois, le vent est triste. Il siffle doucement à mes oreilles. Alors, j'ai l'impression d'entendre des

gémissements. Ceux des marins qui se sont échoués quelque part et qui sont morts déshydratés de n'avoir à boire que de l'eau salée, ceux des femmes qui n'ont jamais vu revenir leur mari, ceux des baleines épuisées d'avoir trop lutté contre le harpon qui les transperce...

Le vent n'est jamais le même. Comme le ciel, comme la mer, il change sans arrêt. On ne peut pas s'ennuyer avec eux.

« Anahi ! Anahi, réveille-toi ! C'est l'heure d'aller à l'école ! »

Itaete me secoue de toutes ses forces. Hier soir, j'ai dû m'endormir sur mes cahiers. Sans manger. C'est bizarre, parce que ce matin, je n'ai même pas faim. Le vent a dû me nourrir pendant la nuit.

Aujourd'hui, à l'école, on parle de Ferdinand de Magellan, le navigateur qui a donné son nom au détroit. Le premier à avoir fait tout le tour de la Terre sur son bateau. Il est passé là, devant San Gregorio...

Les voiles de la Trinidad devaient être gonflées par le vent. Le même que celui qui souffle aujourd'hui. Pas trop fort, sinon le navire ne se serait pas aventuré jusque là. Mais pas trop faible non plus, sinon il n'aurait pas pu avancer. Je suis sûre qu'il y avait du soleil, aussi. C'est obligé. Un grand bateau devant San Gregorio, en 1520, c'était forcément une belle journée.

« Anahi, tu rêves ou quoi ? C'est l'heure ! On rentre à la maison. »

La journée a passé trop vite : c'est tout juste si je l'ai vue. Le vent a dû l'emporter.

Près de la maison, il y a un drôle de petit

camion. Tout noir, avec deux portes à l'arrière et une fenêtre de chaque côté. Il doit y avoir du monde à la boutique. Curieuse, je jette un œil à l'intérieur. Mais sans me montrer, sinon ma mère va forcément me demander de venir l'aider.

C'est bizarre : il n'y a que deux personnes. Un homme et une femme. Pourtant, même si le camion est petit, il devrait pouvoir transporter une vingtaine de passagers. La curiosité étant finalement plus forte que la paresse, j'entre dans la boutique. Aussitôt, ma mère m'appelle.

« Anahi ! Tu tombes bien : je ne comprends rien à ce qu'ils disent. Tu y arriveras peut-être mieux que moi ? »

L'homme et la femme me regardent en souriant. Je vois tout de suite qu'ils sont étrangers parce que c'est la femme qui se met à parler. Chez nous, ce n'est pas comme ça : si une femme est avec son mari, alors c'est lui qui parle. Ça me surprend tellement que je n'écoute même pas ce qu'elle dit.

« Alors ? s'énerve ma mère. Tu as compris ?

— Non. »

La femme, elle, a compris que nous ne la comprenions pas. Elle fouille alors dans son sac à dos et en sort un petit livre qu'elle se met à feuilleter à toute vitesse. Ça a l'air d'un dictionnaire.

Elle le tend à ma mère en lui montrant quelque chose, mais à la maison, pour l'instant, je suis la seule à savoir lire. Je m'approche un peu plus. La femme montre un mot : « manger ».

« Vous voulez à manger ? lui dis-je.

— Voui ! répond-elle en secouant énergiquement la tête.

— De la soupe, ça va ? »

De nouveau, elle secoue la tête.

« Dé la zoup, voui ! »

Son accent est un peu bizarre, mais finalement on peut la comprendre. Pour une fois, je ne me fais pas prier pour aider au service : ces gens m'intéressent.

Ma mère en profite pour me laisser la garde de la boutique et passer un moment avec Antonia, la voisine. L'air de rien, j'écoute les deux étrangers. Ils parlent une drôle de langue, avec des sons que je n'ai jamais entendus.

Soudain, la femme m'appelle. Elle hésite beaucoup, tourne souvent les pages de son dictionnaire, mais je finis par comprendre ce qu'elle veut : elle demande s'ils peuvent dormir ici. Je lui explique que ce n'est pas possible : nous n'avons pas de lit pour eux. Elle rit alors, reprend son dictionnaire...

Malgré moi, je fronce les sourcils. Pourtant, je sais que ce n'est pas poli. Mais là, quelque chose m'échappe. J'ai dû mal comprendre... Les étrangers rient à nouveau et me font signe de les suivre dehors. Ce n'est pas prudent, je le sais. Tant pis : je les suis.

À la porte de leur camion, pourtant, j'hésite. Et s'ils voulaient m'enlever ? On raconte des histoires comme ça, à San Gregorio, d'enfants qui ont disparu après le passage d'étrangers.

La femme a l'air de comprendre.

« Juzde regarder », dit-elle.

Je fais un pas de plus et jette un œil à l'intérieur. Un cri d'étonnement m'échappe : c'est comme dans une maison ! Il y a un évier, juste à côté de la porte, et une table au fond. Avec des sièges.

« Nous dormir là.

— Dans le camion-maison ? »

Elle rit.

« Dans le kamion-maizon, voui ! »

Je ris à mon tour : les étrangers aussi ont leur Amadeo ! Pourvu que Maman accepte qu'ils passent la nuit près de chez nous...

Je fais signe à l'étrangère d'attendre et cours jusqu'à la maison d'Antonia.

« Les étrangers veulent rester pour la nuit près de la maison. Ils dorment dans leur camion. C'est un camion-maison !

— Un camion-maison ? Tu dis vraiment n'importe quoi, ma fille ! Tous ces livres que tu lis te farcissent la tête de bêtises.

— Mais c'est vrai, je t'assure ! Ils m'ont montré l'intérieur. Il y a un évier, et une table, et...

— Qu'ils restent, me coupe Maman. Et qu'ils reviennent manger ma soupe demain ! »

Klaus et Ulrike (c'est comme ça qu'ils s'appellent) semblent ravis.

« La zoup est très bonne », me dit Ulrike en secouant vigoureusement la tête.

Ce soir, pas question pour moi de me plonger dans les livres. Ni même d'aller sur la plage. J'observe les étrangers.

Quand Ulrike s'engage d'un pas décidé sur le sentier qui mène au bord de l'eau, mon cœur se met à battre très fort. Elle se dirige vers mon royaume ! Je ne peux pas la laisser y entrer toute seule. Le vent du détroit se mérite.

« Du viens avec moi ? s'étonne-t-elle en riant.

— Oui, dis-je en hochant la tête. »

Je lui dirais bien que je ne veux pas la laisser toute seule chez moi, mais je sais que ça ne se fait

pas. Et puis, en vrai, ce n'est pas chez moi : la plage est à tout le monde.

En haut du talus qui surplombe le détroit, Ulrike s'arrête. Les yeux fermés, la tête légèrement penchée en arrière, elle inspire l'air du large. Ses cheveux d'un blond éclatant volent à l'horizontale et elle a l'air d'apprécier.

Aussitôt, je sais.

« Viens, dis-je en lui prenant la main, je vais te faire visiter. »

En courant, je lui fais faire le tour de l'Amadeo et l'entraîne dans la coque. Elle ouvre alors de grands yeux étonnés. Immobile, elle regarde tout autour d'elle, puis se tourne vers moi.

« Z'est beau...

— C'est chez moi. »

D'avoir prononcé ces mots, je me sens toute bizarre. En même temps fière et inquiète. Il n'y a rien de plus vrai : ce bateau, c'est vraiment « chez moi ». Il me connaît mieux que n'importe quel autre endroit au monde. Même ma chambre est une terre étrangère à côté ! Mais c'est tellement présomptueux, de le dire comme ça. Elle va se moquer de moi, c'est sûr...

Tête baissée, j'attends les rires.

« Je comprends, dit simplement Ulrike.

— C'est vrai ? »

Comme quand je l'ai vue avancer sur le sentier, mon cœur fait un bond. Elle a dit « je comprends » ! Je ne suis pas si seule, finalement. L'étrangère a compris. Est-ce à dire que je suis étrangère, moi aussi ? Après tout, mon prénom vient du Nord. Et mon père, d'où venait-il ?

Itaete s'est endormi. Les étrangers sont dans

leur camion-maison. Les derniers clients de la journée viennent de reprendre la route. Dans la cuisine, Maman fait la vaisselle.

C'est le moment.

« D'où venait mon père ? »

Maman me regarde, surprise. Manifestement, elle se demande si elle a bien entendu.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

— Tu as très bien entendu, réponds-je en la regardant droit dans les yeux. Je veux savoir d'où venait mon père. »

Sans un mot, Maman se remet à la vaisselle. Mais cette fois, je ne la laisserai pas s'en tirer sans explication. Je veux savoir qui je suis et d'où je viens. Tant pis si je dois y passer la nuit.

« J'ai le droit de savoir. Je ne suis plus un bébé.

— Tu as raison. Mais ce n'est pas si simple.

— Explique-moi. Je vais essayer de comprendre. »

Maman sourit.

« Tu es comme lui : il voulait toujours tout comprendre. »

Pour la troisième fois de la journée, mon cœur s'envole : ce sont les premiers mots (de toute ma vie) que j'entends au sujet de mon père.

Maman s'essuie les mains et s'assied sur l'unique chaise de la boutique. Elle me regarde. Longtemps. Puis elle se tourne vers la porte (comme si elle allait s'ouvrir) et c'est d'une drôle de voix (étonnamment douce) qu'elle se met à parler.

« Ton père est arrivé un jour sur un bateau. Un bateau à voiles. Il a jeté l'ancre près du village et il a habité ici pendant plusieurs années. Enfin, de temps en temps, il retournait dans son pays.

— Son pays ? Tu veux dire qu'il n'était pas d'ici ? »

Maman secoue la tête.

« Non, il était du vieux continent.

— D'Europe ? Mon père était européen ?

— Oui. Espagnol. Mais ses grands-parents à lui étaient arrivés du Paraguay.

— Ils parlaient guarani ? »

Maman sourit.

« Oui, ils parlaient guarani. »

Tout s'explique tellement bien, tout à coup : mon prénom, celui de mon frère, mon besoin de vent, l'Amadeo...

« Quand tu étais toute petite, il t'emmenait souvent sur la plage. Il y passait des heures, à grimper sur les bateaux, à explorer tous les recoins... C'était une obsession.

— Pourquoi il est parti ? »

À cette question, les yeux de Maman se perdent dans le vague. Comme si elle regardait des images qu'elle seule peut apercevoir. Sa voix se fait sourde et grave. Elle tremble un peu.

« Il n'est pas parti. Enfin, pas au sens où tu l'as toujours compris...

— Pas parti ? Mais il est où, alors ?

— Il est là. À San Gregorio. »

Elle parle si bas, maintenant, que je l'entends à peine.

« Au cimetière.

— Quoi ? »

Sans m'en rendre compte, je hurle. Mon père, au cimetière de San Gregorio ? Non ! Ce n'est pas juste ! Ce n'est pas possible ! Ça ne peut pas être vrai ! Mon père est parti quand j'avais quatre ans, nous laissant, Itaete et moi, comme des chiots que

l'on n'a pas voulus. C'est comme ça que je l'ai toujours imaginé ! C'est comme ça que ça s'est passé ! Forcément. Ça ne peut pas être autrement !

Maman laisse passer l'orage. Il faut croire qu'elle s'y attendait.

« Ton père ne vous aurait jamais laissés. Surtout toi : il était trop fier de sa princesse.

— Pourquoi tu me l'as laissé croire, alors ?

— Je ne sais pas. J'ai dû penser que ce serait plus facile comme ça. »

Une question vient soudain surpasser toutes les autres : comment mon père s'est-il retrouvé au cimetière de San Gregorio ?

« C'était un après-midi où il y avait beaucoup de vent. Comme tous les jours, ton père était allé sur la plage. Mais ce jour-là, il avait décrété qu'il monterait tout en haut du mât de l'Amadeo pour y accrocher un cerf-volant qu'il avait acheté pour vous. C'était sa façon de vous l'offrir. »

Maman s'arrête de parler quelques secondes. Je devine ce qu'elle va dire...

« Il avait déjà fait ce genre de chose. Mais ce jour-là, il y avait vraiment beaucoup de vent. Les nuages couraient sur le ciel. Et le cerf-volant le gênait pour monter.. Il est tombé.

— De tout là-haut ?

— Oui, de tout là-haut. Sur les tôles. Il est mort sur le coup. »

Dans la cuisine, le silence s'éternise. Dehors, j'entends le vent qui siffle. Pour la première fois de ma vie, je lui en veux d'exister.

Quand Maman se lève et disparaît dans l'arrière-boutique, je ne réagis même pas. Je voulais savoir ? Eh bien, voilà, je sais. Est-ce que je me sens mieux

pour autant ? Sûrement pas ! Est-ce que ça en valait la peine ? Comment savoir...

Mon seul ami, ici, c'est le vent. Si je le perds, parce qu'il m'a volé mon père, qu'est-ce qui me reste ?

« Tiens ».

Maman me tend un paquet allongé.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre. Tu verras bien. »

À l'intérieur, il y a le plus grand cerf-volant que j'aie jamais vu. Le plus beau. Sa voile rouge et jaune scintille à la lumière de l'ampoule.

« Tu verras, me dit Maman avec émotion, au soleil, il brille comme tes yeux quand tu regardes les nuages. »

Je ne l'ai jamais entendue parler comme ça. On dirait les mots d'un livre...

« En tout cas, continue-t-elle, c'est ce que disait ton père. »

Le lendemain, j'attends avec impatience que les étrangers s'en aillent. J'ai rendez-vous avec le vent. Et avec l'Amadeo. Mais je veux y aller seule.

Enfin, leur camion-maison démarre. À la fenêtre, Ulrike fait de grands gestes.

« Merzi pour la zoup ! crie-t-elle »

D'un bond, je me précipite dans l'arrière-boutique, attrape au vol le paquet qui contient le cerf-volant et prends la direction de la plage. Mais je suis stoppée net dans mon élan par la voix d'Itaete qui m'appelle.

« Anahi ! Où est-ce que tu vas ? Tu m'emmènes ? »

J'hésite un peu. Un tout petit peu. Mais ce cerf-

volant, c'est à nous deux que mon père le destinait.

« Viens, je t'attends ! »

Pour la première fois, j'aide Itaete à monter avec moi sur le toit de la cabine de l'Amadeo. Mine de rien, je n'en mène pas large. J'ai même les mains qui tremblent un peu. Maintenant, je sais.

Je sais que mon royaume a vu couler le sang de mon père.

Itaete n'est pas très rassuré non plus, je le vois bien, mais il ne dit rien : il est trop fier d'être là, avec moi.

« Tiens-toi bien, lui dis-je d'un air dégagé, il ne faudrait pas que tu tombes. »

Sans un mot, il fait « oui » de la tête. Et s'accroche de toutes ses forces à la rambarde.

Moi, j'ai l'habitude, je n'ai pas besoin de me tenir. Et maintenant, je sais d'où (ou plutôt de qui) me vient cette assurance. Bien campée sur mes deux jambes, je libère le cerf-volant de son emballage. Itaete en oublie sa peur.

« C'est le plus beau que j'aie jamais vu ! C'est les étrangers qui te l'ont donné ? »

Une seconde, j'ai envie de lui dire... Et puis non. Plus tard. Pour l'instant, c'est mon moment.

Dans un sifflement doux et prolongé, le cerf-volant s'échappe de mes doigts et s'envole. Il monte, monte, monte... et dépasse le sommet du mât de l'Amadeo.

À côté de moi, Itaete crie de bonheur.

Devant la maison, Maman regarde le ciel, la main au-dessus des yeux pour les protéger du soleil.

J'ai le corps tout entier qui frissonne.

Je suis Anahi, princesse de l'Amadeo, fille de la mer et du vent, et aujourd'hui mon vrai père est avec moi.

FIN

Présentation de l'auteur

Florence Clerfeuille est [écrivain public biographe](#). Mais elle consacre une part de plus en plus grande de son temps à son écriture personnelle.

Elle est aujourd'hui l'auteur d'une dizaine de livres : des témoignages, des recueils de nouvelles, des histoires de science-fiction, et une trilogie policière.

Si vous voulez lui faire part de remarques ou émettre des suggestions pour ses écrits futurs (voire la féliciter !) contactez-la par mail à l'adresse suivante :

auteur@florence-clerfeuille.com

Vous pouvez aussi visiter son site Internet d'auteur :

<http://www.florence-clerfeuille.com>

et vous inscrire à sa newsletter.

À moins que vous ne préfériez vous abonner à sa page Facebook :

<https://www.facebook.com/fclerfeuille>

la suivre sur Google Plus :

<https://plus.google.com/u/0/>

ou sur Twitter :

<https://twitter.com/FClerfeuille>.

Avant de partir, prenez le temps de dire ce que vous avez pensé de cette histoire en laissant un commentaire sur [Amazon](#).

Merci !

Du même auteur, sur Kindle :

Le chat du jeu de quilles : L'intégrale (2015)

Le chat du jeu de quilles : Qui est le cerveau ?
(2015)

Le chat du jeu de quilles : Qu'est-il arrivé à Manon ?
(2014)

*Le chat du jeu de quilles : Qui a tué le père
Pommier ?* (2014)

Les 15 derniers jours (2012)

À l'abri (2012)

Circa mortem – Nouvelles (2012)

Fragments de Sud – Nouvelles (2012)

Devenir biographe (2012)

**Du même auteur, au format papier
chez FADM**

Le chat du jeu de quilles : L'intégrale (2015)

Le chat du jeu de quilles : Qui est le cerveau ?
(2015)

Le chat du jeu de quilles : Qu'est-il arrivé à Manon ?
(2014)

*Le chat du jeu de quilles : Qui a tué le père
Pommier ?* (2014)

Circa mortem – Nouvelles (2012)

Devenir biographe (2012)

Fragments de Sud – Nouvelles (2010)

L'Amérique du Sud en famille – Deux ans en famille
sur les pistes d'Amérique du Sud dans un fourgon
VW (2010)

La face cachée des cocotiers – Mission humanitaire
d'une famille en Sierra Leone (2008)

aux Éditions Le Manuscrit

L'Amérique du Sud en famille – Retour aux sources
(2005)

En 4L sur les traces de Christophe Colomb – Histoire
d'une naissance (2002)

Tranche de vie humanitaire – Les tribulations d'un
sans-frontière (2002)

Tous droits de traduction et reproduction réservés
pour tous pays

© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2012

ISBN 978-2-9531560-9-6